XAVIER MAUDUIT
CORINNE ERGASSE

FLAMBOYANT SECOND EMPIRE !

Et la France entra dans la modernité...

ARMAND COLIN

Xavier Mauduit
et
Corinne Ergasse

Flamboyant Second Empire !

Et la France entra dans la modernité…

ARMAND COLIN

Maquette de couverture : Hokus Pokus création
Fabrication : Bertrand Thévenot
Édition : Corinne Ergasse

© Armand Colin, 2016

Armand Colin est une marque de
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-61682-3

Sommaire

Introduction

Le quotidien

1854 – Le bon Pasteur du Second Empire

Les prémices de la révolution pasteurienne

1855 – En voiture Eugénie !

Les moyens de transport s'émancipent

1855 – Et les vins de France devinrent

Un nouveau pedigree pour les rouges et les blancs

1856 – Ce meuble, quel beau « calibre » !

La révolution mobilière a eu lieu

1862 – Les chaussettes de l'impératrice

L'invention étonnante du nettoyage à sec

1864 – Les *fashion victims* du Second Empire

La mode féminine a son magicien, Charles Frederick Worth !

1867 – La révolution des palais

Les restaurants et la cuisine bourgeoise

1867 – À table !

La cuisine bourgeoise sous le Second Empire

L'urbanisme

1853 – Le musée de l'empereur

Inauguration du nouveau Louvre de Visconti et Lefuel

1855 – Le grand chambardement !

Les travaux d'Haussmann

1860 – Et l'Opéra parut !

Construction du Nouvel Opéra

1860 – « Le voyage de Monsieur Perrichon »

Lieux de villégiature

1861 – Allez, on sort !

Les lieux de promenades

1863 – Morny jette son dévolu sur la côte normande

La création de Deauville

1865 – Il n'y a pas que Paris

Les transformations urbaines en province

1869 – Eau et gaz à tous les étages

L'eau potable et le gaz pour le confort et l'hygiène

Sciences et techniques

1851 – Et pourtant elle tourne !

Le pendule de Foucault

1854 – Je ne t'entends plus, je passe sous un tunnel !

L'invention du téléphone

1855 – Al_2O_3 quoi !

Apparition de l'aluminium

1855 – Que la lumière soit !

Il était une fois… la fée Électricité

1857 – Les petites fermes modèles

La politique agricole impériale

1860 – Ouistiti !

Et la photographie inventa Nadar

1863 – Boum !

Le premier moteur thermique à explosion

1869 – Mes chers parents, je vole !

Les premiers ballons dirigeables à vapeur

1869 – Rêve d'Égypte

La construction du canal de Suez

1870 – L'industrialisation au service de la « grande muette »

L'armée se modernise !

Économie

1852 – Moi y'en a vouloir des sous !

Les finances sous le Second Empire

1854 – Le Bon Marché, au bonheur des dames !

L'apparition des grands magasins

1854 – Le ventre de Paris

Les halles de Victor Baltard

1855, 1867 – La France s’expose au monde !

Les Expositions universelles, une belle vitrine pour le régime

1856 – Merci patron !

La constitution des grandes familles industrielles

1860 – Du pudding au camembert

Le traité de libre-échangefranco-anglais

1863 – La révolution de l’argent

Création du Crédit lyonnais

1865 – Fidèle aux postes !

L’Union télégraphique internationale

Culture, littérature et beaux-arts

1854 – « Notre-Damedes Arts »

Les salons littéraires sous le Second Empire

1854 – C’est un beau roman…

Du roman-feuilleton au roman policier

1857 – Le spleen d’Emma Bovary

Les grands procès de la littérature

1861 – On se fait une toile ?

La peinture et ses différentes écoles

1862 – Leconte de Lisle ou Verlaine ?

L’opposition entre Parnassiens et Symbolistes

1862 – Des nouvelles pour tous ?

La presse et les périodiques sous surveillance

1866 – Bienvenue au spectacle !

Le café-concert,l’opérette et l’opéra-bouffe

Éducation et idées

1855 – Les pouponnières du Second Empire

Les salles d'asile pour les plus jeunes

1857 – Esprit, es-tulà ?

Le spiritisme

1865 – Un émule de Charles Fourier

Le familistère de Godin

1865 – À l'école de l'empereur

Les réformes de l'enseignement primaire

1867 – *Rosa, rosa, rosam*

L'enseignement secondaire

1868 – Interdit aux femmes

L'enseignement supérieur

1869 – *Girls Power !*

Les premiers mouvements féministes

1869 – Tant et tant d'idées…

La vigueur de penser sous le Second Empire

Santé et social

1854 – Il va y avoir du sport !

Le sport et les gymnases entrent dans la vie des Français

1856 – Les maisons de l'empereur

Les maisons ouvrières

1857 – Et à part ça, la santé ?

Les avancées en matière de santé publique

1858 – À vot’ bon cœur !

Mesures en faveur des classes les plus pauvres

1861 – On compte sur vous !

Les recensements de la population française

1862 – L’armoire à pharmacie

Les médicaments sous le Second Empire

1869 – Merci Bernard !

Claude Bernard ou la nouvelle médecine

Politique

1855 – Si tu veux la paix…

L’impossible réforme de l’armée française

1856 – La plus grande opération de séduction du régime

Les séries de Compiègne

1858 – Un Italien à Paris

Nice et la Savoie deviennent françaises

1858 – Une apparition…

Bernadette Soubirous et Lourdes

1864 – Tous ensemble, tous ensemble !

Le droit de coalition

1866 – Alésia, ici ou là…

La localisation d’Alésia, un débat relancé par l’empereur

1866 – La réunionite

Le droit de réunion

1868 – D’où venons-nous,où allons-nous?

Nos ancêtres, les premiers hommes

1868 – Tout pour César !

Napoléon III et le césarisme

1869 – Une pucelle très courtisée

Jeanne d'Arc, une sainte ?

Conclusion

Bibliographie

Index

Des mêmes auteurs

Table des crédits

Introduction

Quoi de neuf sous le Second Empire ? La modernité ! Plus précisément, le mot « modernité » s'est imposé en 1863 quand Charles Baudelaire publie *Le Peintre de la vie moderne*. Après avoir fait scandale six ans plus tôt avec les *Fleurs du mal*, le poète définit cette nouvelle notion : « La modernité, c'est le transitoire, le fugitif, le contingent, la moitié de l'art, dont l'autre moitié est l'éternel et l'immuable. » À l'apogée du Second Empire, Baudelaire s'intéresse surtout à un homme qui, d'après lui, est en train de changer le monde car « il cherche ce quelque chose qu'on nous permettra d'appeler la *modernité* ». De qui parle-t-il ? Pas de l'empereur Napoléon III mais du peintre Constantin Guys, qui n'est pas devenu une star de l'histoire de l'art. Peut-on dire de Napoléon III qu'il fut un souverain moderne ? Peu importe car le mot a été galvaudé au point qu'aujourd'hui, tout le monde se dit moderne : malheur à celui qui sera obsolète ! Napoléon III, lui, avait d'autres soucis face aux bouleversements du monde : c'est une émeute ? – Non, Sire, c'est une révolution industrielle !

Qu'est-ce que le Second Empire ? Dix-huit années qui ont profondément changé la France. Ce n'est pas rien dix-huit ans : le Premier Empire n'a duré que onze ans, de Gaulle à peine plus de dix et Mitterrand quatorze. De 1852 à 1870, Napoléon III a été l'empereur des Français, le dernier souverain à régner en France. Il a subi les attaques répétées des républicains et « la légende noire »

ne retient du Second Empire que le coup d'État du 2 décembre 1851, l'orgie impériale ou la débâcle de Sedan. Victor Hugo, Émile Zola et tant d'autres talents ont contribué à ternir son image. Aujourd'hui, il n'est plus question de réhabiliter Napoléon III car voilà maintenant plusieurs décennies que les historiens étudient le Second Empire pour ce qu'il est, sans jugement moral, avec ses côtés sombres mais aussi ses progrès.

Quel foisonnement que cette période ! Politique, économie, arts et culture, urbanisme, architecture, éducation : innovations, inventions, idées nouvelles ont vu le jour sous l'égide de femmes et d'hommes d'exception. Les voici, pêle-mêle, dans un incroyable cortège loin d'être exhaustif, certains étant passés à la postérité et d'autres quelque peu oubliés : les Becquerel (Antoine et Edmond, puis Henri), Louis Pasteur, Auguste Comte, les frères Pereire, Eugène Haussmann, le duc de Morny, Charles Frederick Worth, mais aussi George Sand, Gustave Flaubert, Charles Baudelaire, Dumas père et fils, Jacques Offenbach, Émile Gaboriau, Claude Monet, Auguste Renoir, Édouard Manet, Edgar Degas sans oublier Sarah Bernhardt, La Païva ou Marie Duplessis, l'impératrice Eugénie et bien sûr Napoléon III…

Louis-Napoléon Bonaparte était né en 1808, tonton étant empereur des Français et papa roi de Hollande. Gamin, il avait subi l'exil avec sa mère, la reine Hortense. Le jeune homme avait connu l'aventure quand il luttait en Italie contre l'occupation autrichienne. Par deux fois, en France, il avait tenté de prendre le pouvoir par la force : en 1836 à Strasbourg puis en 1840 à Boulogne. Ce dernier échec l'avait conduit en prison au fort de Ham pendant six ans. Après une évasion rocambolesque, il avait repris sa vie de jeune prince en exil, à Londres.

En 1848, la chute de la monarchie de Juillet est pour lui l'occasion de revenir en France quand, en octobre, la loi de proscription des membres de la famille Bonaparte est abrogée. L'ancien aventurier, prisonnier puis dandy, est élu président de la République, au suffrage universel masculin, en décembre 1848. Louis-Napoléon Bonaparte est donc le premier président de notre histoire. Un coup

d'État plus tard et une année de République supplémentaire, il proclame la restauration de l'Empire, le 2 décembre 1852 : c'est le Second Empire, « le second en pire » s'amusent les opposants. Le modèle de son oncle Napoléon I^{er} est évidemment revendiqué, ce qui décuple la fureur de ceux qui magnifient le premier empereur et détestent le second. Victor Hugo le présente comme « Napoléon le Petit ».

L'homme est pourtant bien plus complexe que l'image caricaturale qui en a été faite. Il défendait les idées napoléoniennes bien sûr et dès 1844, le futur empereur avait rédigé un ouvrage sur l'*Extinction du paupérisme*. Arrivé au pouvoir, il mit en pratique ses longues années de réflexion pour améliorer la vie de ses concitoyens. Sous son autorité, la France connaît des transformations spectaculaires et grandioses, offrant le paysage urbain que l'on peut admirer encore aujourd'hui. Le baron Haussmann transforme Paris, les grandes villes profitent des améliorations techniques, les campagnes sont prospères, le chemin de fer traverse la France et l'utilisation du télégraphe devient une évidence. Un Français qui aurait quitté son pays en 1851 et n'y serait revenu qu'en 1870 aurait été stupéfait des changements. C'est d'ailleurs le cas de Victor Hugo. Figure de la victime posée sur l'île de Guernesey, il a assisté de loin à ce tourbillon d'inventions et d'innovations qui ont été le quotidien des Français pendant le Second Empire et dont l'empereur fut souvent le concepteur ou le fervent soutien.

Napoléon III a imposé le droit de grève en 1864 ou encore le traité de libre-échange franco-anglais de 1860, malgré les réticences. L'ennemi séculaire, de rival, devenait partenaire commercial et les deux pays mettaient fin à leur politique protectionniste. L'inimitié entre les deux puissances n'était plus qu'un lointain souvenir. Louis-Napoléon Bonaparte avait séjourné en exil en Angleterre dans sa jeunesse et admirait beaucoup ses voisins d'outre-Manche. Eux étaient déjà entrés dans la révolution industrielle, ouverts au progrès, de l'urbanisme notamment.

Côté cour, les séries de Compiègne rassemblaient peintres, écrivains, comédiens, scientifiques, notables, aristocrates qui étaient

durant quelques jours les hôtes de l'empereur et de l'impératrice Eugénie. Elle était belle, dit-on, et il l'avait épousée en janvier 1853, peu de temps après son accession au trône : avec Eugénie, c'est du sérieux ! En 1856, elle lui avait donné un fils, ce qui est assez pratique dans un régime dynastique. L'empereur, l'impératrice et le petit prince ont été le point central de l'effervescence festive qu'a alors connue la France. Bien loin de la cour versaillaise, fermée sur une noblesse endogame et déclinante, les fêtes du Second Empire annoncent l'apparat présidentiel sous la Troisième République.

Bien sûr, il y a le côté sombre, la presse muselée, le césarisme et l'omniprésence policière. La division classique entre un Empire autoritaire qui devient libéral dans ses dernières années laisse imaginer l'évolution du régime. Le parlementarisme semble à portée de main dès lors que les ministres sont nommés selon la majorité à la Chambre. Pourtant, le Second Empire s'effondre soudainement, en septembre 1870. Le 2 septembre, l'empereur est fait prisonnier par les Prussiens et deux jours plus tard, à Paris, la République est proclamée. L'Empire avait vécu et Napoléon III, vieillissant, redécouvrait l'exil. Ceux-là mêmes qui avaient envoyé Napoléon I^{er} dans une île lointaine et inhospitalière accueillaient le neveu sur leur terre, en Angleterre, auprès de la reine Victoria dont Napoléon III était devenu l'ami. Au soir de leur vie respective, ce sont les Anglais qui sont les témoins de leur dernier jour, l'un à Sainte-Hélène, l'autre à Chislehurst où il est mort, en janvier 1873. Le petit prince, lui, a été tué par les Zoulous en 1879, alors qu'il combattait pour l'Angleterre. Les bonapartistes n'ont de cesse de répéter qu'il ne reçut aucune blessure dans le dos. L'impératrice, quant à elle, poursuivit sa route. Elle avait connu et soutenu le faste impérial, elle avait vu la France se transformer et la voilà, veuve en exil, orpheline de son fils – puisqu'aucun mot dans notre langue n'évoque la perte d'un enfant –, à regarder la France d'après l'Empire. La jeune impératrice devenue vieille dame inconsolable a porté longtemps la mémoire de l'Empire puisqu'elle est morte en 1920, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Napoléon I^{er} a conservé l'image d'un souverain capable de transformer son pays et ses créations sont associées à son nom : la Légion d'honneur, la Cour des comptes, le Code civil ou encore le poulet Marengo. Qu'en est-il de Napoléon III ? Bien souvent, les innovations apparues sous le Second Empire sont dissociées du régime. Pourtant, les deux empereurs ont favorisé les nouveautés dont certaines perdurent aujourd'hui. Bien sûr, il est toujours possible de découvrir une antériorité à chaque invention, résultat d'une longue évolution et non d'une génération spontanée. Encore faut-il un contexte favorable à leur développement et, sous le Second Empire, la France est entrée dans une nouvelle ère, celle du progrès et de l'industrialisation.

Déjà en son temps, Voltaire faisait l'éloge des progrès de la civilisation dans un texte resté célèbre : « Ô le bon temps que ce siècle de fer ! » Vivre sous le Second Empire l'eût à coup sûr ravi puisque, dans son poème, Voltaire dit qu'il aime « le luxe et la mollesse / Tous les plaisirs, les arts de toute espèce, / La propreté, le goût, les ornements » !

1
Le quotidien

Que signifie avoir vingt ans en 1852, quand Napoléon III restaure l'Empire ? Le couple impérial est jeune : au début de son règne, Napoléon III a quarante-cinq ans, Eugénie en a vingt-sept. Dans les palais, les femmes portent d'incroyables robes à crinoline pour des fêtes qui rayonnent de joie et de jeunesse. Les souverains expriment leur dynamisme, leur soif de nouveautés et d'innovations dans le cadre d'une tradition réinventée : si les uniformes des chambellans sont légèrement adaptés à la mode du moment, ils évoquent la continuité monarchique.

Le vécu des Français change sous le Second Empire. Tout semble alors possible : les progrès sont si rapides que le quotidien est bouleversé. Il est désormais envisageable de se déplacer en train ou en omnibus, d'utiliser le nettoyage à sec, voire de porter un jeans ! La maison bourgeoise (ou plutôt l'appartement haussmannien) est équipée comme jamais et les meubles sont choisis sur catalogue. Sur la table s'étalent des mets variés, savamment préparés, accompagnés de grands crus désormais classés, qui l'eût cru ? Le pouvoir d'achat augmente et les nouveautés semblent accessibles. La médecine aussi fait des progrès et la peur de la maladie s'éloigne, un peu. Avoir vingt ans en 1852 laisse penser que le futur sera

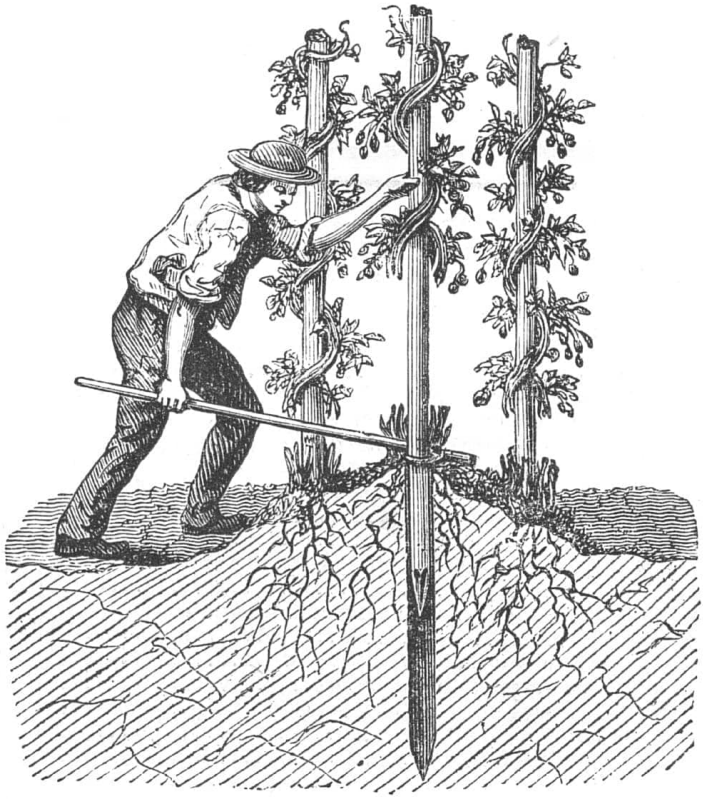
merveilleux. Le monde est déjà tellement différent de celui de papa et de maman. Bref, sous le Second Empire, la France a le moral !

1854 – Le bon Pasteur du Second Empire

Les prémices de la révolution pasteurienne

> *Vous connaissez ce mot charmant de Franklin : il assistait à la première démonstration d'une découverte purement scientifique et l'on demandait autour de lui : Mais à quoi cela sert-il ? Franklin répond : À quoi sert l'enfant qui vient de naître ?*
>
> Louis Pasteur, 7 décembre 1854

En décembre 1854, Louis Pasteur fait un discours à l'occasion de l'installation solennelle de la Faculté des lettres de Douai et de celle des sciences de Lille, où il vient d'être nommé doyen à seulement trente-deux ans. Il prononce alors ce qui pourrait être considéré comme sa devise : « Souvenez-vous que dans les champs de l'observation le hasard ne favorise que les esprits préparés. » Louis Pasteur est l'un des savants les plus remarquables de son temps. Même si l'élaboration de son vaccin antirabique date de 1885, il est déjà une vedette sous le Second Empire. La célébrité de Pasteur s'explique surtout parce que ses découvertes ont des conséquences sur le quotidien de millions de gens : ses travaux sont applicables dans le domaine de l'alimentation, de l'immunologie et de l'hygiène.



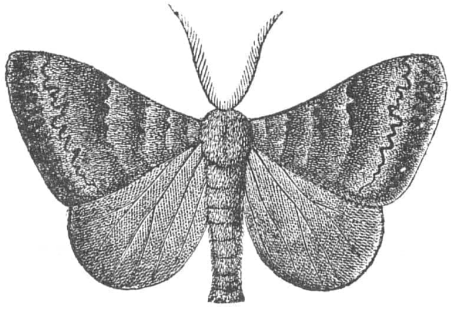
— Levier pour arracher les perches de houblon.

Un bon levier pour une bonne levure

À la Faculté des sciences de Lille, Pasteur est sollicité par les industriels qui peinent avec le jus de leurs betteraves. Super Pasteur est là ! Jusqu'alors, la fermentation était considérée comme un processus chimique. C'est d'ailleurs pour cela qu'on avait fait appel à lui. À la fin des années 1850, Pasteur apporte à l'humanité cette révélation : le ferment est vivant ! Le chimiste devient biologiste. Il applique ses découvertes sur un autre liquide et publie en 1857 un *Mémoire sur la fermentation appelée lactique.* Pasteur quitte Lille en 1858 et obtient son laboratoire à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Ensuite, Pasteur s'attaque au vinaigre mais surtout au vin : il en va de la survie de l'économie française ! Dans les années 1860, le traité de libre-échange avec l'Angleterre laisse espérer des débouchés considérables pour les vignerons. Les Anglais ne produisent pas de vin mais en boivent beaucoup. Hélas, le vin français voyage mal, il est fragile. Pasteur se lance dans l'aventure et, altruiste, fait le tour des caves. La vie de génie est parfois

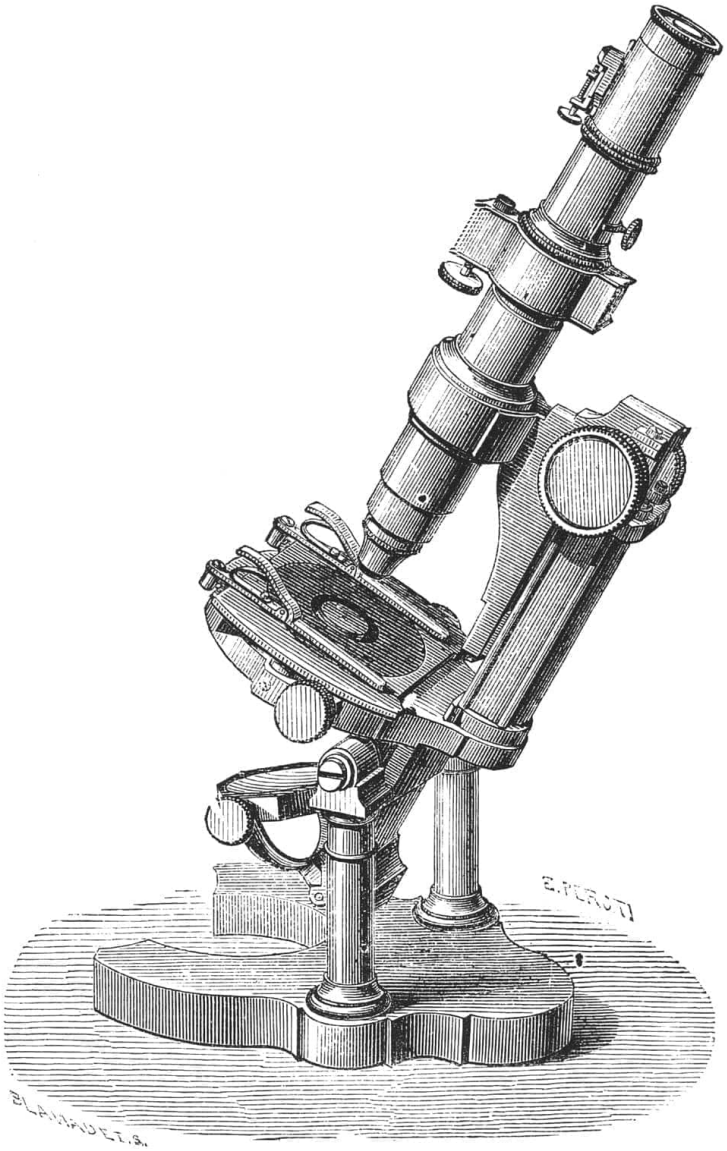
difficile. Ses travaux ont déjà permis des avancées décisives dans le domaine de la microbiologie. Pasteur a découvert que nous vivons au milieu de milliards d'êtres vivants microscopiques : ce sont ces gougnafiers qui altèrent le bon vin ! Reste à savoir comment les éliminer. Après quelques tâtonnements et sans doute quelques dégustations, Pasteur fait une découverte capitale et capiteuse : en chauffant pendant une minute le vin à cinquante-cinq degrés, le précieux liquide peut être conservé. Le goût en est-il altéré ? Peu importe car pour Pasteur, « le vin est la plus saine et la plus hygiénique des boissons ».

Après les verres à vin, voici le temps des vers à soie : entre deux découvertes révolutionnaires, Pasteur en profite pour lutter contre les maladies qui les attaquent. Cette fois, il faut sauver la sériciculture ! Ce n'est qu'en 1870 que ses recherches aboutissent à un résultat concluant malgré le déclin de la culture des vers à soie.



À Louis Pasteur, le bombyx du mûrier reconnaissant

En 1865, il est sollicité par le baron Haussmann pour faire partie d'une commission de travail sur l'épidémie du choléra et les moyens d'y remédier. Esprit éclairé, il prend également une part non négligeable aux débats contemporains, notamment en publiant dès 1859 des travaux dans lesquels il remet en cause la théorie de la génération spontanée défendue par le biologiste Félix-Archimède Pouchet. La démonstration expérimentale aboutit à la validation de la thèse défendue par Louis Pasteur, même si Pouchet n'en démord pas et persiste dans la défense de la thèse hétérogéniste.



Les microbes face à Pasteur : « Pour vivre heureux, vivons cachés ! »

Le lait, le vin, le jus de betterave, que reste-t-il à Pasteur pour s'occuper ? La bière, sur laquelle il publie des études en 1877. Cela a du sens : les travaux de Pasteur signifient la mort, autrement dit la mise en bière, des vieilles théories sur la fermentation et la génération spontanée.

Le saviez-vous ?

Issu d'une famille catholique et bonapartiste du Jura, Pasteur est favorable au Second Empire. Napoléon III soutient ses recherches et le savant est

même invité aux séries de Compiègne. Pourtant, c'est bien la République qui en fait un « saint laïc ». D'ailleurs, il est l'une des rares personnalités à avoir vu baptiser de son vivant un bâtiment à son nom : l'Institut Pasteur, inauguré en 1888. Victor Hugo, lui, avait une avenue à son nom depuis 1881. Les postiers apportaient donc le courrier à « Monsieur Louis Pasteur, Institut Pasteur » ou « Victor Hugo, avenue Victor Hugo » !

Et ailleurs ?

De son vivant, Pasteur obtient une reconnaissance universelle tant ses progrès profitent à tous. La France en fait une gloire nationale quitte à mettre de côté les découvreurs étrangers. Ainsi, Pasteur a inventé le procédé qui permettait, par chauffage rapide, de conserver le vin. Pourtant, la pasteurisation la plus répandue est celle du lait et là, Pasteur n'y est pour rien. C'est un chimiste allemand, Franz von Soxhlet, qui en a eu l'idée. Bravo à lui ! Pourtant les slogans « Prenez le frais, un bon verre de lait ! » ou « Les produits laitiers sont nos amis pour la vie » sont associés à la pasteurisation. Nous avons échappé à la soxhletisation !

1855 – En voiture Eugénie !

Les moyens de transport s'émancipent

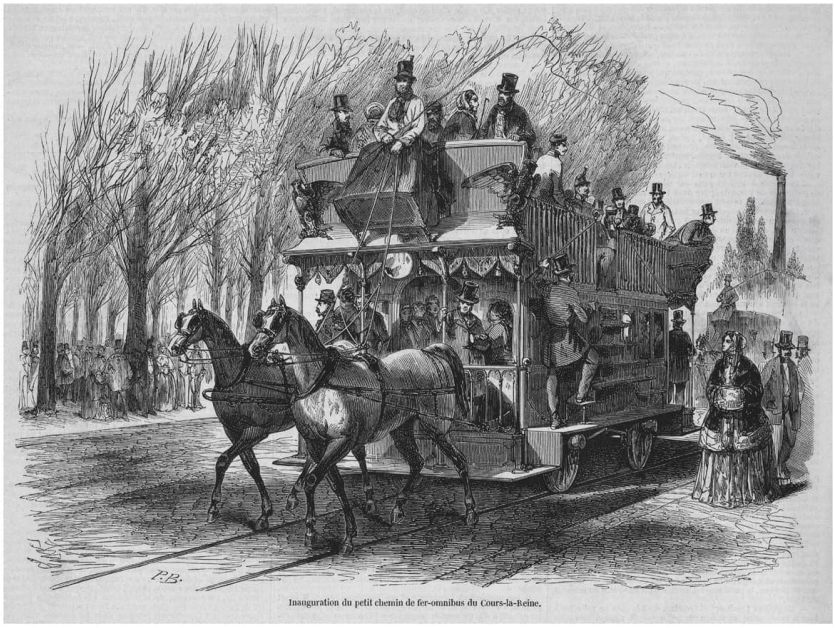
Heureux le voyageur que le sort a favorisé d'un bon wagon et de voisins commodes ! Avec eux, il aura sans doute pu charmer la longueur de la route par une aimable conversation. Cependant, au fur et à mesure qu'il se rapproche de la capitale, les centres de population augmentent ; les routes deviennent plus fréquentes ; les voitures s'y croisent à chaque instant. Sur les lignes de chemin de fer, les convois succèdent aux convois. Tout annonce l'approche de la grande Cité.

Paris et ses environs : guide méthodique et raisonné, 1855

Fouette cocher ! Voilà une des expressions à succès sur les routes du Second Empire. Les Français vivent alors dans une société de cavaliers, où le cheval est un compagnon du quotidien. L'agriculteur, le voyageur, le turfiste, l'aristocrate ne sont rien sans lui. Le pouvoir accorde une grande attention à l'amélioration des races avec une vigoureuse politique menée par la direction des haras

impériaux. Le bourgeois se déplace encore en phaéton à deux chevaux conduit par un cocher. Il peut aussi prendre un landau, un coupé, une victoria ou un char à banc avec six à huit places s'il voyage en groupe.

Les Français voient se développer un mode de transport en commun : l'omnibus, autrement dit un véhicule pour tous. C'est en 1855 qu'est créée la Compagnie générale des Omnibus, pour faciliter les déplacements au moment de l'Exposition universelle. Dix ans plus tard, elle transporte plus de cent millions de voyageurs sur ses trente et une lignes. Les omnibus équipés d'une impériale, c'est-à-dire avec une partie haute, font sensation mais ils demeurent des véhicules hippomobiles. Pourtant, le cheval commence à être concurrencé en matière de transports.



Chemins de fer-omnibus hippomobile et hyperchargé

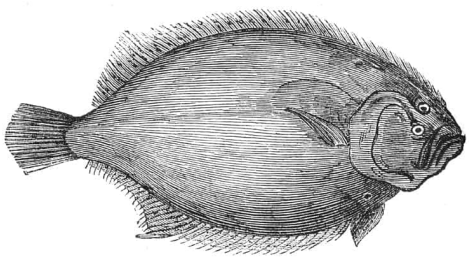
Un chemin de fer de ceinture et des tramways apparaissent à Paris. Le piéton peut aussi utiliser le vélocipède. Tombé en désuétude, l'engin est révolutionné en 1861 grâce à Pierre Michaux et son fils qui le dotent d'un pédalier, ce qui est tout de même plus pratique. Il n'est alors pas question de pédale mais de « pédivelle ». En 1868, avec Louis-Guillaume Perreaux, ils ont l'idée de l'équiper d'un moteur, créant ainsi l'ancêtre de la moto. En 1869, il existe une

centaine de fabricants de vélocipèdes en France. La petite reine a de l'avenir !

Les transports maritimes, eux aussi, bénéficient du formidable essor de l'industrialisation. Le commerce en profite avant d'intéresser les voyageurs en quête de dépaysement. Dès 1851 à Marseille, les Messageries maritimes rallient des contrées lointaines telles que l'Argentine (1857), l'Extrême-Orient (1861) ou le Japon (1865). En 1854 est créée la première ligne régulière entre la France et l'Algérie. La Compagnie générale maritime, créée en 1855 par les frères Pereire, devient la Compagnie générale transatlantique en 1861, permettant aux voyageurs français de se rendre aux Amériques. Pour construire des paquebots, il faut des chantiers et ceux de Saint-Nazaire sont en plein essor.

Bien que déjà sur les rails, le réseau de chemins de fer français demande cependant à être réorganisé car il est dispersé en une quarantaine de compagnies. En 1851, il compte 3 558 km de lignes, un millier de locomotives, 20 millions de voyageurs et 4,6 millions de tonnes transportées. En 1859, les lignes sont confiées à six grandes compagnies, dont le célèbre PLM, Paris-Lyon-Méditerranée. À la fin du Second Empire, le réseau est passé à 16 994 km de voies, 4 822 locomotives pour 113 millions de voyageurs et 44 millions de tonnes de marchandises.

Afin d'améliorer les recettes du transport de voyageurs, il faut créer le besoin. C'est ainsi que des « trains de plaisir » desservent les lieux de villégiature et les stations balnéaires. Les voitures ne sont pas toujours confortables, même en première classe, et la sécurité est encore une notion abstraite. Aussi une réglementation sur les signaux est-elle peu à peu mise en place (1864). Le Français Charles-Urbain Bricogne fait breveter le frein d'urgence des locomotives dès 1855 tandis que Désiré Martin invente en 1860 le frein à air comprimé, toujours efficace. Entre 1855 et 1867, Charles Viguier quant à lui améliore le fonctionnement des aiguillages.



La vitesse est l'un des éléments les plus importants quand il s'agit de transports : ici, un turbot

Grâce à l'essor de tous les types de transport, le rapport au temps est complètement bouleversé. Il est désormais envisageable de traverser la France en moins d'une journée quand il fallait compter en semaines auparavant. Malgré cela, la révolution des transports doit être nuancée : sous le Second Empire, nombreux sont ceux qui restent persuadés que le cheval ne pourra jamais être remplacé. La France avait été pionnière des premières expériences d'automobile à vapeur, à la fin du XVIII^{e} siècle, mais elles avaient été abandonnées car les dangers étaient grands : routes inadaptées, problèmes de freinage et de sécurité. Les essais reprennent dans les années 1870, c'est-à-dire après le Second Empire, qui décidément est un « régime de cheval » !

Le saviez-vous ?

Le Second Empire a connu quelques prestigieux cochers. Lors d'une série de Compiègne, en 1865, une pièce du marquis de Massa est jouée par les membres de la cour, *Les Commentaires de César*. Le rôle du cocher de fiacre (de la cochère) est porté par la princesse Pauline de Metternich qui amuse l'assemblée par son franc-parler : « Parfois, en modeste toilette, / Je conduis d'assez grand matin / De belles dames en cachette / Dont le but paraît incertain. » Autre cocher de renom : Napoléon III, qui aimait conduire son fiacre en prenant la place du cocher. Les sujets de l'empereur sont enclins à l'imiter et voici le bon bourgeois, tête au vent, tandis que le malheureux cocher reste sur le bord de la route… à moins qu'il n'ait été invité à prendre sa place dans le fiacre, on peut rêver, car si certains sont payés très cher tant ils sont recherchés, les cochers demeurent des domestiques…

Et ailleurs ?

Le monde entier se déplace à tout va ! Les Britanniques disposent d'un métropolitain dès 1863 quand les Français doivent attendre 1900. Aux États-Unis, pour rendre le trajet agréable, Pullman et Field inventent la voiture-lit de chemin de fer, plus connue sous le nom de train couchette. En Suisse, Riggenbach imagine quant à lui le chemin de fer à crémaillère. La révolution des transports est en marche… enfin, elle est en train !

1855 – Et les vins de France devinrent des grands crus classés…

Un nouveau pedigree pour les rouges et les blancs

La visite de Son Altesse Impériale s'est terminée par l'examen des produits vinicoles de toutes les nations. Inutile de constater que la France venait et devait venir en tête de ce concours. D'abord la collection des grands vins de notre illustre Gironde, envoyée par la Chambre de commerce de Bordeaux, et offrant les types les plus rares de ces crus immortels qui ont nom Château-Margaux et Château-Latour, isolés de tous les autres ; puis, dans une autre vitrine, Château-Laffite, Mouton, Léoville, Vivens-Durfort, Gruau-Laroze, Pichon-Longueville, Duru-Beau-Caillou, Cos-Destournel. Puis les vins de la Grange, Langon, Palmer, Dumirail, Dubignon, Ferrière, Saint-Pierre, Talbot, Duluc, Carnet, Château-Beycheville, Canet, Batailly, Saint-Julien, et enfin Grandpuy, Darmaillac, Saint-Estèphe, Château Haut-Brion, Haut-Peyssac, Haut-Talence, Contet-Barsac, Mallet-Pregnac et Suidirant. Ces noms-là disent tout.

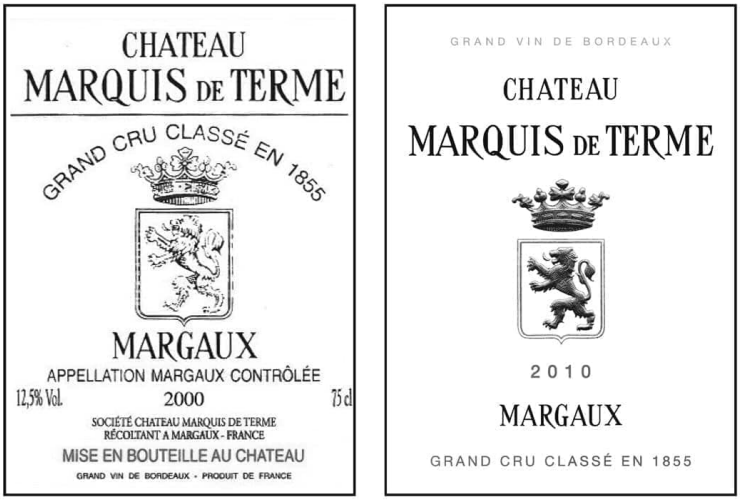
Visites et études de S. A. I. le prince Napoléon
au Palais de l'Industrie,
ou Guide pratique et complet
à l'Exposition universelle de 1855

Déjà à la fin du XVIII^e^ siècle, Thomas Jefferson, grand amateur de vin et futur président des États-Unis, de passage à Bordeaux, avait établi son propre classement basé sur la dégustation, la qualité et l'originalité des crus. En 1846, un amateur anglais joue un rôle décisif dans l'organisation du vignoble bordelais : Charles Cocks, professeur de lettres, fait paraître à Londres *Bordeaux, its wines and the claret country*. L'ouvrage, novateur, séduit un imprimeur bordelais, Édouard Ferret. Il est publié en français en 1850 : *Guide*

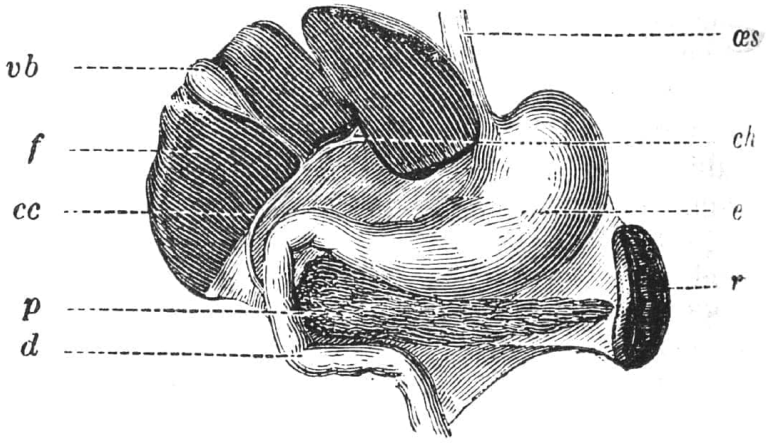
de l'étranger à Bordeaux et dans la Gironde. Bordeaux, ses environs et ses vins classés par ordre de mérite. C'est un succès et les éditions se succèdent, aujourd'hui encore.

La première classification officielle des grands crus de la Gironde est publiée le 18 avril 1855, à l'occasion de l'Exposition universelle. À la demande de Napoléon III, chaque région viticole est chargée de présenter ses vins et d'en établir un classement. Sous l'impulsion d'un ancien maire de Bordeaux, Lodi-Martin Duffour-Dubergier, également propriétaire viticole et président de la Chambre de commerce, le Syndicat des courtiers établit un classement des vins à partir de leur réputation et de leur prix. Ce sont surtout des crus du Médoc qui sont concernés mais aussi d'Haut-Brion (vignoble des Graves) et des vins blancs liquoreux de Sauternes et de Barsac. Pourquoi privilégier le Médoc ? Peut-être parce que, comme son nom l'indique, « c'est remboursé par la Sécu », selon un proverbe viticole. Des premiers aux cinquièmes crus, cette classification des vins, sur la liste publiée le 18 avril 1855, est encore en vigueur aujourd'hui. La cave impériale est réputée et, si la nourriture est correcte sans être délirante, les invités se consolent en vidant des bouteilles. Est-ce là l'une des origines de la « fête impériale » ? L'industrie du champagne connaît aussi un grand développement sous le Second Empire. Les maisons Alaya, Canard-Duchêne, Mercier ou encore Marie Stuart sont alors fondées.

Dans les salons bourgeois ou lors de réceptions, les punchs, la fine champagne, le rhum, le kirsch, le vespétro, le kummel, le malaga, le madère, le cognac, le curaçao et la chartreuse ravivent les convives. Plus populaire, l'anisette enchante, sans oublier la fée verte chère à nos poètes, l'absinthe. Les ravages qu'elle provoquait ont conduit à son interdiction en 1915 mais sa consommation est de nouveau autorisée depuis 1988, avec une recette modifiée.



Le premier classement officiel des vins date de 1855, comme le rappellent les étiquettes de grands crus



Il faut boire avec modération. Ci-dessus, le foie d'un homme du Second Empire

Les débits de boissons sont tenus par des limonadiers qui distillent aussi des alcools, pratique pour laquelle ils s'installent dans des cafés. Pour attirer plus de clients, ils n'hésitent pas à transformer ces cafés en salles de spectacle, d'où le nom de « cafés-concerts ». Ouverts entre 19 heures et 1 heure du matin, ils accueillent les artistes et les noctambules. Les vins à Paris sont plus chers qu'en banlieue, car ils sont taxés au passage de l'octroi, quand ils entrent dans la ville. Alors, pour profiter des vins moins chers, la population se rend dans les guinguettes des bords de Seine ou de Marne : « Ah le petit vin blanc, qu'on boit sous les tonnelles ! » Si la chanson

célébrant Nogent date de 1943, les vins ont acquis leurs lettres de noblesse sous le Second Empire.

Le saviez-vous ?

L'un des plus grands crus bordelais ne figure pas dans le classement de 1855. Il s'agit de château Siran, près de Margaux. La faute au comte de Toulouse Lautrec-Monfa, grand-père du peintre qui, en tant que royaliste légitimiste, refusa d'envoyer ses échantillons de vin à une exposition organisée par le neveu de l'usurpateur Napoléon I^{er}. Cet amateur de vins devait surtout se souvenir que Napoléon ne buvait que du Chambertin coupé avec de l'eau !

Et ailleurs ?

Lors de l'Exposition universelle de 1855, au moment où le classement des vins de Bordeaux est mis en place, des breuvages du monde entier sont présentés. À noter : des vins d'ananas de la Martinique, des vins d'Autriche et de Hongrie, « le vin d'Olympe a un cachet particulier ; c'était le vin des dieux », du vin d'Australie et du Cap de Bonne-Espérance. Il n'y a cependant pas d'inquiétude à avoir car le *Guide pratique et complet à l'Exposition universelle de 1855* affirme la supériorité viticole de la France, « dont la souveraineté absolue n'est, en matière de vins, contestée par aucune puissance de l'univers ».

1856 – Ce meuble, quel beau « calibre » !

La révolution mobilière a eu lieu

L'ébéniste est l'artisan qui fabrique des meubles plus ou moins ornés, des bois précieux, soit pleins, soit plaqués ou appliqués en feuilles plus ou moins épaisses sur les bois communs.

Isidore Mullois, *Encyclopédie populaire*, 1856

Pas sûr que le petit salon prévu pour l'impératrice à l'Exposition universelle de 1855 soit pour nous « une merveille de bon goût », sinon comme une salle de musée. Si le style Louis XV a

encore la cote, le Second Empire a révolutionné l'industrie du meuble.

Jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, les meubles étaient conçus par des maîtres ébénistes regroupés pour la plupart dans le quartier du faubourg Saint-Antoine, à Paris. Cependant, à partir de 1855, on commence à produire des ensembles mobiliers complets par le moyen de l'assemblage mécanique pour lequel on se sert d'un « calibre », l'équivalent du patron pour les tenues vestimentaires. Les meubles sont désormais fabriqués en série (chambre, salle à manger, salon), et choisis sur catalogue, personnalisés en les tapissant selon son goût. Le confort est privilégié : le Second Empire voit le règne des franges et des capitons. Les meubles typiques de cette époque ? Le confident, un fauteuil en forme de S qui privilégie les conversations à deux ; l'indiscret, fauteuil à trois places adossées ; la borne, terrible banquette circulaire avec un dossier en commun au centre ; la boudeuse avec deux places dos à dos ; le cartonnier pour ranger des dossiers, c'est un classeur de notaire ; le bahut, d'où le verbe *transbahuter* ; la barbière, la coiffeuse, la table gigogne, les buffets-vitrines, pour y exposer les bibelots, d'où le verbe *bibeloter*, créé pour la circonstance par Marcel Proust, sans oublier le fauteuil crapaud.

Ces meubles empruntent à plusieurs styles qu'ils mêlent allègrement : chinois, mauresque ou japonais, voire le style néo-pompéien. L'impératrice Eugénie, grande admiratrice de Marie-Antoinette, a imposé le style Louis XVI-impératrice.



Sous le Second Empire, quand on voulait espionner une conversation entre deux personnes, il suffisait de s'installer dans un indiscret !

Le bois noirci est également à la mode, avec entre autres du Bogwood, ou bois de marécage, moins onéreux que l'ébène. La marqueterie a le vent en poupe avec des incrustations de nacre, du bois de rose ou de violette, du sycomore ou du satiné, tandis que les murs s'habillent de papier peint à ramages. Les tapis sont très prisés dans les habitats bourgeois ainsi que les lampes à globe ornées de franges, de galons ou de tissus à effets imitant la soie ou le velours.

Les palais impériaux témoignent de la magnificence du Second Empire en matière de décoration. On retrouve le bois noirci, le stuc, le bronze doré mais aussi d'imposants lustres de cristal. En 1867, l'architecte Viollet-le-Duc déclare, à propos du style Napoléon III : « C'est l'anarchie ! » Sûr que nous sommes loin des lignes épurées et standardisées des meubles suédois à monter soi-même.

Le saviez-vous ?

Au château de Compiègne se trouve le musée du Second Empire, lointain reflet des séries qui ont magnifié ce palais sous Napoléon III. Les meubles sont splendides, le lit de l'impératrice tout juste restauré est imposant, mais c'est une petite table qui doit retenir l'attention. En marbre clair, elle ne paye pas de mine, plutôt sobre comparée aux meubles noircis alors à la

mode. Sur cette table, un chenapan a gravé une date : « 14 décembre 1868 ». Un visiteur indélicat ? Un vandale ? Pas du tout, c'est le prince impérial, alors âgé de douze ans. L'histoire raconte qu'il aurait massacré le meuble après avoir été privé de chasse à courre, cette petite table étant alors dans sa chambre. Ah, les jeunes, aucun respect pour le mobilier !

Et ailleurs ?

Le style victorien, en vogue en Angleterre, est le pendant du style Napoléon III. Là encore, ni sobriété ni simplicité. Avec ses délires néogothiques ou rococo, les salons sont chargés de tentures, de tapisseries, de tapis et de nids à poussière. Quand le Britannique Frederick Walton invente le linoléum en 1860, il n'est pas dans l'air du temps. Heureusement, les Américains s'évertuent à inventer le balai à tapis, en 1860, et l'aspirateur, en 1869. S'ouvre alors la chasse aux moutons !

1862 – Les chaussettes de l'impératrice sont-elles sèches ?

L'invention étonnante du nettoyage à sec

> *Marius avait toujours deux habillements complets ; l'un vieux, « pour tous les jours », l'autre tout neuf, pour les occasions. Les deux étaient noirs. Il n'avait que trois chemises, l'une sur lui, l'autre dans sa commode, la troisième chez la blanchisseuse.*
>
> Victor Hugo, *Les Misérables*, 1862

Vous êtes nostalgique des lavandières rencontrées au bord des rivières et de leurs coups de battoir énergiques ? Des sublimes blanchisseuses qui lavent plus blanc que blanc ? Coluche se posait la question : « C'est blanc ! Moins blanc que blanc je me doute. Ça doit être gris clair. Mais plus blanc que blanc qu'est-ce que c'est comme couleur ? – C'est nouveau, ça vient de sortir ! » Le grand Coluche n'a pas pensé que plus blanc que blanc, c'est peut-être « reblanc ». En tout cas Renoir, lui, était fasciné par les blanchisseuses. Sous le Second Empire, ça lave à tout va, dans les petites rivières de campagne, sur les bateaux-lavoirs, sur les bateaux

lessives du canal Saint-Martin mais aussi sur les bords de la Seine où l'on peut encore admirer les anciens lavoirs abrités par des toits moussus. Attention cependant à ne pas confondre : d'un côté, les laveuses et les buandières s'occupent du linge grossier ; de l'autre, les blanchisseuses ont la tâche plus délicate du linge fin, des habits du dimanche et du programme délicat (30° et essorage 500 tours par minute). Elles travaillent de concert avec les repasseuses dont les fers servent aujourd'hui, au mieux, d'ornements.

En 1855, l'art de nettoyer le linge connaît une révolution quand un teinturier, Jean-Baptiste Jolly, invente par hasard, sinon par accident, le nettoyage à sec. Les sources divergent quant aux origines de sa découverte. Sa servante aurait-elle malencontreusement renversé le contenu d'une lampe à pétrole sur du linge de table ou est-ce le teinturier lui-même qui aurait fait tomber un mélange d'alcool et de térébenthine sur une robe ? Le résultat est incroyable : au lieu d'être sali, le tissu est plus propre qu'avant ! Le nettoyage à sec est né, un petit pas pour la lavandière mais un grand bond pour l'humanité ! Pour la plupart des Français, et surtout des Françaises, encore pendant longtemps, faire la lessive demande néanmoins beaucoup de temps et d'effort. Le nettoyage à sec est un luxe inaccessible et même la blanchisseuse coûte parfois trop cher. C'est ce qu'explique à Gervaise une habituée du lavoir, dans *L'Assommoir* d'Émile Zola : « Moi, je donnais mon linge à une blanchisseuse de la rue Poulet ; mais elle m'emportait tout, avec son chlore et ses brosses. Alors je lave moi-même. C'est tout gagné. Ça ne coûte que le savon. » De nos jours, seul l'étudiant de retour de la laverie, avec son sac sur le dos, reproduit le geste glorieux des blanchisseuses du Second Empire !

Le saviez-vous ?

À la fin du régime, plus de cent mille personnes vivent du blanchissage à Paris et elles sont fêtées chaque année pendant le Carnaval, à la mi-Carême. Les blanchisseuses organisent de grands défilés costumés au cours desquels une reine est élue. L'incroyable Louise Weber, devenue célèbre sous le nom de La Goulue et muse du peintre Toulouse-Lautrec, avait été blanchisseuse, à l'instar de certaines courtisanes parmi lesquelles

Marie Duplessis, alias *La Dame aux camélias*. Sans doute sa mort prématurée à l'âge de vingt-trois ans est-elle due à son ancien métier car les blanchisseuses travaillaient dans une atmosphère humide et surchauffée, souvent quinze heures par jour : elles risquaient à tout instant de contracter la tuberculose. Toutes les blanchisseuses n'ont pas la santé de la vedette de la profession, la Mère Denis, morte à quatre-vingt-seize ans, en 1989. « C'est ben vrai, ça ! »

Et ailleurs ?

À l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un New-Yorkais, Moore, remporte une mention honorable pour sa belle invention : « La machine à laver le linge exposée par M. Moore n'est autre chose qu'une caisse rectangulaire en bois, remplie d'eau de savon, et dans laquelle on agite, au milieu de boules en bois nageant dans le liquide, le linge à laver, suspendu à une espèce de brimbale en bois », rapporte le jury international, sous la direction du prince Napoléon, cousin de l'empereur. Si les Anglais sont en avance question machines à laver, l'invention du nettoyage à sec est bien française ! Hélas, ce sont les Anglais qui se la sont appropriée en imposant le mot pressing.

1864 – Les *fashion victims* du Second Empire

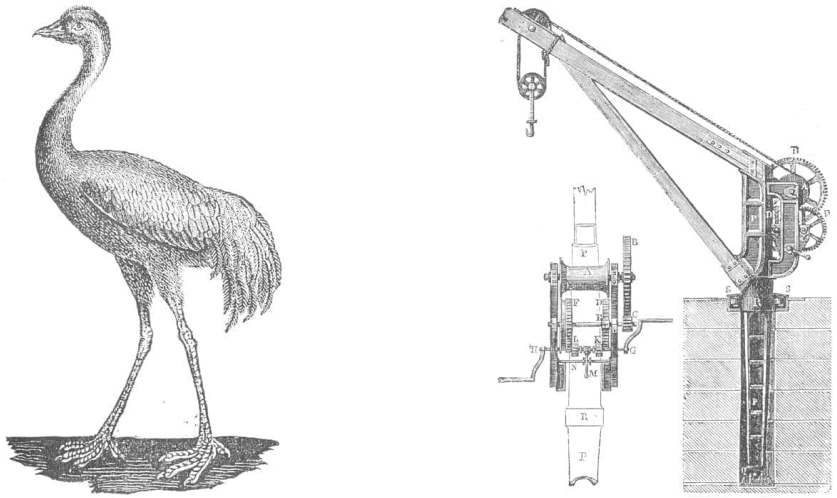
La mode féminine a son magicien, Charles Frederick Worth !

Lorsque par hasard on jette les yeux sur les coiffures plates et simplettes qui figuraient dans les bals il y a vingt ans, on sourit involontairement. Mais que nos contemporaines ne s'enorgueillissent pas outre mesure de cet aveu, si les coiffures d'il y a vingt ans excitent le sourire, dans vingt ans les coiffures actuelles exciteront probablement le rire.

La Mode illustrée, dimanche 3 janvier 1864

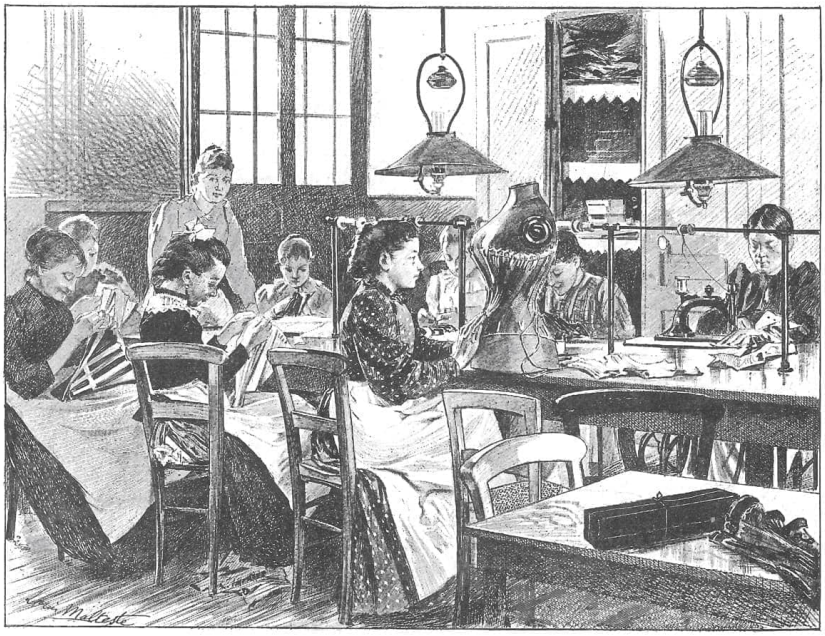
« Je n'ai jamais rien vu de plus ridicule. Elle avait l'air d'une omelette aux fines herbes ! », s'écrie Madame Worth, femme du couturier, à la fois horrifiée et amusée quand elle découvre la robe de la courtisane Rosalie Léon qui, la première, ose mêler jaune citron et vert pomme. Pourtant, les innovations vestimentaires sous

le Second Empire marquent les esprits et la mode féminine a son magicien : Charles Frederick Worth. Installé dès 1857 rue de la Paix, ce couturier anglais est découvert par la princesse de Metternich. Il devient en une décennie le plus grand couturier de son temps. Il met au point de nouveaux modèles artistiques, impose la dentelle mécanique et travaille avec les soyeux de Lyon. Il présente ses créations sur des mannequins vivants : le top-modèle est sur le point de naître.

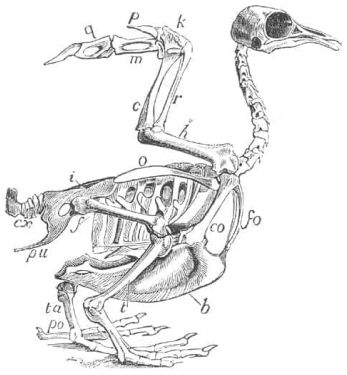


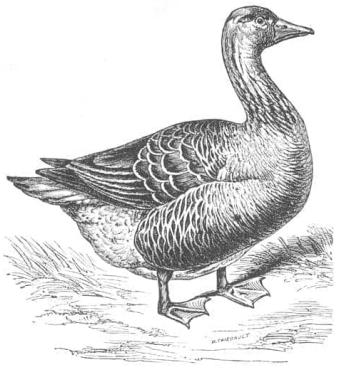
L'impératrice Eugénie était caricaturée en grue. En voici deux autres

Worth habille le « beau monde » et surtout l'impératrice Eugénie, que les adversaires à l'Empire caricaturent en grue. Il est le roi de la crinoline, cette impressionnante jupe bouffante retenue par des baleines (voir cahier hors texte, page I). Produites à près de cinq millions d'exemplaires dans les années 1860, ces cages métalliques sont peu à peu abandonnées, vers 1868-1869. Non seulement elles nécessitaient une quantité impressionnante de tissu (jusqu'à trente mètres) mais elles pouvaient s'avérer encombrantes voire dangereuses : entrer dans une voiture était toute une aventure et gare au petit vase posé en équilibre sur un frêle guéridon ! Worth les remplace par la tournure, innovation typique du Second Empire, qui met en valeur la cambrure des reins.



***Les Petites mains*, comédie en trois actes d'Eugène Labiche en 1859.**
Théâtre et couture ou l'art de la reprise





Chéri, je n'ai plus rien à me mettre ! Worth vous habille en un clin d'œil !

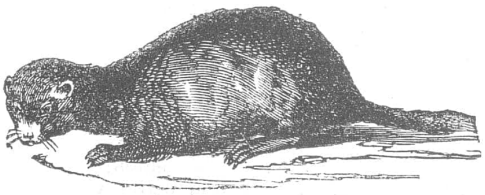
Le couturier Worth, l'orfèvre et bijoutier Charles Christofle ainsi que le parfumeur Guerlain sont tous situés dans le même périmètre, entre la rue de la Paix et la place Vendôme, où se trouvent aussi Louis-François Cartier et la maison Morel, autres fabricants de bijoux. Christofle est le premier à avoir utilisé la galvanoplastie qui révolutionne l'art de l'orfèvrerie. Ce procédé, qu'il a notamment utilisé pour la statue couronnant Notre-Dame-de-la-Garde à Marseille, permet de fixer la dorure sur l'objet. Dans les années 1850, l'industrie textile est en plein bouleversement et les chimistes inventent des colorants au nom rigolo. L'Anglais Perkin

découvre la mauvéine et, à Lyon, les frères Renard, des teinturiers, déposent le brevet de la fuchsine, selon le procédé mis au point par François-Emmanuel Verguin. Le noir demeure privilégié pour les vêtements mais il est possible de trouver des crinolines teintées à la mauvéine ou à la fuchsine ! La Cristina Cordula de l'époque aurait sans doute apprécié. Elle aurait même été la première à s'y essayer puisqu'elle sait qu'il n'y a que par l'extravagance que l'on peut s'imposer : MA-GNI-FAÏ-QUE !



Un futur sac à main

À la manufacture de Sèvres, le procédé « pâte sur pâte » permet désormais de créer des dessins en relief sur la porcelaine ainsi que des formes nouvelles. De son côté, le céramiste Théodore Deck découvre en 1862 le bleu turquoise dit « bleu Deck ». Les plus belles créations de cette période viennent de la maison Froment-Meurice, des frères Fannières ou de la maison Pouyat frères. L'empereur, lui, fait exécuter le plus grand camée des temps modernes par Adolphe David. De là à dire qu'il y a toujours eu des camées dans le monde de la mode, il n'y a qu'une ligne.



— Le Putois commun.

L'ambre gris vient de l'intestin des baleines, le musc de l'abdomen de certains cervidés. Qu'offre le putois ?

Le saviez-vous ?

Connaissez-vous la toile de Nîmes ? C'est un tissu épais appelé le « denim » parce qu'il est « de Nîmes » ! En 1853, alors que Napoléon règne en France, les États-Unis connaissent la ruée vers l'or. Oscar Levi Strauss vend alors de la toile de tente pour les pionniers en route vers la Californie. Surtout, il s'associe avec Jacob Davis qui, lui, a l'idée d'utiliser cette toile pour faire des pantalons. Le denim, par déformation, devient le

jeans ! Oui, Napoléon III aurait pu porter un jeans : cette cool attitude aurait été impériale !

Et ailleurs ?

À New York, Isaac Merrit Singer dépose un brevet pour la première machine à coudre destinée à l'usage domestique. Son invention lui vaut le premier prix à l'Exposition universelle de Paris en 1855. Il a de quoi bomber du torse et ça tombe bien puisqu'à Bombay, en Inde, la première filature de coton est créée en 1854 !

1867 – La révolution des palais

Les restaurants et la cuisine bourgeoise

Qu'est-ce que le plaisir ? Le plaisir ne se définit pas plus que l'amour, pas plus que le vin, pas plus que la musique ; cela se sent, cela se boit, cela se ressent : on s'en grise, comme les abeilles se grisent de rosée et les papillons de parfums. M. de la Palisse [sic] dirait : « Le plaisir est l'art de s'amuser » ; et M. Prudhomme ajouterait : « Sans ruiner son estomac, son cœur et sa bourse. »

Alfred Delvau, *Les Plaisirs de Paris*, 1867

Auberge, taverne et estaminet, ces termes sont familiers aux amateurs de romans historiques de Dumas, Féval et consorts. Au XIXe siècle arrive un nouveau mot : le restaurant, qui désigne la partie d'un établissement réservée au service de repas. L'exode rural et la croissance urbaine entraînent un développement des lieux de restauration, mais dans la plupart des gargotes, il n'est pas question de gastronomie. Le XIXe siècle voit naître l'art bien français de parler de la cuisine. Le Second Empire profite du talent des lointains innovateurs que sont Grimod de La Reynière ou encore Brillat-Savarin, auteur pour l'un de *L'Almanach des gourmands* (1803), et pour l'autre de la *Physiologie du goût* (1825). Autour notamment du Palais-Royal, sur les boulevards ou vers les Champs-Élysées, des restaurants deviennent des lieux à la mode : *Laurent, Ledoyen*, *Le*

Pavillon d'Armenonville, *Le Petit Moulin Rouge*… Sur les boulevards, la *Maison Dorée* ou le *Café Anglais*, dont le chef, Adolphe Dugléré, est l'un des meilleurs cuisiniers de son temps, sont les plus courus. Entre ces restaurants la concurrence est rude et leur cuisine scrutée. Sous Napoléon III, Léon Brisse, dit Baron Brisse, livre ses chroniques gastronomiques dans les journaux et fonde en 1864 *Salle à manger, chronique de la table*.



Tortoni, le palais des glaces du Second Empire !

Grâce à la construction des Halles et à l'arrivage permanent de denrées, les restaurants se multiplient à Paris. Le service à la française, où les plats sont disposés en même temps sur un buffet, laisse place au service à la russe, où les plats sont servis les uns après les autres. Avec ce nouveau type de service, il est nécessaire d'avoir un menu, pour prévenir les convives de ce qu'ils vont manger, et dans les restaurants une carte.

Les « bouillons économiques » ont le vent en poupe, tel celui ouvert rue de la Monnaie par Pierre Louis Duval, un boucher, en 1855. On peut y déguster toutes sortes de viandes accommodées en bouillons, rôtis ou râgouts. Pour rencontrer des personnalités, il faut se diriger plutôt vers le nord de Paris et plus précisément sur l'actuelle avenue de Clichy. C'est au *Café Guerbois* qu'Édouard Manet et ses amis artistes ont l'habitude de se réunir presque tous les soirs

dans les années 1860. La salle résonne des propos plein d'humour d'Edmond Duranty, écrivain et critique d'art, ou des coups d'éclat d'Edgar Degas, d'Auguste Renoir ou de Claude Monet. Paul Cézanne, Camille Pissarro et Émile Zola les rejoignent pour augmenter la densité de talents. Moins classe que la *Maison Dorée* ou le *Café Riche*, car situé dans un quartier plus populaire, le *Café Guerbois* voit naître le mouvement impressionniste. Si tous ces artistes sont refusés au Salon de peinture, ils sont les bienvenus dans la salle du café. La grande période des restaurants, ce n'est pas la Restauration mais bien le Second Empire !

Le saviez-vous ?

Les restaurants parisiens ne sont pas seulement réputés pour leur cuisine. Dans ses *Plaisirs de Paris*, Alfred Delvau indique les bonnes adresses qui disposent de « cabinets particuliers » où le bourgeois peut conduire les « biches », les demi-mondaines : « *Le Pavillon d'Armenonville* n'est pas à dédaigner, certainement ; il a certainement du bon, malgré les éloges exorbitants que lui a prodigués la petite presse à sa quatrième page ; mais mon humble avis est que le *Restaurant de Madrid* vaut infiniment mieux, et je le crois, d'ailleurs, plus couru que son rival par la haute bicherie parisienne. » Dans les guides gastronomiques, à côté des cinq toques ou des trois étoiles, il y a toujours des petites culottes.

Et ailleurs ?

Le sandwich est une vieille invention anglaise que le comte Sandwich a imposée à la fin du XVIII^e^ siècle. Déjà, il fallait gagner du temps : manger moins pour travailler plus. Le sandwich est la version simplifiée de l'assiette anglaise, un assortiment de viande froide et de charcuterie que les Français découvrent au XIX^e^ siècle. Une autre révolution vient d'Amérique : le hamburger. Cette étrange préparation de viande hachée suit les migrants venus de Hambourg. À New York, des commerçants proposent aux immigrés allemands cette préparation « dans le style de Hambourg », à l'origine du hamburger. Il ne manque que quelques immigrants belges et leurs frites pour que naisse le menu.

1867 – À table !

La cuisine bourgeoise sous le Second Empire

ŒUFS BROUILLÉS AUX TRUFFES.

Cassez huit œufs dans une casserole ;

Ajoutez un demi-décilitre de crème double, sel, muscade, et 100 grammes de beurre ;

Faites prendre les œufs sur le feu en remuant avec la cuiller, et mêlez-y trois cuillerées à bouche de truffes hachées ;

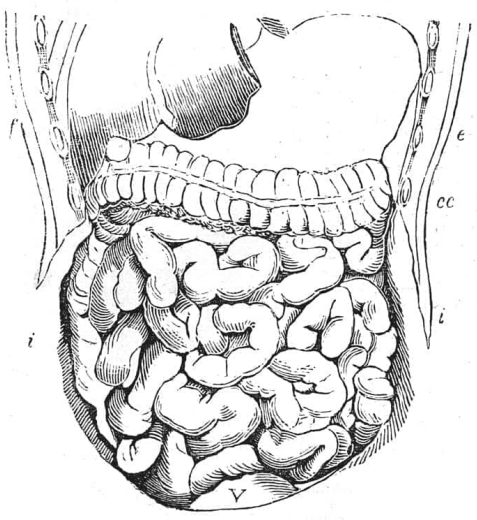
Servez avec garnitures de croûtons de pain de mie passées au beurre.

Jules Gouffé, *Le Livre de cuisine*, 1867

Jules Gouffé est l'un des grands chefs sous le Second Empire. Il s'intéresse tout autant à la cuisine des ménages qu'à la grande cuisine. Il porte surtout une grande attention à la présentation, à ce qui fut appelé « la cuisine décorative » ainsi qu'à la mesure rigoureuse des ingrédients. Son livre de recettes, publié en 1867, est un modèle du genre et connaît un immense succès. Bien plus qu'aujourd'hui, le XIX^e^ siècle est celui des Master et des Top Chefs ! Alexandre Dumas rédige son *Grand Dictionnaire de cuisine* sous le Second Empire, mais l'ouvrage n'est publié qu'après sa mort. Le papa des mousquetaires oublie alors ses héros pour se faire le héraut de la grande cuisine : « L'homme reçut de son estomac, en naissant, l'ordre de manger au moins trois fois par jour, pour réparer les forces que lui enlèvent le travail et, plus souvent encore, la paresse. […] Quelque part que l'homme soit né, il faut qu'il mange ; c'est à la fois la grande préoccupation de l'homme sauvage et de l'homme civilisé. Seulement, sauvage, il mange par besoin. Civilisé, il mange par gourmandise. »

À l'inverse, loin de la gastronomie, pour l'immense majorité des Français, le temps du repas n'a rien de gastronomique. Depuis des siècles, la devise d'Harpagon, l'avare de Molière, est le quotidien alimentaire : « Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger. » L'autoconsommation est encore très importante, grâce à la basse-cour et au potager. Les repas se limitent le plus souvent à du pain – encore faut-il qu'il soit de bonne qualité – et à de la

bouillie : le lundi, c'est bouillie… mais les autres jours aussi ! Le dimanche, parfois, est servi un modeste fricot riche en graisse de porc, pour les familles un peu plus aisées. Disette, aliments frelatés et eau de mauvaise qualité favorisent les maladies sur des corps affaiblis. Ne pas avoir faim est déjà une victoire.



Abdomen du Second Empire, un peu vers l'aine : « Nos repas sont charmants encore que modestes, /Grâce à ton art profond d'accommoder les restes », Paul Verlaine

Trois sortes de cuisines se distinguent sous le Second Empire : la cuisine bourgeoise, celle des domestiques et celle des paysans. Dans l'unique pièce de la ferme, le chaudron placé au-dessus de l'âtre contient la soupe quotidienne.

Dans les appartements des immeubles qui poussent à Paris et en province, des rôles sont dévolus à chaque pièce. La cuisine est située au bout du logement et bénéficie d'un accès séparé par le moyen d'une porte d'entrée et d'un escalier de service. C'est le domaine des domestiques, un monde à part, séparé de celui de leurs maîtres. La cuisinière est un personnage qui règne sur son petit domaine. La fenêtre de ce lieu de travail donne sur une cour intérieure, là où se nouent histoires et intrigues, tandis que les bourgeois disposent de pièces donnant sur la rue et agrémentés le plus souvent d'un balcon. Être et paraître est le grand credo de l'époque. La salle à manger est donc une pièce essentielle. Elle doit être décorée avec goût et faste. Les plus fortunés servent du foie

gras, des asperges ou des truffes, de la langouste ou du filet de bœuf. La vaisselle est belle et les couverts sont d'autant plus luxueux que les domestiques n'en finissent pas de les astiquer.

Dans les grandes maisons des aristocrates, les cuisiniers sont parmi les domestiques les mieux payés. La bourgeoisie industrielle et de la finance copie les usages de la vieille noblesse. Avec le désir de singer les classes dominantes, l'art de la table s'impose peu à peu à toute la société. Il se démocratise. Le moment du repas devient un spectacle de haute technicité. C'est le cas à la table de l'empereur où la nourriture est bonne et les produits de qualité, rien de révolutionnaire cependant. Le repas est rapide et, pour les invités d'un jour, l'émotion est si forte que l'on picore à peine. À nos yeux – qui ne sont pas plus gros que notre ventre – un déjeuner ordinaire de « Leurs Majestés » nous semble démesuré. Ainsi celui du mardi 20 juin 1869, tel que le rapporte le duc de Conegliano, chambellan de l'empereur :

Grosses Pièces

Beefsteaks maître d'hôtel, pommes de terre sautées

Poulets au riz à la turque

Entrées

Les œufs frits au jambon

Les foies de veau sautés à l'italienne

Rôts

Homards sauce rémoulade – Pâté à la gelée

Entremets

Haricots sautés – Raviolis au gratin

Crème au caramel – Petites galettes de ménage

Bon appétit ! Qui peut s'étonner qu'après un tel repas l'empereur ait perdu la guerre contre la Prusse ?

Le saviez-vous ?

Sous le Second Empire, il est possible de manger des glaces, même en plein été. Le procédé des glacières est très ancien : un trou creusé dans la terre, une sorte de puits, dans lequel la glace est stockée pour être conservée. C'est efficace mais compliqué. En 1859, le Français Ferdinand Carré améliore la machine frigorifique à compression : le froid est désormais accessible aux patrons de brasseries. Avec l'arrivée du froid, les habitudes de consommation changent. La bière, qui se buvait à température ambiante et parfois tiède, devient une boisson bien fraîche.

Et ailleurs ?

Partout dans le monde, les gens mangent mais, soyons chauvins, ailleurs, il ne se passe rien puisque la gastronomie est un art typiquement français ! Ah, si, en 1869, un dentiste de l'Ohio dépose le premier brevet de gomme à mâcher, le chewing-gum ! Il faut attendre quelques guerres mondiales pour qu'il s'impose en France. Les professeurs du Second Empire ne pouvaient pas s'exclamer, face à l'élève mâchouilleur : « On dirait un ruminant ! Allez me jeter ça à la poubelle ! » Tout simplement parce que le mot poubelle n'existait pas encore…

2
L’urbanisme

Rarement chantier fut aussi imposant ! Les transformations urbaines sous le Second Empire modifient la vision que les contemporains ont de la ville : de sale et dangereuse, cloaque malsain, elle devient un espace assaini, aux larges avenues et aux parcs splendides. Les ambitions des bâtisseurs peuvent paraître démesurées. Pourtant, la réussite est là et les contemporains de Napoléon III constatent, au quotidien, l’étendue des améliorations et des embellissements. Ils sont des millions à être concernés par ces travaux : ouvriers, terrassiers, architectes, habitants déplacés, relogés, nouveaux venus en ville… L’exode rural est un phénomène massif et les villes s’agrandissent. La politique impériale a pour souci le bien-être des populations, la crainte des épidémies et, au passage, l’enrichissement des entrepreneurs du bâtiment et de la finance. Des projets séculaires, abandonnés car trop compliqués, sont réalisés en quelques années. Le palais du Louvre et celui des Tuileries sont enfin réunis. L’arrivée du baron Haussmann à Paris lance le coup d’envoi du grand chambardement. Sous le Second Empire, Paris est déjà une fête, et surtout un immense chantier. Les bâtiments vétustes, vestiges de la ville médiévale, sont détruits par milliers. Encore plus de logements sont reconstruits, des beaux appartements haussmanniens aux maisons ouvrières. À Paris,

l'Opéra éblouit avec ses marbres de toutes les couleurs et, sous terre, les nouveaux égouts impressionnent. Bien sûr, il y a des critiques (ah, les goûts et les couleurs !) mais le monde entier observe ces transformations. La ville se met au vert, avec de grands parcs, mirifiques lieux de promenade. Toute la France est concernée par cette effervescence : les villes de province mais aussi les villes d'eau et les stations balnéaires. Jamais jusqu'alors la France urbaine n'avait connu de tels bouleversements : Napoléon Ier a conquis des villes, Napoléon III les a construites !

1853 – Le musée de l'empereur

Inauguration du nouveau Louvre de Visconti et Lefuel

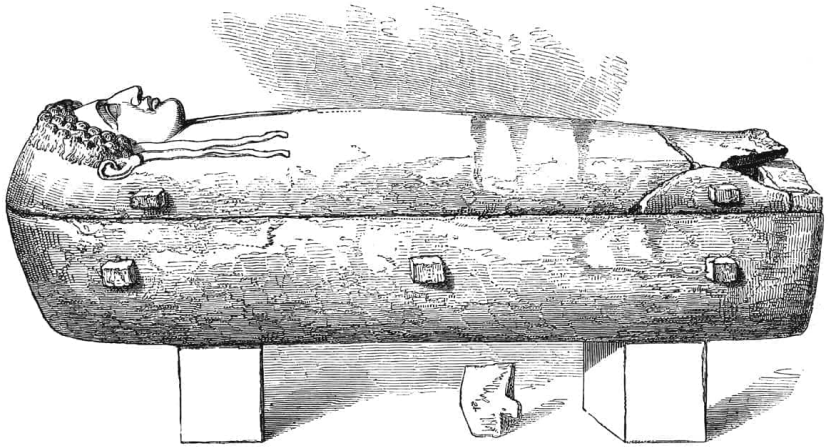
> *L'Empereur a visité avant-hier les chantiers du Louvre. S. M. s'est fait rendre compte de l'état d'avancement des travaux et a parcouru les caves, qui sont aujourd'hui terminées sur toute la longueur de la rue de Rivoli. S. M. a témoigné à M. Visconti, architecte du Louvre, sa satisfaction de l'activité apportée dans l'exécution des travaux, et lui a fait remettre une somme de 2 000 fr. pour être distribuée en gratification aux ouvriers.*
>
> *Journal des débats politiques et littéraires*, 21 mai 1853

Étrange histoire que celle du Nouveau Louvre, un peu comme le tombeau de Toutankhamon qui poursuivrait de sa malédiction les malheureux qui s'en étaient approchés. Jugez plutôt… Le Louvre et les Tuileries sont deux résidences royales, à proximité l'une de l'autre. Il n'y a qu'à les réunir pour ne former qu'un seul palais. L'idée avait été avancée dès le XVIe siècle. Henri IV s'y était essayé avec sa galerie du Bord de l'eau, longue de six cents mètres qui relie les deux palais le long de la Seine. Louis XIV, Louis XV, puis Napoléon Ier prennent le relais sans parvenir à leurs fins car un problème complexe se dresse devant eux : les deux bâtiments ne se trouvent pas dans le même axe, la Seine dessinant une courbe à cet endroit. Sous le Premier Empire, deux architectes de renom, Charles

Percier et Pierre Fontaine, entament toutefois la construction d'une première aile le long de la rue de Rivoli mais les travaux sont interrompus par la chute de l'Empire.

Sous la Restauration et la monarchie de Juillet, quelques menus chantiers sont réalisés. Les Tuileries abritent le siège du pouvoir et le Louvre est un palais qui fait rêver les écrivains. En 1845, dans *Les Trois Mousquetaires. Vingt Ans après*, Alexandre Dumas fait dire à Monsieur de Tréville : « Je suis venu à Paris avec quatre écus dans ma poche, et je me serais battu avec quiconque m'aurait dit que je n'étais pas en état d'acheter le Louvre. » Élu président, Louis-Napoléon Bonaparte n'a pas besoin d'acheter le Louvre : après l'Élysée, il s'installe aux Tuileries et lance de grands travaux. Très intéressé par ce chantier, il n'hésite pas à tracer des plans de sa main, ensuite corrigés par Louis Visconti : l'architecte, qui a construit le tombeau de Napoléon I^{er}, a la lourde tâche de réaliser le rêve du neveu (voir cahier hors texte, page II, bas).

Visconti présente ses plans au futur empereur (voir cahier hors texte, page III) : il dispose de cinq ans et de vingt-cinq millions de francs pour mener à bien son projet de la réunion des Tuileries et du Louvre. La première pierre est posée le 25 juillet 1853. Un événement funeste survient cependant fin décembre 1853 : Louis Visconti meurt, victime d'une attaque cardiaque. Il est remplacé par Hector Lefuel, architecte de la jeune génération prônant l'éclectisme et le néo-baroque. S'il respecte les plans de son prédécesseur, il y ajoute des sculptures, rehausse les bâtiments, fait construire des colonnes, des cariatides et autres lucarnes marquées du chiffre impérial. Une armée de sculpteurs élève des statues glorifiant hommes de lettres, philosophes, savants, politiques et artistes. Le 14 août 1857, Napoléon III inaugure le palais.



Bien avant Belphégor, sarcophage phénicien au musée du Louvre

Napoléon III est présent aux Tuileries l'hiver, pour les vœux du nouvel an et pour l'ouverture de la session du Corps législatif, mais aussi l'été, pour le 15 août, jour de la fête impériale. Le reste de l'année se passe à Saint-Cloud, Fontainebleau, Biarritz ou encore Compiègne. Depuis la Révolution, le Louvre est un musée qui n'a cessé d'être enrichi. En 1852 est créé un musée des souverains, avec un objectif de propagande : il doit prouver que Napoléon III s'inscrit dans la longue liste de ceux qui ont régné sur la France, de Dagobert à Louis-Philippe.

Un coup de peinture par-ci, un peu d'enduit par-là, et le Nouveau Louvre est achevé quand la guerre éclate en 1870. Huit mois plus tard, les Tuileries sont incendiées pendant la Commune (voir cahier hors texte, page VIII, bas). Est-ce là la malédiction ? Un architecte qui disparaît brutalement au début des travaux, un empereur déchu à leur achèvement, un palais en feu, ruinant les espoirs séculaires de réunir les Tuileries au Louvre. Belphégor, sors de ce corps (de bâtiment) !

Le saviez-vous ?

En 1865, Jean-Baptiste Carpeaux suscite des inquiétudes quand il sculpte *Le Triomphe de Flore* : cette femme toute nue est jugée trop sensuelle pour décorer le pavillon entre le Louvre et les Tuileries, côté Seine. Importuné dans sa fièvre créatrice par un bourgeois escaladant son échafaudage, il se retient de le quereller quand il s'aperçoit qu'il s'agit de Napoléon III ! La sculpture de Carpeaux a donné son nom au bâtiment, le

pavillon de Flore. Quatre ans plus tard, Carpeaux fait de nouveau scandale avec *La Danse*, ornant la façade de l'Opéra Garnier. À peine installée, l'œuvre est maculée d'un puissant jet d'encre. Passage à l'acte intéressant d'un tartuffe anonyme qui voulut couvrir ce sein qu'il ne saurait voir mais qui l'obsédait.

Et ailleurs ?

Le XIXe siècle se passionne pour les musées. À la différence de la France, la plupart des pays n'ont pas eu la chance d'une Révolution qui a rendu publiques les collections privées. Pour voir les chefs-d'œuvre, il faut être invité dans les châteaux. Bien vite, pour répondre à la demande, des expositions sont organisées et elles sont des succès commerciaux. Les musées qui existaient déjà en profitent. Ils avaient été construits dans le but d'accueillir les apprentis artistes en quête de modèles édifiants. Les musées s'ouvrent à tous, aux amateurs bien sûr mais aussi à ceux qui veulent paraître : il est de bon ton d'aller y flâner. À Londres, le South Kensington Museum est créé au moment de l'Exposition universelle de 1851. L'Irlande se dote d'une Galerie nationale en 1854. Le phénomène est européen. Désormais, il est donc beaucoup plus simple de musarder avec les muses pour s'amuser dans les musées.

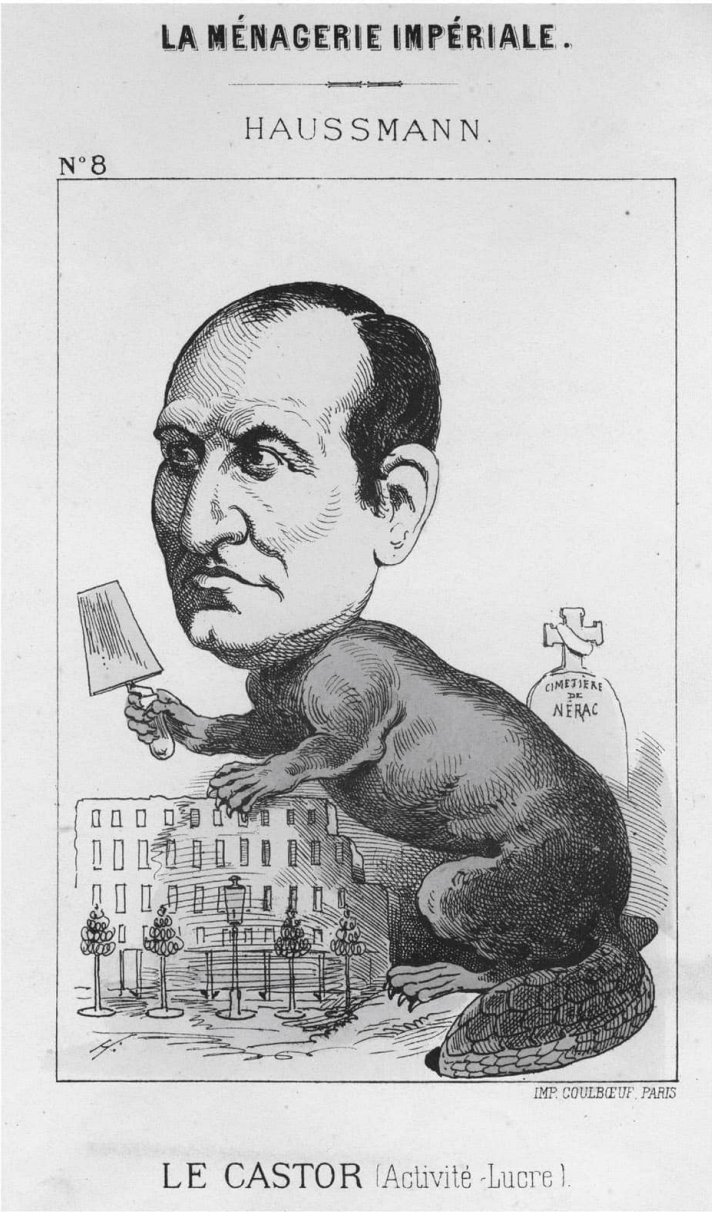
1855 – Le grand chambardement !

Les travaux d'Haussmann

> *Préfet de la Seine, M. Haussmann a justifié la haute confiance qui l'a appelé à ce poste difficile. L'essor immense donné par l'Empereur aux améliorations de tout genre que Paris réclamait depuis un demi-siècle est admirablement secondé par le nouveau Préfet.*
>
> Alexandre Ferrier, *Notice sur l'hôtel de ville de Paris,* 1855

« Pour embellir Paris, il y a plus à démolir qu'à bâtir ! » Cette réflexion de Napoléon Ier, rapportée par le baron Fain, convient très bien à Napoléon III. Lui aussi a faim de doter l'Empire d'une capitale splendide, synonyme de prospérité. Le futur empereur a longtemps vécu en exil à Londres, une ville récente, reconstruite après le terrible incendie de 1666. Ses quartiers résidentiels et ses

jardins parfaitement entretenus sont familiers à Louis-Napoléon Bonaparte qui redécouvre, en 1848, Paris qu'il avait quittée à l'âge de sept ans. La ville a conservé son allure médiévale, avec ses habitations insalubres et ses ruelles étroites. Quelques tentatives d'amélioration, depuis le XVII^e^ siècle, n'ont résolu ni les problèmes de circulation ni ceux liés à l'hygiène. Les quartiers surpeuplés sont d'excellents bouillons de culture pour les maladies : le choléra y fait des ravages au XIX^e^ siècle.



Sans commentaire…

Adepte du saint-simonisme, Napoléon III souhaite imiter le modèle anglais pour assainir Paris et améliorer les conditions de vie des classes populaires. Le projet est social mais aussi politique car le pouvoir bonapartiste nécessite le soutien du plus grand nombre. Dans les dernières années de la monarchie de Juillet, le chômage et les mécontentements ont contribué à la chute de Louis-Philippe. Pour Napoléon III, ces travaux titanesques sont l'occasion de donner des emplois aux ouvriers : sans cela, ils pourraient se transformer en émeutiers. Enfin, faire de Paris la plus belle capitale du monde flatte le désir de gloire et de faste dont Napoléon III veut entourer son règne.

Le baron Haussmann est nommé préfet de la Seine en 1853 avec pour mission de transformer Paris. Pendant près de deux décennies, les architectes œuvrent pour construire et rénover. Ils laissent libre cours à leur imagination, donnant naissance à un style éclectique qui mélange les époques et s'adonne au pastiche. Dans la foulée, le diplôme d'architecte est créé en 1867. Les urbanistes privilégient la ligne droite et le culte de la perspective. Les jardins publics ne sont pas oubliés pour lesquels est popularisé l'anglicisme « square ». Ainsi, c'est une armée d'ouvriers qui s'active : la gare de Lyon est construite en 1855, celle du Nord est rénovée par Jacques Ignace Hittorff en 1861, les abattoirs de la Villette entre 1860 et 1867. Des écoles, des bibliothèques, des hôpitaux mais aussi les théâtres de la Ville et celui du Châtelet, les Nouvelles Halles, l'église de la Trinité sans oublier le Nouvel Opéra et l'église Saint-Augustin font l'admiration des Parisiens. À la fin du Second Empire, plus de la moitié de la capitale a été remaniée. Huit mille entreprises ont employé soixante mille ouvriers dans tous les corps de métier. Le réseau d'égouts est passé de cent à six cents kilomètres. Le photographe Charles Marville est chargé de prendre des vues de tous les chantiers, un témoignage pour la postérité. Ses clichés de la métamorphose des rues et des habitations sont stupéfiants.



Bel appartement haussmannien, quelques travaux à prévoir

Les détracteurs du Second Empire imaginent un autre objectif à ces travaux : réprimer les mouvements de foule et empêcher la construction de barricades, celles qui avaient fait le succès des révolutions de 1830 et de 1848. D'autres dénoncent *Les Comptes fantastiques d'Haussmann*, titre espiègle d'un pamphlet publié en 1868 par Jules Ferry. Les travaux ont coûté entre cinquante et quatre-vingts millions de francs par an et entraîné la faillite du Crédit mobilier des frères Pereire en 1867.

Pourtant, même éloignée des idées impériales, l'opinion accepte ces grands travaux, consciente qu'il faut mettre à profit toutes les innovations techniques. Surtout, la France traverse une période de paix et de prospérité propice à ces transformations. Napoléon III est contraint de révoquer le préfet Haussmann en 1870, quand le gouvernement Ollivier est mis en place. Les travaux continuent sous la Troisième République et confortent l'embourgeoisement de la capitale. Les classes populaires sont déplacées vers la périphérie, malgré le rêve de Napoléon III de faire une ville pour tous. Le baron Haussmann, quant à lui, n'avait jamais partagé cette vision utopiste puisqu'il confiait à Persigny dès 1857 vouloir chasser les « masses grossières et stupides d'ouvriers à marteaux », oubliant sans nul doute que ces mêmes ouvriers ont fait passer son nom à la postérité.

Le saviez-vous ?

C'était mieux avant… En 1857, dans son poème « Le Cygne », issu des *Fleurs du mal*, Charles Baudelaire se désole de devoir dire adieu au « Vieux Paris » :

Paris change ! mais rien dans ma mélancolie
N'a bougé ! palais neufs, échafaudages, blocs,
Vieux faubourgs, tout pour moi devient allégorie,
Et mes chers souvenirs sont plus lourds que des rocs.

Pourtant, le Paris d'Haussmann fait ressurgir de vieilles pierres : à la faveur de l'ouverture de la rue Monge, les arènes gallo-romaines de Lutèce sont mises au jour par Théodore Vacquer en 1869. Étonnamment, à peine découvertes, elles sont recouvertes de terre : Napoléon III, grand amateur d'archéologie, n'avait pas le budget suffisant pour les restaurer. Pour se consoler de ne plus voir l'arène, il pouvait toujours aller voir l'impératrice !

Et ailleurs ?

À Londres, les fortes chaleurs de l'été 1858 ont une terrible conséquence : *The Great Stink*, autrement dit « La Grande Puanteur ». Une odeur nauséabonde envahit la ville. La Tamise, à son niveau le plus bas, s'est transformée en égout à ciel ouvert puisque toutes les eaux usées s'y déversent. Pour les Londoniens, cet été est une horreur. Ils découvrent dans le fleuve leurs excréments et même les résidus des abattoirs. Les députés indisposés quittent le Palais de Westminster. Les hygiénistes sont persuadés que la ville va être touchée par des épidémies de choléra ou de dysenterie. Cette « Grande Puanteur » convainc les autorités de mettre en place un grand plan d'assainissement avec des égouts efficaces, suivant le modèle parisien. La Tamise respire enfin.

1860 – Et l'Opéra parut !

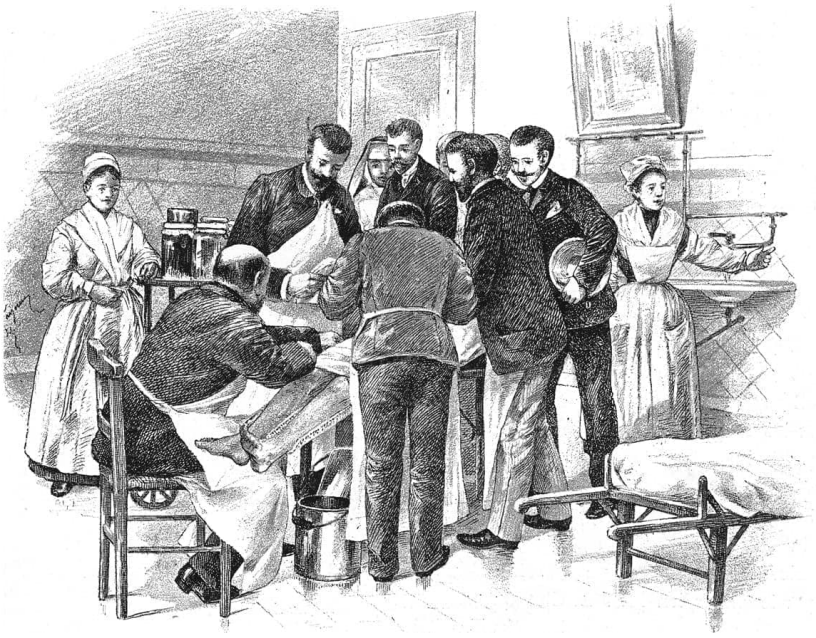
Construction du Nouvel Opéra

Nous aurons à nous occuper de la construction du nouvel Opéra, qui devra être le premier théâtre du monde ; car, célébrité oblige, et l'on sait que depuis longtemps l'Opéra de Paris n'est pas seulement une scène lyrique et chorégraphique parisienne, mais une institution européenne et même universelle, où tous les artistes viennent chercher l'épreuve décisive de leur vocation, la consécration de leur mérite et leur baptême de gloire. L'Opéra de

Paris ne saurait donc être, sous peine de déchéance pour la France, un monument imparfait à quelque point de vue qu'on se place.

La Construction, 1er novembre 1860

En décembre 1860, un concours d'esquisses est lancé dans le cadre de la construction, « d'utilité publique », du nouvel Opéra. Parmi les cent soixante et onze propositions reçues, après plusieurs sélections, le jury en retient finalement cinq. Un second concours est alors organisé pour départager les finalistes. Les douze membres du jury sont placés sous la présidence du comte Walewski, ministre d'État chargé des Beaux-Arts et fils naturel de Napoléon Ier. L'élu est un jeune architecte de trente-cinq ans, grand prix de Rome en 1848, Charles Garnier (voir cahier hors texte, page IV, bas). Dès le résultat proclamé, il se met au travail.



En quatorze lettres : il opéra sous le Second Empire… Charles Garnier !

Le lieu où doit être construit l'édifice avait déjà été choisi : entre le boulevard des Capucines, la rue de la Chaussée-d'Antin, l'impasse Sandrié et la rue Neuve-des-Mathurins. Le terrain est un tantinet marécageux. La première pierre de l'Opéra est posée par Walewski le 21 juillet 1862. Les fondations doivent être particulièrement profondes et nécessitent un an de labeur. Charles Garnier partage son temps entre le modeste bâtiment où est installée l'agence des

travaux et ses voyages pour visiter les grandes salles partout en Europe. Le Nouvel Opéra doit répondre à plusieurs exigences parmi lesquelles l'acoustique bien sûr mais aussi la sécurité. Il est impératif d'éviter les incendies afin que « brûler les planches » ne reste qu'une expression. Il faut aussi assurer la sécurité des souverains, victimes d'un attentat en 1858 alors qu'ils se rendaient à l'ancien opéra, rue Le Peletier.

Créateur des archives de l'Opéra et librettiste d'Offenbach, Charles Nuitter a suivi le travail de son ami Charles Garnier de bout en bout. Il raconte ainsi qu'en « 1866, on avait atteint le chiffre prodigieux de trente mille dessins grand aigle, représentant une longueur de trente-trois kilomètres ». Les dômes culminent à soixante mètres, plus que les tours de Notre-Dame. Utilisant des matériaux très variés et des marbres de couleurs différentes, Charles Garnier a respecté un crescendo dramatique digne des spectacles qui vont être représentés à l'Opéra. Ainsi, une impressionnante loggia fait face au grand escalier. De la salle à la scène, du pavillon des abonnés à la rotonde impériale, tout a été pensé sur le mode de l'« hyper monumentalisme ». Pour la décoration, Charles Garnier fait appel aux artistes en vue, parmi lesquels de nombreux « prix de Rome », dont Carpeaux, Millet ou Baudry. Aucun arbre n'est planté sur l'avenue qui aboutit au monument pour qu'il puisse être visible de loin. Rien n'échappe à la vigilance du maître d'œuvre, le « grand chef » comme le nomment amicalement ses collaborateurs (voir cahier hors texte, page V).

L'impératrice Eugénie est mécontente de ce qu'elle découvre et le fait savoir à Charles Garnier quand il lui présente les plans du futur Opéra : « Qu'est-ce que c'est que ce style-là ? Ce n'est pas un style !… Ce n'est ni du grec, ni du Louis XV, pas même du Louis XVI. » La réponse du jeune architecte résume bien l'éclectisme qu'il souhaite appliquer à son œuvre : « C'est du Napoléon III, Madame ! »

À la chute de l'Empire, le chantier n'est pas terminé. Le bâtiment n'est inauguré qu'en 1875, après quatorze ans de travaux. Nous sommes alors sous la Troisième République et le président

Mac Mahon accueille de nombreuses personnalités venues de toute l'Europe. Charles Garnier, quant à lui, a la mauvaise surprise de devoir payer sa place pour assister au spectacle… dans une seconde loge. Peu importe, le nom est resté : le Palais Garnier !

Le saviez-vous ?

Dans quel arrondissement se trouve l'Opéra ? Avant 1860, Paris comptait douze arrondissements, numérotés d'ouest en est et du nord au sud. Les communes des Batignolles, de Montmartre, de Passy, d'Auteuil, de Grenelle, de Vaugirard ou de Bercy ne faisaient pas partie de la capitale. Sous le Second Empire, les travaux d'Haussmann furent l'occasion de redessiner le plan de la ville. Le 1er janvier 1860, les Parisiens débutèrent l'année avec huit arrondissements supplémentaires. Haussmann souhaitait conserver l'ancienne numérotation mais les habitants des quartiers huppés de l'ouest s'y sont opposés : ils refusèrent que leur arrondissement porte le chiffre 13. Superstitieux, le bourgeois ? Point du tout ! Simplement, l'expression « se marier à la mairie du 13e » signifiait vivre en concubinage quand il n'y avait que douze arrondissements. Changement de numérotation : le 1er arrondissement est au cœur de Paris. Pour les suivants, on tourne autour en dessinant une spirale en forme de coquille d'escargot. Ce sont les quartiers populaires qui, ainsi, héritent du numéro 13. Bref, l'Opéra a été construit sur un terrain du 1er arrondissement devenu le 9e !

Et ailleurs ?

Vienne se dote d'un opéra tout neuf en 1869 : le Wiener Staatsoper, autrement dit l'opéra d'État. Il est construit sur le Ring, le boulevard circulaire qui remplace les fortifications. Toutes les capitales se dotent d'une salle, plus ou moins somptueuse, mais c'est en Italie que l'opéra joue un rôle politique majeur. Le compositeur qui a toutes les faveurs est alors Verdi. Dans l'Italie en partie occupée par l'Autriche, les partisans de l'unité griffonnent sur les murs : « Viva Verdi ! » Écrire sur les murs n'est pas autorisé mais aimer l'opéra n'a rien de condamnable. Pourtant, dans ce « Viva Verdi ! », il faut comprendre : « Viva Vittorio Emanuele Re D'Italia ! », autrement dit « Vive Victor-Emmanuel, roi d'Italie ! » Si les Autrichiens réagissaient trop tard à ces graffitis, les Italiens rigolaient tôt !

1860 – « Le voyage de Monsieur Perrichon »

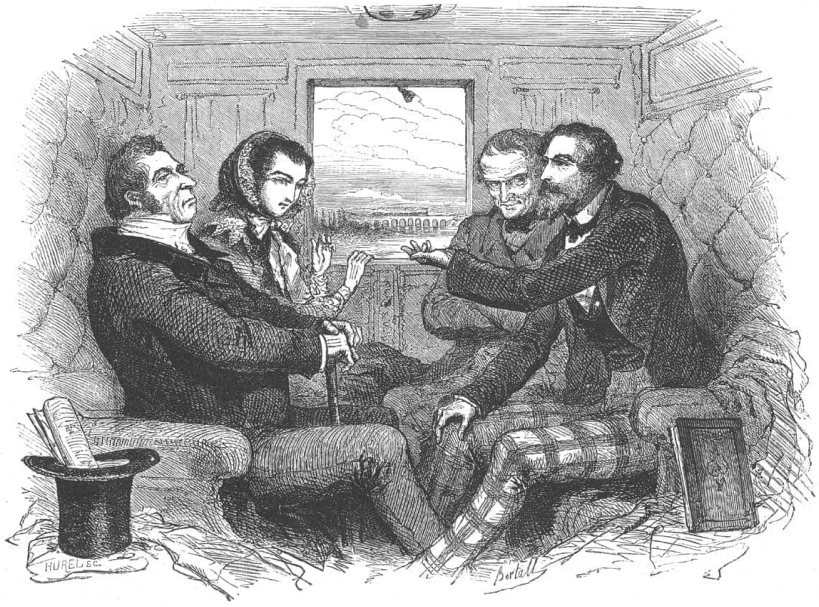
Lieux de villégiature

> *MAJORIN, se promenant avec impatience.*
>
> *Ce Perrichon n'arrive pas ! Voilà une heure que je l'attends. C'est pourtant bien aujourd'hui qu'il doit partir pour la Suisse avec sa femme et sa fille… (Avec amertume.) Des carrossiers qui vont en Suisse ! Des carrossiers qui ont quarante mille livres de rentes ! Des carrossiers qui ont voiture ! Quel siècle !*

Eugène Labiche, Édouard Martin, *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, 1860, acte I, scène 1

Le Voyage de Monsieur Perrichon est une comédie d'Eugène Labiche et d'Édouard Martin, présentée pour la première fois à Paris, au théâtre du Gymnase, le 10 septembre 1860. La pièce commence gare de Lyon, d'où la famille Perrichon part pour Chamonix. La même année, le couple impérial faisait un voyage similaire, à l'occasion du rattachement de la Savoie à la France : Chambéry, Aix-les-Bains, Annecy, Thonon, Sallanches et bien sûr Chamonix. Le 3 septembre 1860, les souverains s'offrent une petite excursion jusqu'à la mer de Glace. Le départ se fait à six heures du matin, avec des gens de leur Maison, des guides et des mulets. La suite de l'excursion est réalisée à pied, avec pour seul équipement des bâtons ferrés. Le spectacle de glace et l'exercice coupent le souffle de ces apprentis alpinistes. Bisson, photographe, est présent et prend quelques clichés. Dans la presse, des gravures reproduisent ce moment et popularisent la montagne.

Le Voyage de Monsieur Perrichon, tout comme celui de Napoléon III, illustre le désir d'ailleurs de nombreux Français, désir qui peut être désormais assouvi grâce aux progrès des moyens de transport. Les congés payés n'existent pas encore et les lieux de villégiature sont réservés aux classes privilégiées. Le réseau de chemin de fer rallie Paris à Nice en 1864 et à Monaco en 1868 par le PLM, le Paris-Lyon-Méditerranée.



– Vous êtes dans la bonne direction même si vous lui tournez le dos

Le sud-ouest de la France a les faveurs de l'impératrice : aux Eaux-Bonnes, dans les Pyrénées atlantiques, en 1855, ou encore à Bagnères-de-Luchon mais surtout à Biarritz où la Villa Eugénie est construite en 1854 pour accueillir le couple impérial. Les séjours au bord de l'Atlantique sont un moment particulier pour les souverains, loin du protocole des Tuileries ou de l'effervescence des séries de Compiègne. De là, des excursions sont organisées, notamment dans les Pyrénées, rendues plus accessibles grâce à l'ouverture de la route du col du Tourmalet en 1864. Pas très loin de Biarritz, les frères Pereire, propriétaires de la Compagnie de chemin de fer du Midi, décident de faire d'Arcachon un pôle touristique.

Sous le Second Empire, les villes d'eau connaissent un extraordinaire essor grâce aux séjours qu'y fait le couple impérial, accompagné de ministres, de courtisans mais aussi de courtisanes. Chaque ville se bat pour être la première à bénéficier d'une ligne de chemin fer (voir cahier hors texte, page II, haut). Des casinos, des villas, des palaces sont construits. Fort en calculs puisqu'il était atteint de la maladie de la pierre, l'empereur y accomplit onze saisons à partir de 1856 : Plombières-les-Bains, Vichy et Saint-Sauveur, son état de santé nécessitant des cures thermales. Lors de son séjour à Plombières en juillet 1858, Napoléon III, venu

incognito, rencontre Camillo Cavour, président du Conseil italien, lors d'une entrevue secrète : l'empereur des Français accorde son soutien à l'unité italienne. Pour éviter la guerre, il faudrait que l'Autriche accepte de quitter l'Italie mais de ça, François-Joseph n'en a cure.

Le saviez-vous ?

En juillet 1863, Napoléon III se trouvait à Vichy, pour une cure, en compagnie de l'impératrice. La belle Marguerite Bellanger, maîtresse de l'empereur, était aussi présente. L'empereur pouvait savourer ses devoirs de vacances en toute discrétion. C'était, hélas, sans compter sur le chien de Marguerite Bellanger : l'animal se précipite, fou de joie, vers Napoléon III, alors en promenade. Il venait de reconnaître le gentil monsieur qui venait de temps en temps à la maison. L'impératrice, présente, fut folle de rage. La réaction de l'animal était pourtant justifiée puisque le cabot et l'empereur avaient la même maîtresse !

Et ailleurs ?

L'attrait pour les villes d'eau est un phénomène européen. Quand l'impératrice découvre les infidélités vichyssoises de son mari en 1863, elle quitte la France. Elle se rend dans le duché de Nassau, en Allemagne, à Schwalbach, une célèbre ville d'eau, pour y noyer ses larmes.

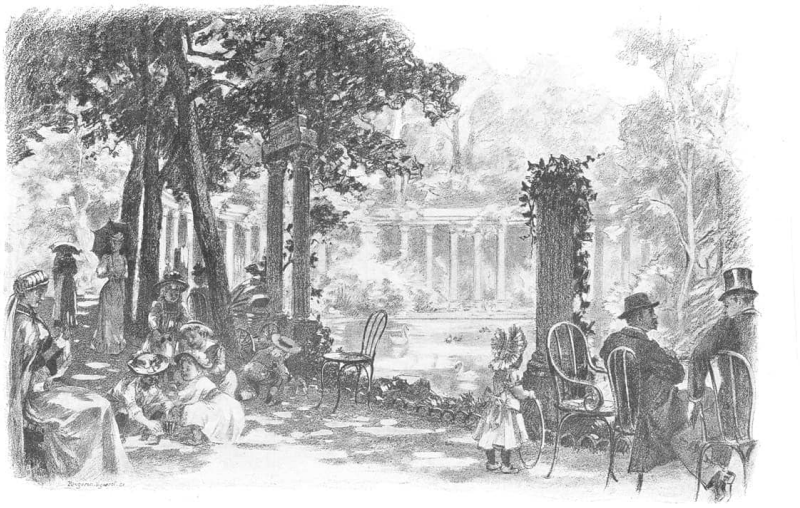
1861 – Allez, on sort !

Les lieux de promenades

> *Les lanternes du gaz commencent à briller ; voici le Paris du plaisir qui va s'éveiller. Le Paris qui danse prend le chemin de l'ancienne barrière Rochechouart ; puis, après avoir tourné un peu à gauche, il se faufile dans la première ruelle à droite. C'est ici. Entrons !*
>
> Tony Fanfan, *Le Bal des Folies-Robert (boulevard Rochechouart),* 1861

aris respire enfin ! Les larges avenues ouvertes par Haussmann offrent de nouvelles perspectives. Sous l'impulsion de l'ingénieur

P Adolphe Alphand, associé aux travaux d'Haussmann en 1853 et nommé directeur de la Voie publique et des Promenades en 1867, les Parisiens découvrent les squares, les parcs et les espaces verts. Dès 1852 commencent les aménagements du bois de Boulogne, son jardin d'acclimatation n'étant créé qu'en 1857. Puis c'est au tour du bois de Vincennes en 1860, du parc des Buttes-Chaumont avec sa cascade entre 1864 et 1867, de celui de Montsouris à partir de 1867, tandis que sont remaniés le parc Monceau et les jardins des Champs-Élysées. Les Parisiens se promènent dans la verdure et les courtisanes, en quête d'un nouveau protecteur, sillonnent le bois de Boulogne dans leur phaéton. Tous assistent aux courses à l'hippodrome de Longchamp construit par Antoine-Nicolas Bailly dès 1857. Une grande attention est portée à la végétation, avec des essences rares, mais, comme souvent sous le Second Empire, le toc l'emporte : les cascades et les rochers sont artificiels, la nature inventée est issue de l'imaginaire romantique de ses concepteurs.



Peu de choses ont changé en somme au parc Monceau depuis Adolphe Alphand, quel talent !

L'autre rendez-vous des « grandes horizontales », c'est bien sûr l'un des plus célèbres endroits de l'époque, le bal Mabille, très en vogue dans les années 1850 avec Céleste Mogador en vedette, sublime danseuse de cancan. Il existe aussi des bals populaires et

ceux des guinguettes, où vont valser les ouvriers et les étudiants aux abords de Paris et de certaines villes de province, comme Toulon.

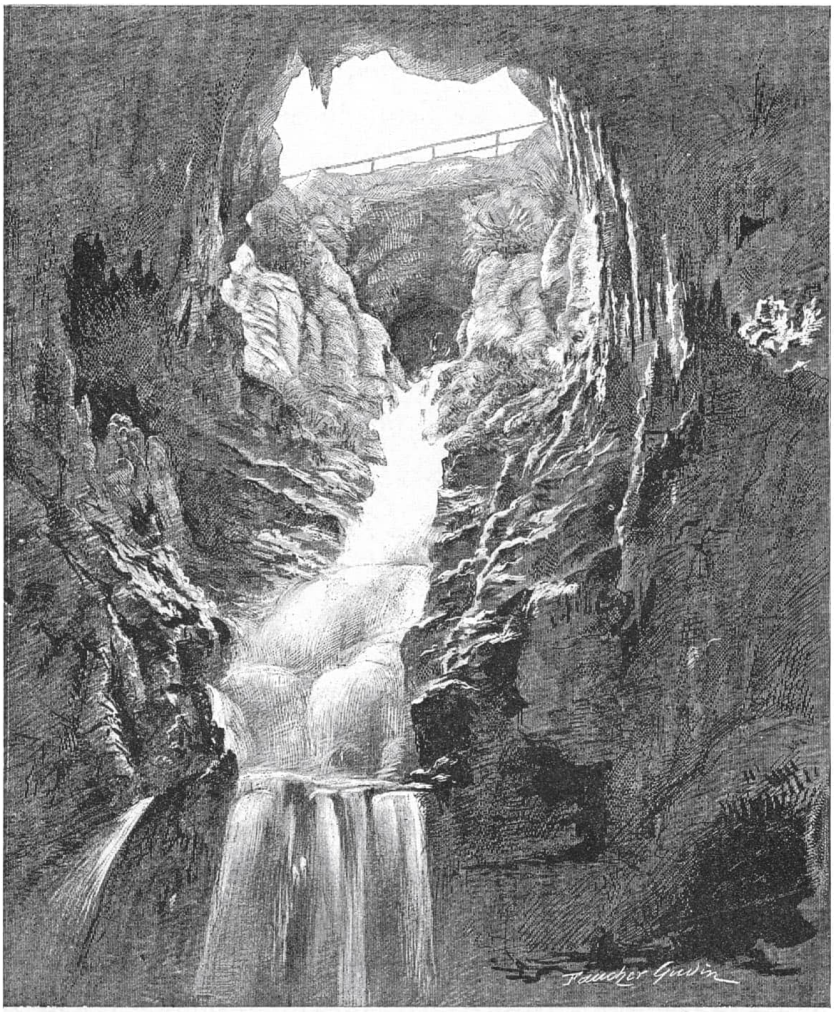


— Musaraigne musette.

Authentique musaraigne musette allant musarder au bal

Adolphe Alphand fait paraître en 1867 *Les Promenades de Paris* où il expose sa politique : « Depuis longtemps, même dans les localités où les populations sont le moins adonnées au travail industriel, les rues et les ruelles sont devenues insuffisantes, et les larges voies ont été imposées par le développement énorme de la circulation moderne. Elles ont été plantées, autant pour donner de l'agrément que pour introduire dans les villes un élément de salubrité. Ces avenues, où sont disposés des bancs invitant au repos, où le passant trouve de l'ombre pendant l'été, sont encore trop peu nombreuses, même à Paris, qui a pris l'initiative de ces améliorations et donné l'exemple de la transformation des vieilles cités, non en réalisant des œuvres de fantaisie et de vain faste comme dans l'antiquité, mais en appliquant les conquêtes de la science et l'art à la viabilité et à la salubrité de la grande cité. »

Les enfants ne sont pas oubliés bien sûr ! Outre les jardins publics qui fleurissent dans la capitale et en province, ils peuvent venir s'émerveiller devant Guignol ou au théâtre de marionnettes du jardin des Tuileries, avec des textes de l'écrivain Edmond Duranty, ami du peintre Édouard Manet, et des décors signés Gustave Courbet, excusez du peu !



La cascade des Buttes-Chaumont, alimentée par l'eau de l'Ourcq.

Les travaux d'Haussmann ont donné lieu à des aménagements en cascades

Le saviez-vous ?

En 1870, alors que l'Empire n'est pas encore renversé, paraît un petit fascicule d'une vingtaine de pages, intitulé simplement *Les Buttes-Chaumont ou Saint-Chaumont*. Il est de Marius Raynaud et débute ainsi :

Vers le nord de Paris, non loin de Romainville,
Adossés aux plateaux où s'assied Belleville,
Il était autrefois des lieux âpres, affreux,
Où tout homme de bien n'osait jeter les yeux,
D'un volcan, disait-on, c'étaient les froides laves,
Ou bien du feu du ciel les lugubres épaves.

Construit sur une ancienne carrière de gypse, le parc des Buttes-Chaumont, imaginé par Alphand, est inauguré en 1867, pendant l'Exposition universelle. Pour les visiteurs, un voyage au parc devient une aventure : ici une cascade, là une grotte, ailleurs un lac. Les dénivelés du terrain ont été pris en compte et la balade devient une expédition en montagne, avec ses conifères. L'architecte Gabriel Davioud construit un kiosque dans le style italien, entouré d'essences méditerranéennes. Les Buttes-Chaumont offrent un voyage pittoresque aux visiteurs, avec des paysages variés. Plus qu'un simple espace vert, c'est un parc d'attractions et l'émotion est grande arrivé en haut du Belvédère. À défaut de se rendre au bois de Boulogne, les bourgeois peuvent donc aller aux Buttes !

Et ailleurs ?

Aux États-Unis, New York est le port d'entrée de milliers d'immigrés et la ville est en pleine croissance, un peu anarchique. Il faut y mettre bon ordre et surtout réserver des espaces verts. Dans les années 1850, des parcelles sont rachetées par la municipalité. Elles sont aménagées pour former un immense parc et, en 1857, un concours est lancé pour dessiner le plan. Puisqu'il est appelé à devenir central, au cœur de la ville, il prend le nom de Central Park. Les écureuils ont trouvé leur paradis !

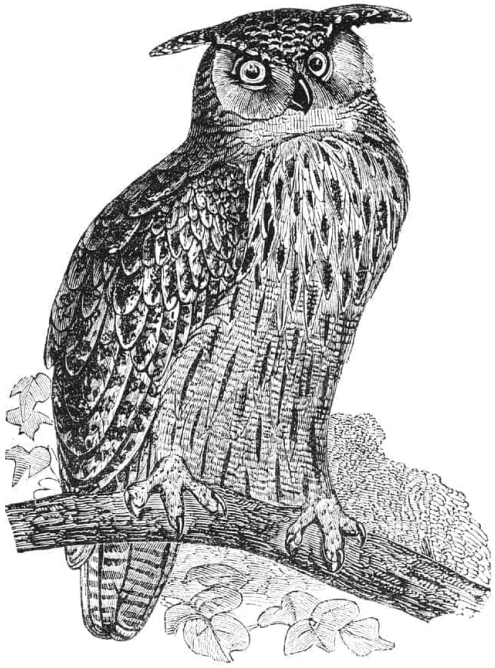
1863 – Morny jette son dévolu sur la côte normande

La création de Deauville

*On écrit de Trouville, le 21 mai : « Notre ville a été mise en émoi, vers six heures du soir, par les sifflements aigus de quatre locomotives qu'on voyait parcourir la voie ferrée en construction, jusqu'au milieu des villas de Deauville, la nouvelle ville qui s'élève comme par enchantement sur la rive gauche de la Touque [*sic*], en face de Trouville. Les navires et diverses maisons et établissements se sont pavoisés pour fêter l'arrivée du premier train venant incognito de Paris jusqu'à Trouville. À la station de Pont-l'Evêque, un convoi spécial, découvert, avait été formé par les soins de M. Jeanne, entrepreneur de la ligne de Pont-l'Evêque à Trouville, pour recevoir S. Exc. M. le duc de Morny, président de la Chambre des députés. »*

Le Petit Journal, 28 mai 1863

La parentèle de Napoléon III offre bien des surprises. Ainsi en est-il du comte de Morny fait duc en 1862 par décision impériale. Ce « bâtard triomphant », fils naturel de la reine Hortense et du général comte de Flahaut, est donc le demi-frère de l'empereur et le petit-fils du grand Talleyrand. Sa femme, Sophie Troubetzkoï, serait elle-même la fille naturelle du tsar Nicolas I^{er}. Leur fille Mathilde fait scandale à la Belle Époque sous le pseudonyme de Missy quand elle affiche ses amours saphiques avec Colette ou Liane de Pougy.



Grand-ducdu Second Empire

Le duc de Morny est un personnage complexe qui suscite autant l'admiration que de vives critiques de la part de ses contemporains. Victor Hugo le poursuit de sa haine dans l'*Histoire d'un crime* : « M. de Morny était courageux. Brigandage oblige. » Cynique et jouisseur, le dandy Morny inspire les écrivains. Zola le fait revivre sous les traits du comte de Marsy dans *Son Excellence Eugène Rougon*, paru en 1871. Alphonse Daudet, qui a été son secrétaire, en dresse toutefois un portrait admiratif dans *Le Nabab* où il est le duc de Mora.

Pourquoi Deauville a-t-elle provoqué l'intérêt de Morny ? Alors que Paris est transformé par le baron Haussmann, Morny imagine son

équivalent, une sorte de « Paris transplanté au bord de l'eau ». Son rêve doit répondre à plusieurs critères : être proche de la capitale, respirer le luxe et bénéficier de l'économie du cheval grâce à la construction d'un hippodrome. L'idée lui est venue en 1858 quand il a été invité à Trouville par son médecin, le docteur Olliffe. Morny aperçoit le site de Deauville, un paysage qui le laisse songeur, des hectares de terres vierges, de marais, une plage de sable fin et un petit village de pêcheurs. Trouville offre meilleure figure : depuis 1830, elle est déjà transformée en station balnéaire et connaît un développement urbain si dynamique qu'un projet d'agrandissement est même prévu en 1855. Il s'agit de fusionner Deauville et Trouville mais ce projet est abandonné l'année suivante, jugé trop compliqué par le Conseil d'État puisqu'il fallait vaincre les réticences des habitants et prévoir la construction d'un pont.

Comment construire une ville ? Tout d'abord, avec des sous ! En 1859, Morny s'associe à Armand Donon pour fonder le Crédit industriel et commercial (CIC), la première banque de dépôt en France. Ainsi est déposé l'acte officiel de la naissance de Deauville. Le docteur Olliffe se joint au projet et un premier terrain de cent soixante-dix-sept hectares, à l'est de l'estuaire de la Touques, est acheté en décembre 1859 pour huit cent mille francs. En 1860, d'autres terrains sont acquis à Deauville et, l'année suivante, les premières villas sont construites, dont celle de Morny.

La Compagnie de chemin de fer de l'Ouest obtient, en juin 1859, la concession de la ligne de Pont-l'Évêque à Trouville où une gare est inaugurée le 1er juillet 1863. Fin juillet, Morny et ses associés créent la Société de la Caisse de Trouville-Deauville puis en décembre, la Société anonyme des immeubles, docks et embellissements transformée en 1864 en Société des immeubles de Deauville. La même année voient le jour un casino, un hippodrome, l'église Saint-Augustin dont Morny pose la première pierre le 30 août 1864, ce qu'un des vitraux ne manque pas de rappeler. Deauville est aussi dotée d'un temple protestant, inauguré le 30 juillet 1865, en prévision de la venue de touristes anglais. Le grand hôtel du casino est entouré de jardins et de squares, d'un établissement

hydrothérapique, de magasins, d'un bac entre Trouville et Deauville. En janvier 1864, des cabines de bains fixes et des sièges font leur apparition sur la plage, quand de téméraires pionniers s'essaient aux bains de mer. Deauville passe ainsi d'une centaine d'habitants en 1850 à plus de mille deux cents en 1870. Toutefois, un événement inattendu freine pendant un temps le développement de Deauville : la mort de son principal promoteur, le duc de Morny, le 10 mars 1865. Elle est annoncée par le maire de Deauville le 2 avril qui, tout à son émotion sans doute, propose de rebaptiser la ville « Mornyville ». Cette proposition, quoique louable, ne trouve cependant pas d'écho mais, comme un dernier hommage à Deauville, pour son enterrement, Morny fut mis entre quatre planches.

Le saviez-vous ?

Le 9 avril 1865, consciente d'avoir joui des faveurs du duc de Morny, la municipalité de Deauville vote l'érection d'une statue monumentale, décision entérinée par décret impérial du 6 mai suivant. Inaugurée le 18 août 1867, elle est déboulonnée par le sous-préfet de Pont-l'Évêque en octobre 1870, un mois après la fin du Second Empire. Les Deauvillais ne l'entendent pas de cette oreille ; certains protestent tandis que d'autres tentent de la faire rétablir. Les Allemands jouent les arbitres dans cette affaire en 1942 : ils la confisquent et la fondent ! Il faut attendre le 24 juillet 1955 pour qu'une nouvelle statue, plus petite et cette fois en pierre, remplace la première. Morny, sur son piédestal, domine son petit monde. Il retient dans un geste nonchalant le pan d'une redingote jetée sur ses épaules. Rien à voir avec le portrait accroché dans l'Hôtel de Ville où il pose fièrement quoiqu'en équilibre précaire, juché sur son étalon.

Et ailleurs ?

Dieppe est la première station balnéaire française, née dans les années 1820, un peu avant Nice qui fait partie du royaume de Sardaigne jusqu'en 1860. Les pionniers dans l'art du tourisme balnéaire sont les Anglais, qui voyagent partout en Europe. Pourtant, ils bénéficient d'un ancien lieu de villégiature, Brighton, réputé depuis le XVIII^{e} siècle. La ville connaît un essor en 1864, quand est construit le Grand Hôtel. Les Anglais

font de grands travaux à Brighton mais ils ne peuvent, hélas, réchauffer la mer.

1865 – Il n'y a pas que Paris

Les transformations urbaines en province

Les rues s'élargissent, de nouvelles voies sont ouvertes et de nombreux travaux d'assainissement et d'embellissement s'opèrent avec une activité merveilleuse.

Charles Cocks, *Guide de l'étranger à Bordeaux*, 1865

Sous le Second Empire, l'Anglais Charles Cocks s'émerveille des transformations qui s'opèrent à Bordeaux. Elles ont été initiées par Haussmann, préfet de la Gironde, avant d'être appelé à Paris. Partout en province, les villes changent et grandissent, bien loin de la description que le génial Balzac en faisait dans *Eugénie Grandet,* une vingtaine d'années auparavant : « Il se trouve dans certaines provinces des maisons dont la vue inspire une mélancolie égale à celle que provoquent les cloîtres les plus sombres, les landes les plus ternes ou les ruines les plus tristes. » Dès la Deuxième République et la présidence de Louis-Napoléon Bonaparte, la France connaît une ferveur urbanistique, signe de prospérité : « Quand le bâtiment va, tout va ! ». La phrase exacte est prononcée à l'Assemblée nationale le 5 mai 1850 par Martin Nadaud, un maçon élu député : « Vous le savez, à Paris, lorsque le bâtiment va, tout profite de son activité. » Un autre député, Benoît d'Azy réagit aussitôt : « C'est un fait vrai ! C'est un proverbe parisien ! » Martin Nadaud étant un farouche opposant à l'Empire, il est contraint à l'exil en 1852.

Dans toutes les régions de France, les motivations sont les mêmes que celles des édiles parisiens : rénovation, meilleure circulation, salubrité, hygiène, embellissement… Chaque ville a bien ses spécificités mais, en règle générale, les projets privilégient les percées en ligne droite le long desquelles sont construits de nouveaux immeubles, avec des places pour mettre en valeur les perspectives. Des transformations sont entreprises à Toulouse, à

Nantes et à Lyon où le parc de la Tête d'Or est inspiré du bois de Boulogne. À Marseille, ville portuaire, de nouveaux docks sont bâtis tandis que la basilique Notre-Dame-de-la-Garde, dont la « Bonne Mère » est censée protéger les habitants, est érigée en 1870. Les Marseillais se promènent au parc Borelly ou le long de la Canebière qui s'agrandit. Lille et Bordeaux changent également de physionomie et s'étendent en superficie même si le logement ouvrier n'évolue guère.

Rouen, Montpellier, Toulouse, Nice, Saint-Étienne… Toutes les villes suivent l'exemple, s'inspirant parfois de projets de rénovation datant de la fin du XVIII^{e} siècle. C'est le cas à Nantes quand est ouverte la voie monumentale dans l'axe de la promenade du Peyrou. Le parc immobilier change d'aspect et la population plébiscite les quartiers fraîchement construits. Montpellier se dote d'une halle inspirée de celles de Baltard, la halle Castellane inaugurée en 1859. La loi d'expropriation est brandie à tout va, en province comme à Paris. Sous le Second Empire, puisque le bâtiment va, tout va !

Le saviez-vous ?

Ingénieur de travaux publics d'origine italienne, François Zola répond en 1843 à l'appel d'offres du conseil municipal d'Aix-en-Provence pour alimenter la ville en eau potable. Il présente un projet d'immenses réservoirs au pied de la montagne Sainte-Victoire sous la forme de trois barrages dans les gorges du torrent de l'Infernet. Il crée en 1845 la « Société du canal Zola » et construit le premier barrage à voûte. François Zola meurt en 1847 et son affaire, déclarée en banqueroute, est vendue aux enchères par ses créanciers en 1853. Le petit Émile Zola n'a alors que sept ans. Dans les années 1890, ce fils d'immigré est devenu une gloire de la littérature. Quand éclate l'affaire Dreyfus, Émile Zola se positionne en faveur de la révision du procès. Insultes, menaces et calomnies dénigrent « l'italianasse Zola » ! Pour mieux l'atteindre, la mémoire de son père est salie, accusé d'escroquerie à travers sa société par actions. Face à la violence des attaques, Émile Zola fait face et ne cède pas : il fait barrage !

Et ailleurs ?

La Société de géographie de Paris est la première du genre, fondée en 1821. Les grandes puissances européennes se dotent d'institutions

similaires, avec pour but de favoriser la connaissance du monde. En 1864, la Société de géographie de Paris expose de nouveaux objectifs : elle veut favoriser l'expansion commerciale, autrement dit la colonisation. Débute alors une course effrénée à la domination du monde, avec la construction d'infrastructures dans les pays désormais occupés. Pour les Européens, l'avenir se construit ailleurs, parfois très loin. Les progrès techniques raccourcissent les distances et les espaces laissés en blanc sur les cartes sont de plus en plus rares car les Blancs sont partout !

1869 – Eau et gaz à tous les étages

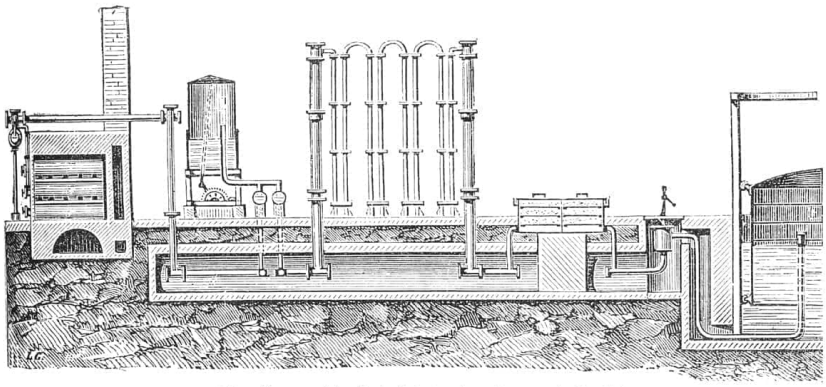
L'eau potable et le gaz pour le confort et l'hygiène

Tuyaux en fonte pour eau et gaz coulés verticalement, et en moules séchés, suivant un système spécial breveté s.g.d.g. [sans garantie du gouvernement] – Épaisseurs régulières. Essais à la presse hydraulique garantis. Haldy Rœchling et Cie maîtres de forges à Pont-à-Mousson (Meurthe)

Le Gaz, organe spécial des intérêts de l'industrie, Publicité, 3 juin 1869

Sous le Second Empire, les industriels rivalisent d'innovations pour apporter l'eau et le gaz au cœur des appartements, et peu importe que le brevet soit « sans garantie du gouvernement ». Quel est le risque ? Au pire une fuite ou une explosion !

L'éclairage public apparaît avec les becs de gaz. Si cette source d'énergie existait depuis 1829, elle ne servait pas encore à l'usage domestique. Ce n'est qu'en 1855 que six compagnies parisiennes se regroupent en une seule pour alimenter les 36 575 becs de la voie publique : c'est ainsi que Paris devient la « Ville lumière ». À la fin du Second Empire, on compte près de 87 000 abonnés au gaz qui sert alors surtout à l'éclairage.

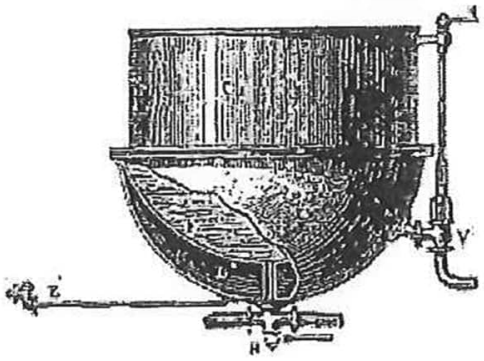


– Vue d'ensemble de la fabrication du gaz de l'eclairage.

Véritable usine à gaz

Lorsque notre regard croise au détour d'une rue, encore accrochée au fronton d'un immeuble, la plaque émaillée d'un autre temps indiquant « Eau et gaz à tous les étages », nous nous rappelons que le confort promis par cette indication est somme toute relativement récent puisque, auparavant, il fallait faire appel à un porteur d'eau.

Ainsi, la jolie plaque émaillée de bleu, « Eau et gaz à tous les étages », est entrée dans la mémoire collective et dans le répertoire de Serge Gainsbourg, qui chantait en 1979 : « Ma petite quéquette / Sort de ma braguette / Je pisse et je pète / En montant chez Kate / Moralité : Eau et gaz à tous les étages ! »



– Chaudière à déféquer.

Chaudière faussement sceptique du Second Empire

« Eau et gaz à tous les étages » ne sont pas qu'une question de confort. Napoléon III connaît les ravages causés par une épidémie de choléra qui a plusieurs fois sévi en France dans les années 1850.

La propagation de la maladie est due à un manque d'hygiène et surtout à l'absence d'eau potable. Les grands travaux d'Haussmann à Paris ne concernent pas seulement la voirie et les grands monuments. Quand il lance le chantier des grands travaux, l'empereur veut aussi améliorer les conditions de vie des Parisiens.

Tous les Français devraient savoir ce qu'ils doivent à Eugène Belgrand. Il fut à l'origine d'une avancée sans précédent dont nous bénéficions encore aujourd'hui : la collecte des eaux usées. Haussmann le nomme inspecteur des Eaux et des Égouts. Belgrand n'a de cesse d'amener l'eau de source jusqu'aux robinets des Parisiens, une tâche ô combien difficile ! Cet ancien ingénieur des Ponts et Chaussées était passionné par l'ingénierie romaine qui, comme chacun le sait, était imbattable en matière d'aqueducs ! Responsable de l'hydrologie à Paris, il fournit dans un premier temps de l'eau potable en détournant les eaux de la Dhuis et de la Vanne. Il utilise pour cela les réservoirs de Ménilmontant et de Montsouris, faisant construire tout un système d'égouts souterrains destinés à récupérer les eaux usées. En matière d'hygiène, les bains publics sont toujours en fonction sous le Second Empire tant que les logements ne sont pas équipés de baignoire, de douche ou de toilettes, installées plus tard grâce au développement du tout-à-l'égout.



Pont de Chézy-l'Abbaye – Déviation des sources de la Dhuis

Eugène Belgrand, tête de pont des travaux haussmanniens

L'eau courante permettait aussi d'acheminer l'eau plus facilement en cas d'incendie. Napoléon I^{er} avait créé en 1811 le premier corps professionnel des sapeurs-pompiers et la pompe à bras, tractée par des chevaux, est l'arme ultime contre le feu jusqu'à la fin du XIX^{e} siècle. Il serait pourtant malhonnête de ne pas reconnaître l'importance du Second Empire dans sa lutte contre les incendies : nous sommes en pleine époque de l'art pompier !

Le saviez-vous ?

Qu'en est-il des ordures dans les grandes villes du Second Empire ? Les hygiénistes sont horrifiés de l'état de nos rues et exigent l'enlèvement des détritus. L'habitude est encore fréquente de jeter par la fenêtre le contenu du pot de chambre. Dès les années 1850, la ville de Paris paye des entrepreneurs pour qu'ils débarrassent la boue puante. Le travail est ingrat mais l'affaire intéressante puisque cette boue est ensuite revendue comme engrais. La révolution ordurière se déroule sous la Troisième République quand le préfet de la Seine, Eugène Poubelle, impose de placer les déchets dans des récipients dont le nom est tout trouvé !

Et ailleurs ?

Nous aimons rappeler le nom de ces grands savants qui ont fait avancer la science : Gutenberg et son imprimerie, Franklin et son paratonnerre ou encore Pasteur et son vaccin. Il faut cependant faire entrer dans ce panthéon l'Américain Joseph Cayetty. En 1857, il fut le premier à produire de façon industrielle le papier hygiénique, on disait alors « papier de toilette ». Aux grands hommes, les toilettes reconnaissantes !

3
Sciences et techniques

La science est un art collectif ! Voilà ce que rappelle en 1865 le biologiste Claude Bernard dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* : « Un poète contemporain a caractérisé ce sentiment de la personnalité de l'art et de l'impersonnalité de la science par ces mots : l'art, c'est *moi* ; la science, c'est *nous*. » Les scientifiques du Second Empire sont des personnalités à la renommée mondiale. Leur prestige personnel est la conséquence et non le but de leur ambition : œuvrer au bien de l'humanité. Foucault, Pasteur ou encore Becquerel appliquent des méthodes rigoureuses détachées de tout obscurantisme, pour la gloire de la science : « Elle secoue non seulement le joug philosophique et théologique, mais elle n'admet pas non plus d'autorité scientifique personnelle », affirme Claude Bernard. Les Français se régalent de ces progrès considérables : moteur à explosion, ballon à vapeur, téléphone, aluminium, sous-marin à propulsion mécanique. En plus de se déplacer et de communiquer rapidement, il est désormais prouvé que la Terre tourne, que l'électricité est une alternative valable au gaz et à la vapeur, que des territoires infertiles depuis des siècles peuvent produire des richesses. La construction du canal de Suez prouve au monde que les infrastructures les plus folles peuvent être réalisées. Grand'papa fait partie d'un autre temps : pour

conserver son image, il avait dû poser devant un peintre au talent tout relatif pour un mauvais portrait. Désormais, les photographies s'affichent en vitrine. Bien entendu, ces inventions sont les héritières des travaux du passé et toutes n'ont pas atteint la perfection, certaines étant encore des prototypes. Toutefois, sous le Second Empire, le progrès scientifique semble sans limite…

1851 – Et pourtant elle tourne !

Le pendule de Foucault

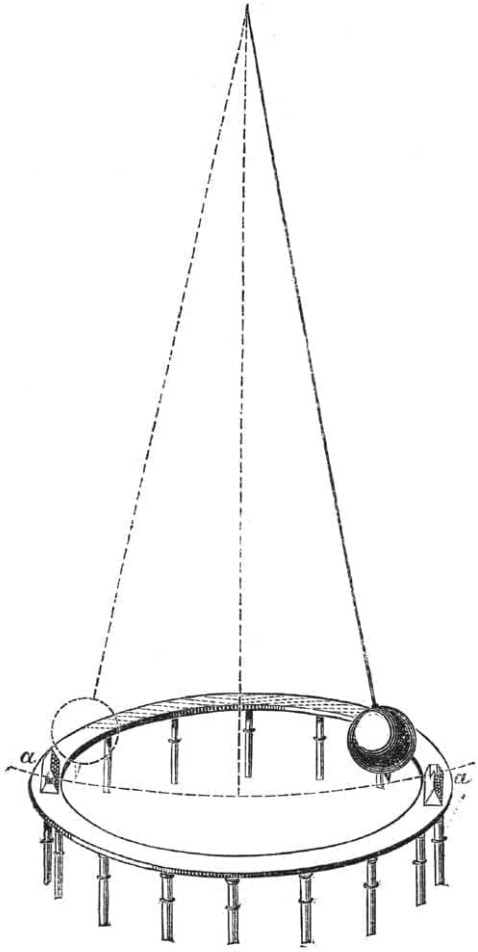
> *Les observations si nombreuses et si importantes dont le pendule a été jusqu'ici l'objet, sont surtout relatives à la durée des oscillations ; celles que je me propose de faire connaître à l'Académie ont principalement porté sur la direction du plan d'oscillation qui, se déplaçant graduellement, d'orient en occident, fournit un signe sensible du mouvement diurne du globe terrestre.*

Léon Foucault, « Démonstration physique du mouvement de rotation de la terre au moyen du pendule », *Compte-rendu de l'Académie des sciences*, 3 février 1851

Léon Foucault crée son premier pendule dans la cave de sa maison, rue d'Assas, en janvier 1851. Il en fait la présentation à l'Académie des sciences et un compte-rendu est publié dans le journal *La Lumière*, le 23 février : « Ce jeune savant s'est transporté, en imagination bien entendu, jusqu'au pôle : il a installé directement sur l'axe de la terre, un pendule formé d'une boule de métal soutenue par un fil d'acier, puis il a imprimé des mouvements d'oscillation dans un plan déterminé et représentant, par exemple, un méridien. »

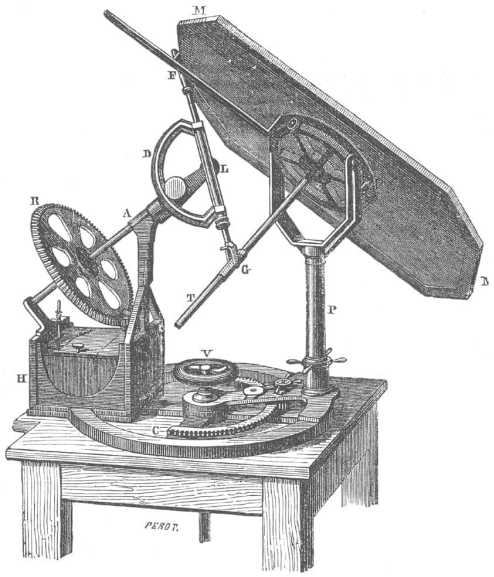
Louis-Napoléon Bonaparte, président de la République, est intrigué par cette invention qui permet de prouver la rotation de la Terre. En mars 1851, il autorise le savant à construire son pendule au Panthéon, qui n'est pas encore rendu au culte. Foucault est aidé par Gustave Froment, lui aussi inventeur. Ils ne sont pas trop de deux pour déplacer la sphère de vingt-huit kilos, suspendue à un fil d'acier de soixante-sept mètres attaché au sommet de la coupole.

Une échelle graduée, avec un diamètre de six mètres, est installée au sol, faite d'un long monticule de sable disposé en cercle. Le pendule oscille et renverse peu à peu le sable. Les visiteurs sont sidérés : ils constatent de leurs yeux que la Terre tourne ! Le plan d'oscillation du pendule, lui, reste fixe. Léon Foucault améliore sa découverte quand il crée le gyroscope qui a le mérite d'être moins encombrant que son pendule. Ce gyroscope est encore utilisé dans de nombreux domaines dont celui de l'aviation.



– Pendule de M. Foucault.

Foucault à l'heure de la science



– Héliostat de M. Foucault (grand modèle).

Ancêtre des panneaux photovoltaïques

Avant tout, Foucault est un astronome. Esprit curieux, il a contribué à déterminer la vitesse de la lumière grâce à la méthode de son miroir tournant. Il s'agit d'ailleurs du sujet de sa thèse, *Sur les vitesses de la lumière dans l'air et dans l'eau* parue en 1853. En 1857, il invente le polarisateur qui porte son nom et dans la foulée, perfectionne le télescope en y incluant un miroir parabolique en verre argenté.

Léon Foucault meurt le 11 février 1868, à quarante-huit ans, couvert d'honneurs et de prix. Le journal *L'Exposition populaire illustrée* publie alors une notice nécrologique : « Avant-hier, quelques savants, quelques amis suivaient le modeste convoi de Léon Foucault au cimetière Montmartre. Sur la tombe, le général Morin, au nom de la section de mécanique de l'Académie des sciences, prononça un chaleureux discours dans lequel il rendit un juste hommage à l'illustre défunt. On remarqua seulement, qu'entraîné par son émotion, l'orateur cita l'église Sainte-Geneviève comme le local dans lequel ont eu lieu les expériences du pendule, alors que le premier acte de l'administration catholique du Panthéon fut d'en bannir l'appareil du savant. » Sans connaître les mésaventures de Galilée, Léon Foucault, qui a prouvé la rotation de la Terre, a donc vu son pendule chassé du Panthéon, redevenu église. Pourtant, il a

ensuite été placé dans un autre édifice religieux, l'ancien prieuré Saint-Martin-des-Champs, devenu depuis la Révolution le Conservatoire des arts et métiers.

Le saviez-vous ?

Tous ceux qui s'intéressent à l'astronomie ont dû, à un moment ou à un autre, procéder au foucaultage du miroir d'un télescope. En 1857 en effet, Léon Foucault a inventé les miroirs en verre utilisés pour vérifier la qualité des surfaces optiques. Aujourd'hui encore, le test de Foucault est appliqué pour contrôler la surface du miroir. Foucault n'a pas dit son dernier mot !

Et ailleurs ?

Le pendule de Foucault fait naître des tas de questions : Quels vont être les résultats dans les différentes parties du monde ? Va-t-il réagir de la même manière sous les tropiques et sur l'équateur ? Cette invention révolutionnaire est facile à mettre en place, c'est pourquoi elle est depuis reproduite à travers le monde : des États-Unis au Japon, de Londres à Genève, de Bruxelles à Rio de Janeiro et bien sûr sous la plume d'Umberto Eco !

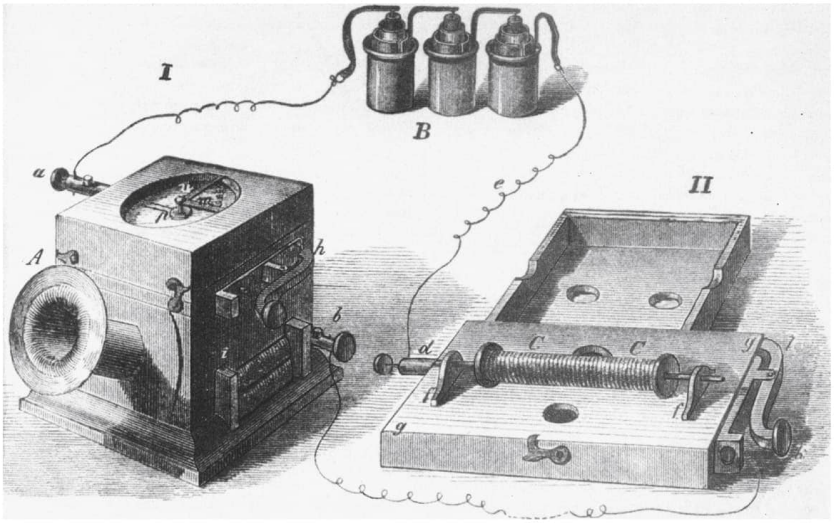
1854 – Je ne t'entends plus, je passe sous un tunnel !

L'invention du téléphone

> *Quoi qu'il arrive, il est certain que, dans un avenir plus ou moins éloigné, la parole sera transmise à distance par l'électricité. J'ai commencé les expériences ; elles sont délicates et exigent du temps et de la patience ; mais les approximations obtenues font entrevoir un résultat favorable.*
>
> Charles Bourseul dans *L'Illustration*, 26 août 1854

En 1854, le journal *L'Illustration* publie un article au titre intrigant : « Transmission électrique de la parole ». Son auteur est alors un inconnu… qui l'est resté de nos jours. Cet employé de l'administration des télégraphes, à Paris, s'appelle Charles Bourseul

et il a inventé le téléphone ! Disons qu'il l'a imaginé dans sa tête, ce qui n'est déjà pas si mal. Il a proposé un moyen pour communiquer à distance en transmettant les vibrations de la voix reproduites par un système électrique. L'idée est révolutionnaire mais l'Académie des sciences en rigole et Bourseul est pris pour un original. Pourtant, Bourseul a de la suite dans les idées et publie une communication dans *L'Illustration*, histoire de garder une trace de ce qui est né dans son cerveau. Il a très bien fait car son article, très vite traduit dans la revue allemande *Didaskalia*, peut être considéré comme le point de départ de l'aventure téléphonique. Au début des années 1860, après avoir découvert la communication de Charles Bourseul, l'Allemand Philip Reis met au point un appareil électrique capable de transmettre le son à distance. Il s'agit d'un étrange engin à la forme d'oreille humaine dans laquelle le tympan est une vessie de porc. Surtout, Philip Reis lui donne le nom de « téléphone ». Pourtant, c'est Graham Bell, en 1876, qui est considéré comme l'inventeur de cet appareil infernal, qui, selon Ambrose Bierce dans son *Dictionnaire du Diable*, écrit à la fin du XIX^{e} siècle, est une invention « qui annule quelques-uns des avantages à maintenir une personne désagréable à distance ».



Avant l'invention du kit mains libres, le téléphone de Philip Reis

Charles Bourseul, découragé, reprend sa tâche routinière et transmet les télégrammes que les amoureux s'envoient. Il devient chef de station, directeur des transmissions puis inspecteur et finit

sa carrière directeur des Postes et Télégraphes à Cahors. Il faut attendre les années 1880 pour que la France prenne toute la mesure de son invention. Il est promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur, plusieurs villes décident de nommer rues ou établissements à son nom et Graham Bell lui rend hommage en 1882. À Saint-Céré, petite commune où Charles Bourseul est mort en 1912, un monument lui est consacré, près du bureau de poste, cela va de soi !

Le saviez-vous ?

Thomas Edison avait imaginé un autre appareil pour communiquer à distance : un nécrophone, pour discuter avec les morts ! Il faut dire que la course aux inventions ne semblait plus avoir de limites et, dans les années 1870, le père de l'ampoule électrique voulait ridiculiser son rival, Graham Bell : parler avec les morts, voilà de quoi supplanter le simple téléphone, qui alors est loin d'être démocratisé. Edison, y'a l'nécrophon' qui son' et y'a jamais person' qui y répond !

Et ailleurs ?

Après l'intuition de Charles Bourseul, il faut attendre près de deux décennies pour qu'un Italo-Américain, Antonio Meucci, mette au point la première ébauche de téléphone et en dépose le brevet en 1871. Graham Bell, pourtant considéré comme l'inventeur du téléphone, n'a déposé le sien qu'en 1876. Des poursuites sont engagées entre les deux hommes qui ne prennent fin qu'à la disparition d'Antonio Meucci, en 1889. La Chambre des représentants des États-Unis reconnaît toutefois en 2002 – vous avez bien lu, 2002 ! – l'antériorité de l'invention de Meucci. Le vrai inventeur du téléphone a attendu la reconnaissance bien plus longtemps qu'a patienté Fernand Raynaud quand il voulait obtenir « le 22 à Asnières ».

1855 – Al_2O_3 quoi !

Apparition de l'aluminium

L'aluminium est un métal susceptible par ses propriétés curieuses, par son inaltérabilité à l'air, à l'air souillé d'hydrogène sulfure, par sa résistance à

l'action des acides autres que l'acide chlorhydrique, par sa fusibilité, par la beauté de sa couleur et ses propriétés physiques, pour lesquelles il est permis de le comparer à l'argent, de devenir un métal usuel.

Henri Sainte-Claire Deville, « Recherches sur les métaux », *Annales de Chimie et de Physique*, 1855

Une roche chargée d'alumine intrigue les scientifiques. Puisqu'elle a été découverte près des Baux-de-Provence, en 1821, elle a été appelée bauxite. Les savants cherchent désormais un procédé efficace pour en obtenir du métal. Le 6 février 1854, le chimiste Henri Sainte-Claire Deville adresse une note relative à l'aluminium à l'Académie des sciences. Il en explique les propriétés et fait miroiter les services que pourrait rendre ce « métal blanc et inaltérable comme l'argent, qui ne noircit pas à l'air, qui est fusible, malléable, ductile et tenace, et qui présente la singulière propriété d'être plus léger que le verre ». Avec le soutien financier de Napoléon III, Henri Sainte-Claire Deville ouvre un atelier où il manie, avec ses assistants, l'oxyde et le chlorure d'aluminium avec le sodium. Il tripatouille, multiplie les essais, connaît de nombreux échecs jusqu'à obtenir de l'aluminium pur dont les premiers échantillons sont présentés à l'Exposition universelle de 1855. Sa découverte suscite beaucoup d'intérêt car elle représente un énorme potentiel dans toutes les branches de l'industrie. Henri Sainte-Claire Deville travaille avec Louis Le Chatelier, ingénieur et inspecteur général des mines. Ensemble, ils œuvrent à l'extraction de l'alumine. Sous l'effet de l'électrolyse, ils obtiennent l'aluminium, un procédé dont le brevet est déposé au nom de Le Chatelier en 1858. Après l'âge du bronze et l'âge du fer, serait-on entré dans celui de l'aluminium ? Face à l'alu, les Français hallucinent !

Désormais, il est possible de produire ce nouveau métal par voie chimique mais cela coûte cher : l'aluminium est un métal précieux. Créée à Nanterre en 1857, la société Paul-Morin et Compagnie est une fabrique d'aluminium qui propose toutes sortes d'objets : ciboires, vaisselles, médailles ou encore reproductions d'œuvres d'art. Pour réduire les coûts de transport de la matière première, la société Henry-Merle et Compagnie, installée à Salindres, dans le

Gard, produit de l'aluminium dès 1855. Elle est l'ancêtre de Péchiney. En 1858, l'orfèvre Christofle fournit à Napoléon III un surtout de table ouvragé dans ce métal. Des aigles en aluminium sont même commandées pour orner les drapeaux et Jean-Auguste Barre, bien connu des numismates, s'essaie à la médaille en aluminium doré. La France est à l'avant-garde de la production. L'avenir s'illumine avec l'alumine !

Le saviez-vous ?

La naissance du prince impérial, le 16 mars 1856, est l'occasion pour Napoléon III de montrer à la fois sa vigueur et celle de la France. L'orfèvre Honoré-Séverin Bourdoncle s'inspire d'un dessin de Charles Rampert pour confectionner le hochet du prince impérial. Il y met un peu d'or, du corail, des émeraudes, quelques diamants et surtout de l'aluminium, mais ce joujou n'est rien d'autre qu'une masse d'arme dans les mains d'un enfant !

Et ailleurs ?

Le procédé Deville est exporté aux États-Unis, au Royaume-Uni, en Allemagne. Nous aimons à dire que l'aluminium est français mais ce sont des savants du monde entier qui ont contribué à sa découverte et à sa production : le Danois Christian Oersted, les Allemands Friedrich Wöhle et Heinrich Rose, les Anglais Allan Dick ou Humphrey Davy. C'est d'ailleurs à lui que l'on doit, en 1808, le mot « alumium » puis « aluminium ». La construction européenne s'est faite par la science !

1855 – Que la lumière soit !

Il était une fois… la fée Électricité

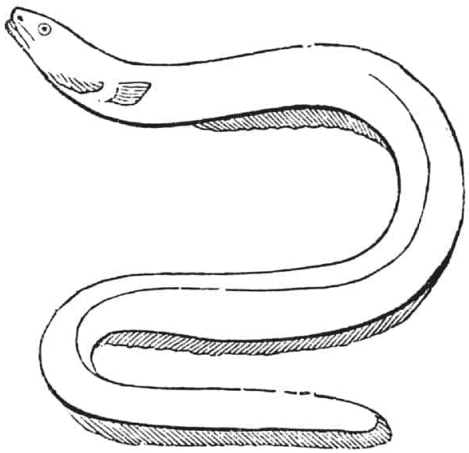
La science fait des prodiges, l'industrie accomplit des miracles, et nous restons impassibles, insensibles, méprisables, grattant les cordes faussées de nos lyres, fermant les yeux pour ne pas voir, ou nous obstinant à regarder vers un passé que rien ne doit nous faire regretter. On découvre la vapeur, nous chantons Vénus, fille de l'onde amère ; on découvre l'électricité, nous chantons Bacchus, ami de la grappe vermeille. C'est absurde !

Maxime Du Camp, *Chants modernes*, 1855

Chez les Becquerel, les sciences sont une affaire de famille. Déjà, le grand-père, Antoine, avait publié un *Traité expérimental de l'électricité et du magnétisme* dès 1834. Antoine Becquerel a eu une fille et un fils devenus médecins. Quant au petit dernier, Edmond, il travaille avec son père et, en 1855-1856, ils font paraître un *Traité d'électricité et de magnétisme et de leurs applications aux sciences physiques, aux arts et à l'industrie*.

Napoléon III est soucieux de cette nouvelle source d'énergie. En 1843, alors qu'il était prisonnier au fort de Ham, il écrivait : « Le grand problème qui m'occupe en ce moment est de supplanter la vapeur par le magnétisme électrique. »

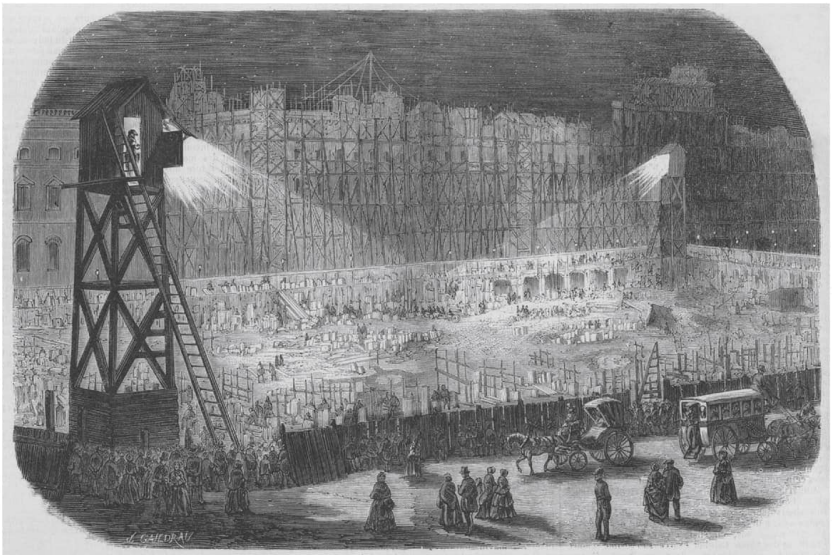
L'empereur souhaite prolonger les découvertes des Becquerel en demandant à l'ingénieur allemand Henrich Daniel Ruhmkorff de travailler sur la bobine à induction, utilisée comme générateur de courant à haute tension. Ruhmkorff ouvre ainsi à Paris, en 1855, son premier magasin d'appareils électriques à usage domestique. La fée électricité a surgi, mais avec quelle utilité ? Pour beaucoup, l'électricité demeure un champ d'étude réservé aux physiciens. C'est lors de l'Exposition universelle de 1867 que ses applications concrètes apparaissent. La volonté d'améliorer la télégraphie contribue au développement de la recherche électrique. De nouvelles inventions voient le jour dans ce domaine : Gaston Planté met au point la batterie rechargeable dès 1859, tandis que la pile Leclanché, au carbonate de cuivre, première pile au manganèse, du nom de son inventeur, est primée en 1867.



— Gymnote électrique.

Une décharge de gymnote équivaut à 600 volts. Mieux que la pile brevetée par Georges Leclanché en 1866

Les essais d'éclairage public à l'électricité sont antérieurs au Second Empire. Sous Napoléon III, l'électrique est utilisé dans deux domaines, l'un pratique et l'autre festif : les travaux nocturnes de transformation de Paris et lors des fêtes publiques. On parle alors de « lumière éblouissante ».



Travaux nocturnes des constructions de la rue de Rivoli, éclairés par la lumière électrique.

Spectacle son et lumière organisé par le préfet de la Seine : venez nombreux !

En 1863, Béhic, ministre du Commerce et des Travaux publics, demande à ce que les deux phares du cap de la Hère, près du Havre, soient équipés d'un système électrique, l'énergie étant

produite par une machine à vapeur. Plusieurs avantages sont tout de suite relevés : l'éclairage est plus puissant et la lumière est moins chère à produire. C'est donc sur les côtes de la Manche qu'est installé ce modèle venu d'Angleterre. De là à équiper tous les phares de France, c'est une autre paire de manches !

Le saviez-vous ?

Pour ses travaux sur la pile à courant constant, autrement dit la batterie, le nom d'Antoine Becquerel est gravé sur le fronton de la tour Eiffel parmi les soixante-douze savants distingués. Son fils Edmond et son petit-fils Henri, qui ont également beaucoup apporté notamment dans le domaine de l'électricité, sont tous deux nés dans les bâtiments du Muséum d'histoire naturelle de Paris. Henri Becquerel contribue à son tour aux travaux de son père sur la physique appliquée. Comme son père et son grand-père, il est élu à l'Académie des sciences (1889) et découvre la radioactivité en 1896. Les repas de famille devaient être des colloques scientifiques.

Et ailleurs ?

L'Écossais James Clerk Maxwell, déjà récompensé pour ses travaux sur la couleur et notamment sur le daltonisme (1860), émet la formule de la théorie électromagnétique de la lumière connue sous le nom d'équation Maxwell (1865). Quant au physicien-électricien belge Zénobe Gramme, il met au point en 1868 le premier générateur électrique connu sous son propre nom : la dynamo Gramme. Il faut attendre 1879 pour qu'Edison invente son ampoule. Une source d'énergie non négligeable fait son apparition à Titusville, en Pennsylvanie, aux États-Unis. C'est en effet le 27 août 1859 que le premier puits de pétrole est foré par Edwin L. Drake, à vingt mètres de profondeur. La seconde révolution industrielle est en marche.

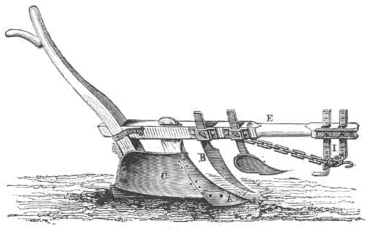
1857 – Les petites fermes modèles

La politique agricole impériale

Dans les départements des Landes et de la Gironde, les terrains communaux actuellement soumis au parcours du bétail seront assainis et ensemencés ou plantés en bois aux frais des communes qui en sont propriétaires.

Loi relative à l'assainissement et à la mise en culture des Landes de Gascogne, article premier, 19 janvier 1857

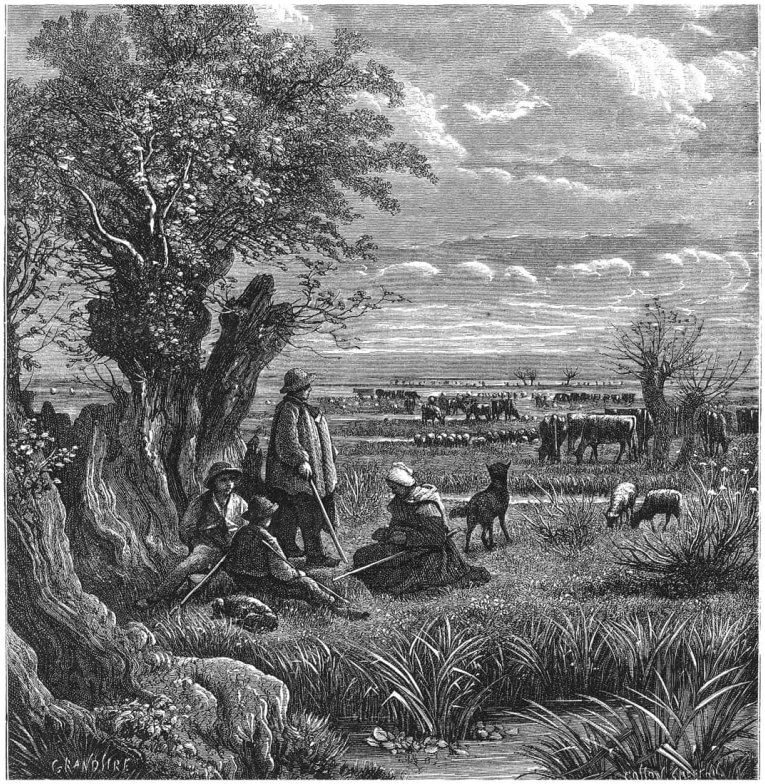
Sous le Second Empire, la France compte de nombreuses sociétés d'agriculture et, partout, les comices agricoles sont des moments essentiels de la vie rurale. L'empereur est-il un gentleman farmer ? Of course yes ! Napoléon III s'intéresse à l'agriculture, non pas pour assurer que sa table soit bien garnie – les vingt-cinq millions annuels de sa liste civile le mettent à l'abri de la fringale – mais parce qu'il considère que le progrès agricole est l'avenir. Dès 1844, quand il publiait l'*Extinction du paupérisme*, il avait proposé une solution à la misère qui frappait ceux qui avaient quitté leur campagne pour rejoindre la ville : rendre cultivables des terres pauvres, marécageuses, incultes et y installer des paysans.



– Charrue.



Labourage et pâturage…



Paysage de Sologne, près de la Main-Ferme (Loiret). – Dessin de Grandsire.

En 1858, la comtesse de Ségur écrit *Les petites filles modèles* et Napoléon III crée des petites fermes modèles

Les agronomes ne sont pas nés sous le Second Empire mais ils trouvent en Napoléon III un souverain qui partage leurs préoccupations. Ils profitent de la stabilité du régime et de la croissance économique. Dans beaucoup de régions, les pratiques agricoles ont peu évolué depuis des siècles et la jachère est encore utilisée. Pour cultiver des terres jusqu'alors délaissées, des procédés d'amélioration du sol sont le marnage, pour rendre un sol plus calcaire en y ajoutant de la marne, et le chaulage, avec de la chaux pour affaiblir le taux d'acidité de la terre. Dans toutes les grandes nations, des agronomes sont à la recherche de nouveaux engrais. Afin d'améliorer les rendements, des phosphates sont utilisés, notamment ceux de Wissant, dans le Nord.

Les régions de prédilection des expériences agricoles impériales sont les Landes, la Sologne et la Champagne. En Sologne, à Lamotte-Beuvron et à La Grillaire, des essais d'élevage de moutons sont tentés, dans une région marécageuse où l'animal qui prolifère

est surtout le moustique. Napoléon III, très intéressé par l'amélioration des infrastructures et le bien-être des populations, visite à plusieurs reprises Lamotte-Beuvron. Dans les Landes, le projet impérial est d'implanter une forêt de pins maritimes et d'améliorer le rendement du sol afin d'assurer de meilleures conditions de vie aux paysans. La loi du 19 janvier 1857 porte sur l'assainissement et la mise en culture des Landes de Gascogne. En mars 1857, Napoléon III y acquiert, sur les fonds de sa liste civile, sept mille quatre cents hectares de terres et les fait aménager : bienvenue dans le Domaine impérial des Landes ! Ici, tout est prévu pour votre confort. Neuf fermes modèles et un bourg sont créés de toutes pièces. L'église Sainte-Eugénie vous rappelle que sur ces terres anciennement incultes il faut vouer un culte à l'Empire et au progrès agronomique. Une voie de chemin de fer vous permet de rejoindre Bordeaux et Irun. Napoléon III a créé notamment la ferme modèle du Pouy dans la commune de Solferino, fondée en 1863 et nommée ainsi en rappel de la victoire en Italie quatre ans plus tôt. Avec ses beaux colombages, elle expose l'intérêt qu'a le pouvoir pour le progrès agricole. Henri Crouzet, un ingénieur des Ponts et Chaussées, dirige cet immense domaine. Il est en relation constante avec l'empereur à qui il envoie des rapports. Cette politique est supervisée par Eugène Tisserant, chef de division puis directeur des établissements agricoles, au sein du ministère de la Maison de l'empereur. Major en 1850 de la première promotion de l'Institut agronomique de Versailles, il est envoyé en mission en France et à l'étranger de 1852 à 1857. Tisserant contribue au drainage des Landes et de la Sologne.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, Léonce Guilhaud de Lavergne présente dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1866, la grande enquête agricole que lance le gouvernement : « Le moment approche où les peuples apprécieront les gouvernemens [*sic*], non par ce qu'ils feront, mais par ce qu'ils ne feront pas, et où les gros budgets et les grandes armées iront rejoindre dans le gouffre du passé les pouvoirs absolus ou oligarchiques. Ce jour-là, l'agriculture ne se plaindra plus. » Utopie…

Le saviez-vous ?

La science des phosphates est complexe et les débats opposent ceux qui préconisent l'utilisation de superphosphates, tel le chimiste allemand Justus von Liebig, et ceux qui s'en tiennent à des techniques plus simples comme de pulvériser les matières premières sur le sol. En France, c'est ce que préconisent deux figures de l'agronomie et membres de l'Académie des sciences, deux Jean-Baptiste, Boussingault et Dumas. Hélas, cet épandage n'est pas très efficace et explique le retard français en matière d'engrais. La bonification des terres nécessite de bonnes décisions.

Et ailleurs ?

Ailleurs, c'est le guano ! Des navires, chargés de centaines de milliers de tonnes de ces précieuses déjections d'oiseaux marins, quittent le Pérou pour venir enrichir les terres anglaises ou encore allemandes. La mainmise britannique sur ce commerce irrite les États-Unis qui promulguent en 1856 le *Guano-Island-Act* : n'importe où dans le monde, un citoyen américain a le droit de prendre possession d'une île libre et inhabitée pour en exploiter le guano. Au sud des États-Unis, la production de coton représente les deux tiers des exportations durant la deuxième moitié du XIX^{e} siècle. L'esclavage reste de mise, mis à mal par la guerre de Sécession, « qui a cessé c'est sûr », comme le disait Jean-Marc Thibault à Roger Pierre. Certains voient dans la terre d'autres richesses : le pétrole sans doute mais surtout l'or, découvert en Californie en 1848. Dès lors, c'est la ruée !

1860 – Ouistiti !

Et la photographie inventa Nadar

Pour un franc cinquante, le premier gredin qui passe sur le boulevard, peut acquérir en photographie la plus jolie, la plus noble, la plus vertueuse femme de Paris.

Henri d'Audigier, *La Patrie*, 7 octobre 1860

Henri d'Audigier, chroniqueur de *La Patrie*, a tout compris à la magie photographique ! Pour la première fois, l'homme peut figer la réalité autrement qu'avec un pinceau. La photographie

n’est pas née sous le Second Empire mais elle y a connu un développement sans précédent.

Au début du XIXe siècle, Nicéphore Niépce est remarqué pour ses talents d’inventeur. Il s’intéresse à l’héliographie (« l’écriture par le soleil ») pour reproduire des images. Il décide d’appliquer cette technique afin de saisir ce qui l’entoure : une table servie ou bien la vue de sa fenêtre. La plus ancienne photographie (« écriture par la lumière ») conservée a été prise en 1827 : on y aperçoit quelques bouts de toits depuis la fenêtre de sa maison en Bourgogne. En 1829, Niépce s’associe à Louis Daguerre, un autre maniaque de la chambre noire. Niépce meurt en 1833 et Daguerre améliore son invention : l’année 1839 est retenue pour être celle de la naissance de la photographie. Daguerre meurt en 1851, aucun de ces deux génies ne connaît donc la grande époque de la photographie qu’est le Second Empire quand leur procédé est amélioré : le temps de pose (plusieurs dizaines de minutes) a été réduit et la reproduction est possible grâce au négatif. La Société française de photographie est fondée en 1854 par des amateurs passionnés, grands aristocrates ou scientifiques, des figures du Tout-Paris.

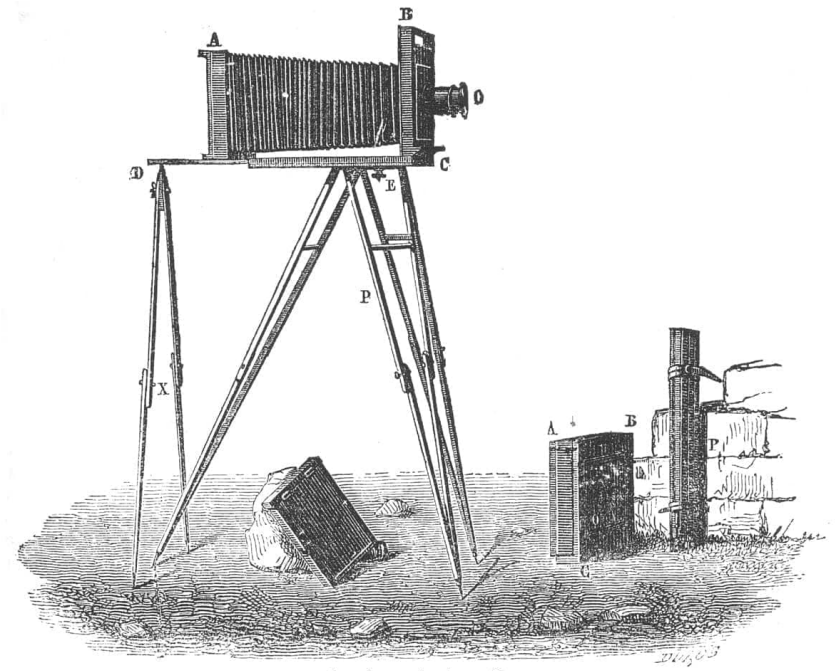


– Ouistiti à pinceau.

Ouistiti, animal à sourire

Le photographe le plus connu du Second Empire est Nadar, de son véritable nom Félix Tournachon. Nadar a débuté par la caricature avant d’ouvrir un atelier à Paris, rue Saint-Lazare, en 1854. Les clients se bousculent pour s’offrir ses services : comédiens, écrivains, politiques mais aussi gens d’Église. Il faut débourser parfois cent francs pour repartir avec sa photographie, soit plus d’un mois de travail pour un ouvrier. L’activité est prospère et, en 1860, Nadar s’installe dans un luxueux atelier, boulevard des Capucines. Il est très vite copié et les ateliers fleurissent un peu partout dans la

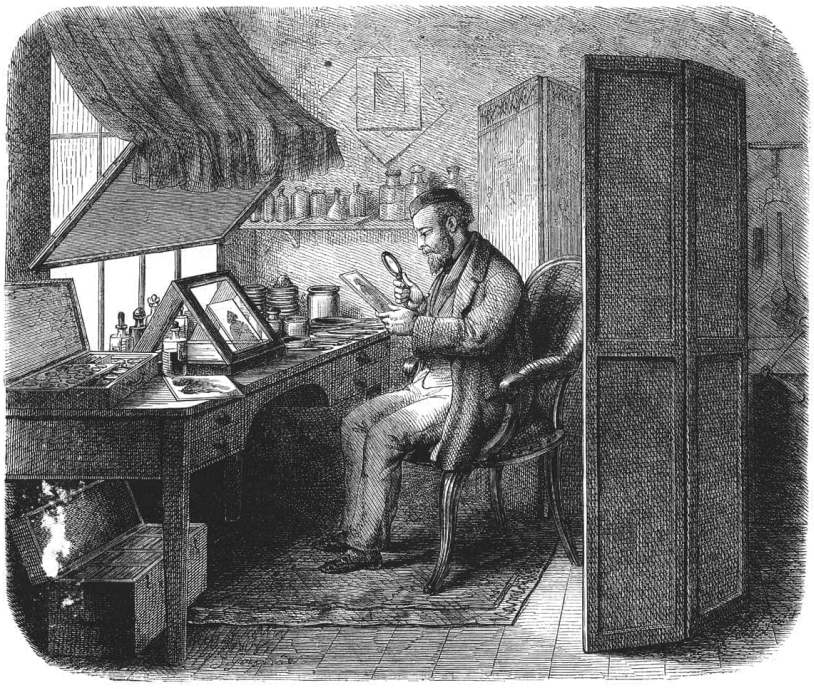
capitale. Pourtant Nadar demeure un pionnier quand il réalise en 1858 la première photographie aérienne, prise d'un ballon captif.



– Chambre noire à soufflet.

La révolution photographique est une gifle pour les barbouilleurs

Avec la photographie apparaît l'art de la retouche que les frères Mayer pratiquent allègrement, pour accentuer les contrastes et parfois ajouter de la couleur. Nous ne sommes pas encore au temps où il faut gommer des hanches trop larges : sous le Second Empire, le potelé plaît. La démocratisation de la photographie est due à Adolphe-Eugène Disdéri. Il est le premier à proposer des portraits à des prix très attractifs et, en 1854, à commercialiser des photographies « cartes de visite », un brevet qu'il s'empresse de déposer et qui fait son succès. Il est désormais possible d'obtenir entre quatre et six clichés sur une même plaque grâce à un appareil à plusieurs objectifs. C'est ainsi que les familles aisées se constituent leur album, le régal des longues soirées d'hiver. Les « portraits-cartes » sont distribués comme cadeaux et enrichissent les collections.



– Cabinet pour la retouche des négatifs.

La tricherie photographique

La photographie connaît d'autres usages sous le Second Empire, que ce soit à des fins publicitaires, pour les compagnies de chemins de fer par exemple, ou scientifiques, ethnographiques et militaires. La guerre de Crimée, de 1853 à 1856, est le premier grand conflit photographié.

À l'Exposition universelle de 1867, René Dagron présente son microfilm, avec des images si petites qu'elles ne peuvent être lues qu'avec un microscope. De leur côté, Charles Cros et Louis Ducos du Hauron exposent en 1869 les principes de la photographie en couleur. Dans son *Dictionnaire des idées reçues*, Gustave Flaubert donne une définition succincte du daguerréotype : « Tuera la peinture ». Flaubert exagère : la peinture n'est pas morte avec la photographie, mais nombre de barbouilleurs se sont posé bien des questions et ont rangé leurs pinceaux !

Le saviez-vous ?

Un loisir très « Second Empire » est la constitution d'albums de personnalités. Ces collections de « cartes-portraits » sont classées par genre : politique, gens de lettres, scientifiques, grandes familles

aristocratiques… Le bon bourgeois cache avec soin son album interdit. En effet, pour mieux se faire connaître de leur futur protecteur, les courtisanes n'hésitent pas à poser pour le photographe et à distribuer leurs portraits à tout va. La Castiglione, maîtresse de Napoléon III, se fait prendre sous toutes les coutures, dans toutes les tenues, même les plus extravagantes. Elle montre ses épaules, ses jambes mais toujours avec beaucoup d'élégance (voir cahier hors texte, page IV, bas). À l'inverse, des petits malins ont compris l'intérêt pornographique du progrès photographique. Une aubaine pour les services de police quand ils constituent leur fichier !

Et ailleurs ?

Le succès photographique est mondial. Les authentiques savants et apprentis inventeurs cherchent partout à améliorer le procédé. La comète Donati est la première à être photographiée à Florence en 1858. Surtout, entre 1861 et 1865, la guerre de Sécession a été l'occasion de grands reportages photographiques. De nos jours, nous avons beau être abreuvés d'images, nous sommes toujours surpris par la qualité des clichés du Second Empire.

1863 – Boum !

Le premier moteur thermique à explosion

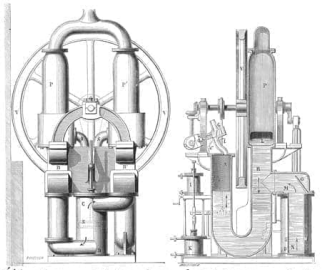
Aucune vie n'a été mieux remplie que celle de M. Lenoir. Parti de bien bas, il est déjà arrivé bien haut, et, nous ne craignons pas de le dire, il s'élèvera beaucoup encore. Il a quarante ans à peine et son esprit est plus jeune que jamais.

L'Illustration, 26 décembre 1863

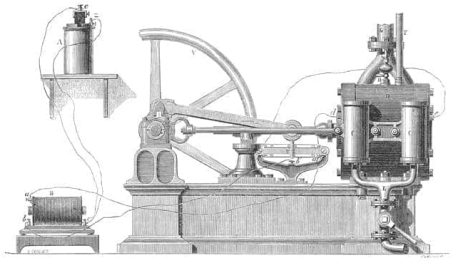
Dès 1853, Paul Hugon avait construit un moteur qui dépensait beaucoup de gaz pour peu d'efficacité. Étienne Lenoir reprend ces travaux et parvient à obtenir une meilleure combustion. Ce Belge naturalisé français est le père du premier moteur thermique à explosion, dont il dépose le brevet en 1860. L'énergie utilisée est le gaz dont la combustion produit de la chaleur et un accroissement de pression. Il suffit ensuite d'adjoindre à ce moteur un piston et d'en équiper les machines. L'essentiel, c'est le piston ! À la différence de

la machine à vapeur, le moteur Lenoir est simple d'utilisation et un peu moins dangereux. Surtout, il est possible de l'utiliser avec le gaz d'éclairage, facile d'accès puisque les immeubles des grandes villes en sont désormais équipés « à tous les étages ». Pour augmenter leur production, les petits artisans et les industriels se précipitent sur le moteur Lenoir qui contribue à leur prospérité. En 1861, le premier bateau à moteur est testé sur la Seine.

1. Élévation – Moteur à gaz de M. Hugon. 2. Coupe.



1. Élévation – Moteur à gaz de M. Hugon. 2. Coupe.



– Moteur à gaz de Lenoir.

Inventions explosives du Second Empire

Une invention n'est jamais vraiment le fait d'un seul découvreur. Le rôle d'Alphonse Beau de Rochas est déterminant. Il a eu connaissance des travaux de Lenoir dont il a d'emblée reconnu l'immense potentiel. En 1862, il améliore les fonctionnalités du moteur en définissant le « cycle à quatre temps » (cycle thermodynamique théorique) qui porte son nom. Il se résume ainsi : admission ; compression ; explosion / détente ; échappement. Ainsi naît le moteur à quatre temps utilisé avec succès l'année suivante. Ces moteurs à combustion interne et à allumage commandé ne sont pas encore utilisés pour les automobiles car ils nécessitent un approvisionnement constant en énergie. Il faut encore attendre pour que l'essence devienne le carburant. Pourtant, avec son moteur à gaz, Lenoir parvient tout de même en 1863 à rouler pendant neuf kilomètres, entre Paris et Joinville-le-Pont, Pon ! Pon ! peut-être pour aller guincher chez Ginette.

Le destin d'Étienne Lenoir est de ceux qui titillent les esprits sous le Second Empire. Dans son portrait, publié dans le journal *L'Illustration* en décembre 1863, Lenoir est présenté comme un autodidacte issu des milieux populaires : « Il savait à peine lire et

écrire, et n'avait pas encore appris l'orthographe, que déjà la nécessité de gagner sa vie le condamnait à se faire colporteur. Il alla donc pendant plusieurs années, de village en village, son ballot sur le dos, et une boîte à la main. D'étape en étape, il gagna Paris, grandement dégoûté des fatigues et des incertitudes de sa vie errante. » Sous le Second Empire, l'ascension sociale était possible pour ceux qui avaient du génie.

Le saviez-vous ?

Les inventeurs sont rarement les hommes d'une seule œuvre. Si le nom d'Étienne Lenoir est attaché au moteur à gaz, il est l'auteur de nombreuses inventions dans les domaines les plus divers. Lenoir a ainsi travaillé sur l'émail – les baignoires et les lavabos lui en sont reconnaissants – mais aussi sur la galvanoplastie, c'est-à-dire la fixation de l'or en bijouterie et orfèvrerie, en 1854. Il se penche également sur le freinage électrique pour les chemins de fer en 1855 et sur la signalisation électrique elle aussi pour les voies ferrées en 1857. Ces travaux sont très utiles pour éviter les accidents qui émaillent l'histoire des chemins de fer.

Et ailleurs ?

En 1858, alors qu'Étienne Lenoir travaille sur son moteur à explosion, naît le petit Rudolf, fils d'un immigré allemand venu s'installer à Paris pour exercer le métier de relieur. Au moment de la guerre de 1870, la famille quitte la France : être allemand n'est pas bon pour le commerce. Après être passé par Londres, Rudolf est envoyé en Allemagne où il grandit et s'intéresse à la science des moteurs. Commence alors une autre guerre franco-prussienne, plus pacifique celle-là, en matière d'automobile. Disons que Rudolf Diesel en a remporté quelques batailles.

1869 – Mes chers parents, je vole !

Les premiers ballons dirigeables à vapeur

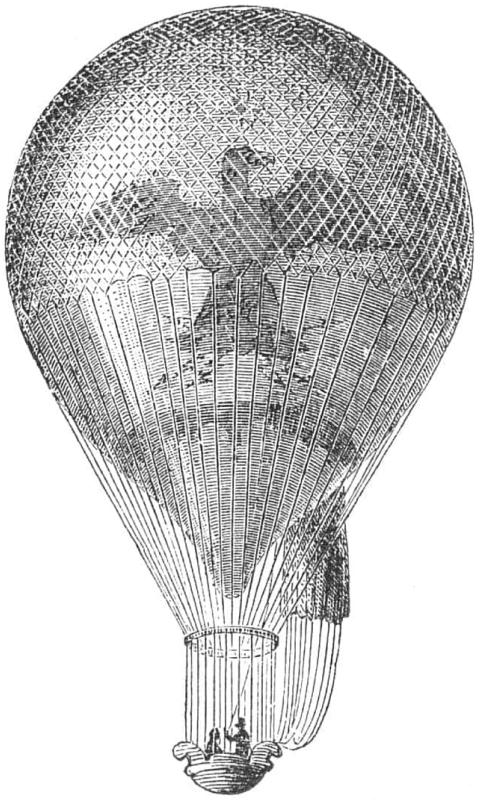
Le système de transports aériens sera non seulement plus sûr et plus rapide, mais encore et surtout, bien meilleur marché à faire fonctionner et à établir que

les routes de fer et que les navires marins, dont il n'atteindra jamais les prix fabuleux de construction.

Eugène Farcot, membre de la Société aérostatique et météorologique de France, *La Navigation atmosphérique*, 1869

La révolution des airs n'a pas encore eu lieu puisque les tentatives de décollage de Clément Ader avec *L'Éole* datent de 1890. Pourtant, sous le Second Empire, les hommes n'adhèrent déjà plus au sol et de drôles d'oiseaux s'envolent : les ballons dirigeables. Voilà bien longtemps que les frères Montgolfier ont expérimenté les premiers ballons de toile, en 1782. Pilâtre de Rosier avait même traversé la Manche en 1785. Nouvelle révolution en 1852 quand Henri Giffard s'envole en aérostat, ou aéronef. La différence avec le modèle précédent ? « Dans un aérostat, l'enveloppe doit être rendue imperméable aux gaz aussi complètement que possible pour pouvoir garder assez longtemps le fluide dont on la gonfle, d'autant plus qu'ici ce fluide ne peut se renouveler, comme dans une montgolfière, une fois que le ballon a pris son essor », rapporte Focillon dans son *Dictionnaire des sciences*.

Henri Giffard a l'idée lumineuse d'utiliser de l'hydrogène pour remplir le ballon. Il ne doit pas être complètement gonflé au moment où il décolle sinon le gaz part. D'ailleurs, la force du gaz contenu dans l'enveloppe diminue à mesure que le ballon s'élève dans les airs. Le 24 septembre 1852, un premier test voit l'aérostat faire le voyage de Paris à Trappes, soit vingt-sept kilomètres. Giffard imagine une machine à vapeur pour mettre en mouvement une hélice attelée à la nacelle. C'est cependant Gustave Ponton d'Amécourt qui met au point la *chère hélice* que le photographe Nadar immortalise en 1863. C'est lui qui invente le mot hélicoptère et en dépose le brevet le 3 août 1861. Les progrès en matière de navigation aérienne sont constants et des ballons captifs sont utilisés à des fins d'observation en temps de guerre.



— Aérostat.

Le vol de l'aigle

Certains vont plus loin et imaginent voler sans ballon. C'est le cas du Breton Jean-Marie Le Bris qui dépose, en 1857, un brevet pour une sorte de « barque ailée », *L'Albatros*. Quant à Gabriel de La Landelle, il publie en 1863 *Aviation ou navigation aérienne sans ballon*. Dans ce livre, La Landelle invente le mot aviation : « L'analogie nous a conduits M. Ponton d'Amécourt et moi à créer le verbe *avier,* synonyme de voler dans les airs et ses dérivés aviation, aviateur, aviable, aviablement, ef, ou ave, mais qui nous ont fourni les diminutifs avicelle et avicule. »

Pourtant, ce n'est ni en aérostat ni en planeur que Gambetta quitte Paris le 7 octobre 1870, un mois après la chute de l'Empire. La capitale est alors assiégée par les Prussiens et c'est un ballon qu'utilise le ministre de l'Intérieur du Gouvernement provisoire de la République. Dans ses *Choses vues*, Victor Hugo note : « On chuchotait dans la foule : Gambetta va partir. J'ai aperçu, en effet, dans un gros paletot, sous une casquette de loutre, près du ballon

jaune, dans un groupe, Gambetta. Il s'est assis sur un pavé et a mis des bottes fourrées. Il avait un sac de cuir en bandoulière. »

Le saviez-vous ?

Henri Giffard est un touche-à-tout. Il aime la mécanique et fait ses premiers pas comme conducteur de locomotives mais c'est l'aviation qui le passionne. Il dépose un brevet de valve de régulateur en 1857 et d'injecteur possédant deux cônes séparés en 1858. Il présente un ballon à hydrogène pur de cinq mille m^3 en 1867, puis de douze mille m^3 en 1869. Il remporte ainsi un grand succès mais, ironie du sort, son rêve d'admirer la terre depuis le ciel s'achève lorsqu'il commence à perdre la vue. En 1882, il préfère mettre fin à ses jours en respirant du chloroforme plutôt que de devenir aveugle. Sa fortune revient aux pauvres et aux scientifiques et contribue ainsi aux progrès de l'aviation.

Et ailleurs ?

Le concepteur de l'aérodynamisme, Sir George Cayley, un Anglais, meurt en 1857. Il a théorisé la possibilité de faire voler un objet plus lourd que l'air. Il est à l'origine des premiers vols planés, dans les années 1848-1853. Dans son *Aeronautical and Miscellaneous Note-Book*, Cayley évoque ses doutes sur la recherche expérimentale en aéronautique : « Je crains cependant que l'ensemble de ce sujet ne soit de nature si obscure, qu'il faille l'examiner par l'expérience plutôt que par le raisonnement et en l'absence de tout résultat probant fourni par l'une ou l'autre méthode, le seul chemin qui se présente est d'imiter la nature : en conséquence, je citerai comme exemples à imiter le profil de la truite et celui de la bécasse. » L'avion est donc né du croisement d'une truite et d'une bécasse !

1869 – Rêve d'Égypte

La construction du canal de Suez

Les fêtes de l'inauguration de l'isthme de Suez ont débuté par des cérémonies religieuses en plein air accomplies par les ulémas d'un côté et les prêtres catholiques de l'autre. Mgr Bauer, aumônier de S. M. l'Impératrice, a donné la bénédiction et remercié le khédive pour la part qu'il a prise à la plus grande

œuvre qu'on ait jamais conçue depuis des siècles, et a fait ressortir la liberté dont jouissent les chrétiens dans ses États. Puis il a remercié S. M. l'Impératrice, M. de Lesseps, les souverains présents et les représentants de ceux absents, du concours respectif apporté par chacun d'eux à l'immortelle entreprise du canal de jonction des deux mers.

Le Figaro, 20 novembre 1869

Le 17 novembre 1869, le canal de Suez est inauguré par l'impératrice Eugénie, venue à bord de *L'Aigle*, le yacht impérial. L'empereur d'Autriche François-Joseph est lui aussi présent. Désormais, la route des Indes passe par la Méditerranée grâce à un canal de cent soixante-deux kilomètres.

Les penseurs du siècle des Lumières avaient remis au goût du jour une vieille idée déjà présente dans les têtes pharaoniques de l'Égypte antique : relier la mer Méditerranée à la mer Rouge par un canal. En 1749, dans sa *Théorie de la terre*, le naturaliste Buffon évoquait « cette fameuse langue de terre qu'on appelle l'isthme de Suez, qui fait une barrière aux eaux de la mer Rouge et empêche la communication des mers ». Buffon s'interrogeait alors sur les dangers d'un tel canal : la mer Rouge, considérée plus élevée, ne risquait-elle pas de se déverser dans la Méditerranée ? La construction d'un canal excite l'imagination des Européens, surtout ceux férus de commerce dont les navires doivent effectuer un détour de huit mille kilomètres pour se rendre d'Europe en Asie. Les saint-simoniens voient ce projet d'un bon œil, pensant qu'il peut favoriser la paix dans le monde ainsi qu'un rapprochement entre l'Occident et l'Orient.

Napoléon III reprend le projet à son compte et fait appel à Ferdinand de Lesseps. L'homme connaît bien le terrain, ayant commencé sa carrière à Tunis puis à Alexandrie en tant que vice-consul. La lecture du mémoire laissé par l'un des ingénieurs qui avait accompagné Bonaparte en Égypte achève de le convaincre. En 1854, Saïd Pacha lui accorde la concession du canal de Suez pour quatre-vingt-dix-neuf ans. Côté français, ce projet a toute l'approbation du pouvoir. Lesseps a des compétences en génie civil et,

accessoirement, il est lié à la famille de l'impératrice : sa mère est la tante de la comtesse de Montijo, la mère d'Eugénie.

Pour la France, la construction de ce canal est l'occasion de faire la nique à l'Angleterre, la grande rivale commerciale. La maîtrise de la route des Indes est un enjeu de pouvoir. Les travaux commencent en avril 1859. Deux cents millions de francs sont récoltés côté français, par souscription, le gouvernement égyptien complétant cette somme à hauteur de quatre-vingts millions. Bien entendu, comme toujours dans les travaux, le budget est dépassé. D'autant que des tensions apparaissent entre la compagnie créée par Lesseps et Ismail Pacha, arrivé au pouvoir en 1863. Malgré tout, avec le soutien impérial, les travaux sont achevés au bout de dix ans et ils furent épuisants. Bravo Monsieur de Lesseps car vous en avez suez !

Le saviez-vous ?

Pour l'inauguration du canal de Suez, le khédive d'Égypte, Ismail Pacha, commande un opéra à Giuseppe Verdi. Le Français Auguste Mariette, égyptologue de renom, en suggère l'intrigue : l'amour compliqué du général égyptien Radamès et de l'esclave éthiopienne Aïda. Mariette devait se rendre en Égypte pour la création de l'opéra prévue en 1870. Retardé par la guerre franco-prussienne, *Aïda* est tout de même créé au Caire en 1871 : rien n'arrête une Marche triomphale !

Et ailleurs ?

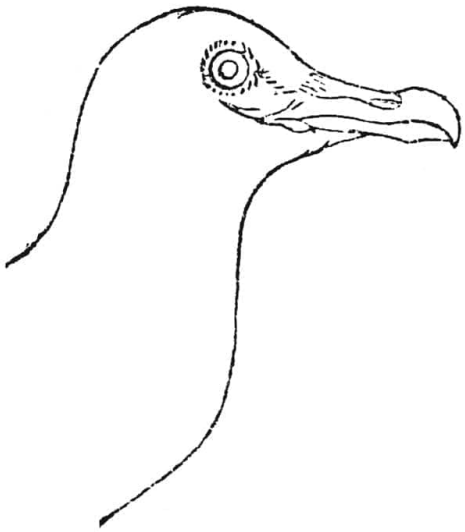
Après l'Empire, Ferdinand de Lesseps s'intéresse au projet de tunnel sous la Manche mais c'est en Amérique que le concepteur du canal de Suez se fait de nouveau remarquer. Il s'agit alors de relier les océans Atlantique et Pacifique par le canal de Panama. L'affaire se termine mal : lors du « scandale de Panama », Lesseps est accusé de détournement de fonds. En 1893, il est condamné à cinq ans de prison que son âge avancé le dispense d'effectuer. Dommage, il aurait sans doute creusé un très beau tunnel pour s'évader.

1870 – L'industrialisation au service de la « grande muette »

L'armée se modernise !

> *Depuis quelque temps, plusieurs navires s'étaient rencontrés sur mer avec « une chose énorme », un objet long, fusiforme, parfois phosphorescent, infiniment plus vaste et plus rapide qu'une baleine.*
>
> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1870

À la fin du Second Empire, les nombreux lecteurs de Jules Verne font connaissance avec le *Nautilus*, sans doute le plus célèbre des sous-marins. Cet étrange vaisseau est-il né dans la seule imagination d'un auteur adepte des récits d'anticipation ? L'arsenal de l'armée française a-t-il inspiré Verne ou est-ce le contraire ? Les deux, mon général !



La grande mouette

Charles Brun, à la fois ingénieur et membre de la Marine impériale, a participé dès 1859 à la mise au point du premier sous-marin à propulsion mécanique, le *Plongeur.* Avant, il fallait utiliser la force des bras pour déplacer la machine. Avec le commandant Bourgois, ils en font les premiers essais en 1863. Le vaisseau rencontre toutefois des problèmes de stabilité et la Marine décide de le désarmer en 1867. Outre les problèmes techniques qui entraînaient l'inconfort des membres d'équipage, il était facilement

repérable, ne pouvant s'enfoncer en eaux profondes. De plus, des sillons de bulles d'air trahissaient sa présence.

Jules Verne n'hésite pas à s'emparer de cette invention et achève de la moderniser, dans son imagination, notamment avec de l'électricité. Le *Nautilus* est resté synonyme de progrès technologique pour le public, bien plus que le sous-marin testé par Bourgois et Brun quelques années plus tôt.

Restons en mer pour évoquer l'apparition des premiers cuirassés à coque de fer. Les souvenirs des exploits de la Marine anglaise sont encore vivaces chez les Français. Comme par bravade, le premier navire de guerre équipé d'une machine à vapeur s'appelle le *Napoléon*. Le fer et l'acier permettent de renforcer la cuirasse des navires face aux tirs ennemis. C'est ainsi qu'est construite *La Gloire*, en 1857, par Henri Dupuy de Lôme, tandis que les Anglais, pris de vitesse sur leur propre terrain, se hâtent de mettre en chantier le *Warrior*, sur le même modèle, en 1860.

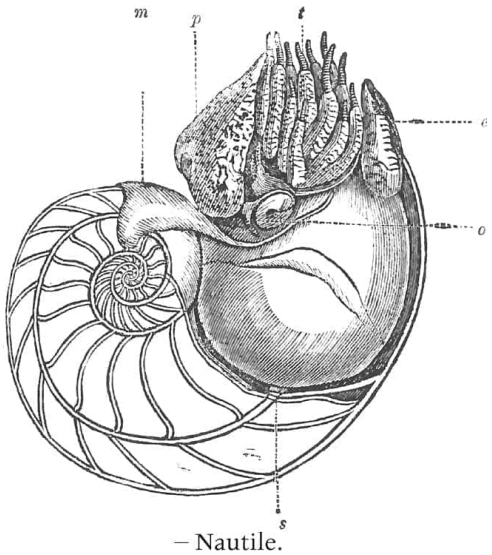


– Frégate.

Bâtiment de guerre extrêmement rapide, entre la corvette et le vaisseau de ligne

Plongeurs et autres explorateurs des mers doivent beaucoup à Jacques-Yves Cousteau puisque, dès 1943, il met au point avec Émile Gagnan, ingénieur chez Air Liquide, le premier scaphandre autonome moderne, à savoir équipé de bouteilles d'air comprimé. Cousteau détrône donc en 1943 une invention qui datait… du Second Empire ! C'est en effet en 1864 qu'Auguste Denayrouze et Benoît Rouquayrol déposent le brevet d'un « appareil plongeur ». Ce premier scaphandre autonome est équipé de réservoirs en fer contenant de l'air comprimé. La Marine impériale décide de l'homologuer et il obtient une médaille d'or à l'Exposition universelle

de 1867. Cette distinction permet à Auguste Denayrouze de commercialiser son invention, aussi bien pour l'armée que pour les particuliers. Jules Verne vient de nouveau fureter, la curiosité en éveil : il avait emprunté au *Plongeur* pour créer le *Nautilus*, voilà qu'il s'inspire du scaphandre autonome de Denayrouze et Rouquayrol pour en équiper son héros, le capitaine Nemo. Le monde du silence et la grande muette doivent beaucoup au Second Empire et au monde de Nemo !



– Nautile.

Mobilis in mobile

Le saviez-vous ?

Auguste Denayrouze et Benoît Rouquayrol ne se sont pas contentés d'inventer le scaphandre autonome. Ils ont également pensé au confort des plongeurs – il fait froid sous l'eau ! – et ont imaginé une combinaison étanche en toile caoutchoutée avec une petite cloche à hublot pour protéger la tête, un masque facial ainsi que des semelles de plomb. Bref, la panoplie complète du plongeur d'aujourd'hui !

Et ailleurs ?

Pour l'équipement militaire, sur terre, personne ne bat le Prussien Alfred Krupp. Issu d'une grande famille de sidérurgistes, il s'adonne à la fabrication de canons pendant ses loisirs. Plus gros producteur d'armes de son temps, il profite de l'usine d'acier familiale pour mettre au point, en 1857, le premier canon à chargement par la culasse. La portée de cette

arme redoutable est fatale aux Français lors de la guerre de 1870 : il faut toujours se méfier des petits garçons qui s'ennuient dans l'usine de leur père !

4
Économie

Le Second Empire est une période de prospérité économique qui profite au plus grand nombre, mais évidemment de manière inégale : les industriels s'enrichissent, les ouvriers et les paysans voient leur niveau de vie s'améliorer, et l'empereur peut mener à bien ses grandes réformes. Née en Angleterre, la révolution industrielle repose sur une matière première, le charbon, une énergie, la vapeur, et un moyen de transport, le train. Peu de temps auparavant, seuls quelques illuminés pouvaient imaginer que la France se couvrirait de mines, d'aciéries, d'immenses usines. Le contraste est sidérant avec le paysage économique de la monarchie de Juillet. À moins d'être de mauvaise foi, personne n'attribue au seul Napoléon III cette réussite, mais tout le monde reconnaît que l'empereur a instauré les conditions nécessaires pour faire entrer la France dans la révolution industrielle.

Les finances publiques sont observées par les opposants à l'Empire qui, à raison, critiquent l'enrichissement de l'élite proche du pouvoir. Ils constatent cependant que la crise de 1848 et le chômage qui l'accompagnait ont disparu. Le Second Empire connaît lui aussi d'inquiétants ralentissements de l'économie, en 1857 notamment, mais la tendance générale est à la croissance. Disons que le Second Empire se trouve dans un cycle favorable dont Napoléon III sait

profiter, avec la certitude que la prospérité s'est instaurée sur le temps long.

Dans les villes et dans les campagnes, les Français observent les nombreux changements. Ils désertent les boutiques sombres et austères pour s'éclater dans les grands magasins. Les marchandises traversent le pays pour être vendues dans des halles gigantesques. Le Creusot est le symbole de la réussite industrielle pendant que des banques sont créées comme jamais. L'économie s'ouvre au monde, avec le traité de libre-échange franco-britannique ou le télégraphe électrique. Les deux grandes Expositions universelles qui se tiennent à Paris en 1855 puis en 1867 magnifient la vigueur industrielle de la France qui espère devenir la première puissance économique mondiale. Sous le Second Empire, Napoléon III est empereur et l'argent est roi.

1852 – Moi y'en a vouloir des sous !

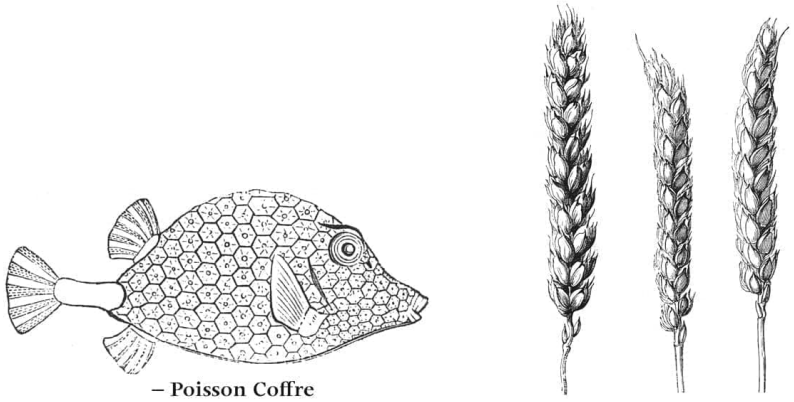
Les finances sous le Second Empire

On fait des feux de joie avec les barricades ;
La porte Saint-Denis sous ses hautes arcades
Voit les brasiers trembler au vent et rayonner.
C'est fait, reposez-vous ; et l'on entend sonner
Dans les fourreaux le sabre et l'argent dans les poches.
De la banque aux bivouacs on vide les sacoches.

Victor Hugo, « Nox », *Les Châtiments*, 16-22 novembre 1852

Les dépenses somptuaires du Second Empire ont fait beaucoup jaser : « fête impériale », grands travaux, campagnes militaires… D'où viennent les millions dépensés par l'empereur ? Pour soutenir le faste qui entoure son trône, Napoléon III dispose d'une liste civile. Dès décembre 1852, elle est fixée à vingt-cinq millions de francs auxquels s'ajoutent cinq millions des revenus de la couronne grâce aux ventes de bois des forêts impériales, aux revenus des

manufactures ou encore aux produits des fermes. Vingt-cinq millions, c'est beaucoup, mais c'est autant que ce qui avait été attribué à Louis XVI en 1791, puis à Napoléon I^{er}, à Louis XVIII et à Charles X. Bref, Napoléon III ne dispose pas d'un budget plus important que ses prédécesseurs, il sait seulement l'utiliser avec plus d'efficacité pour donner une image somptueuse de son pouvoir. Sans cesse, les opposants à l'Empire critiquent l'utilisation que Napoléon III fait de l'argent. La « curée » est au cœur de la « légende noire » : parmi tant d'autres pamphlets paraît en 1862, à Londres, *Les Quarante voleurs de la Haute pègre en 1861 ou les forbans du 2 décembre 1851 dits les insolvables.* Ces attaques, plus virulentes encore après la chute de l'Empire, disparaissent bien vite quand il apparaît que Napoléon III ne s'est pas enrichi de manière éhontée. L'empereur a bien vécu, c'est sûr, mais l'embellissement des palais, l'entretien des domaines de la couronne et la « fête impériale » ont contribué au rayonnement de la France. La famille de l'empereur a profité de dotations et nombreux sont les protégés qui ont bénéficié de pensions, dans un but clientélaire. Cela correspond au fonctionnement traditionnel des monarchies.



Faire du blé sous le Second Empire

Comment expliquer que les contemporains aient eu l'impression (réelle) que sous le Second Empire, « l'argent coule à flots » ? L'explication réside dans la prospérité du pays. Sous le Premier Empire, les dépenses de l'État s'élevaient à environ un milliard de francs, sous la monarchie de Juillet à un milliard deux cents millions. Elles atteignent deux milliards sous le Second Empire : en un siècle,

elles ont doublé ! Ce ne sont pas les impôts qui ont augmenté, c'est le pays qui s'est enrichi : les gens paient plus d'impôts car ils sont plus riches. En outre, le secteur privé participe aux opérations immobilières et au développement du chemin de fer voulus par Napoléon III. Les grands travaux d'Haussmann, par exemple, ont profité de fonds publics mais aussi de capitaux privés.

Napoléon III a voulu développer le progrès économique en favorisant les affaires. Il n'a recouru à l'emprunt que pendant les années de guerre. Le premier fait suite aux tensions avec la Russie. Le tsar Nicolas I^{er}, estimant que le clergé orthodoxe est injustement traité à Jérusalem, tente d'intervenir en sa faveur, ce que n'accepte pas l'Empire ottoman qui déclare la guerre à la Russie en novembre 1853. La France et l'Angleterre, inquiètes de la menace que constituerait la dislocation de l'Empire ottoman, demandent en 1854 à la Russie de retirer ses troupes de Moldavie et de Valachie. Aucune réponse. Napoléon III sollicite auprès du Corps législatif un emprunt de deux cent cinquante millions pour financer la guerre. Il déclare : « Nous allons à Constantinople pour protéger les droits des chrétiens, défendre la liberté des mers et notre juste influence dans la Méditerranée. » Cet emprunt, dont les titres sont émis à moins de cinquante francs pour les rendre abordables, permet de récolter plus de quatre cent cinquante millions de francs versés par cent mille Français. Débute alors la guerre de Crimée que la France et le Royaume-Uni remportent. Le siège de Sébastopol dure un an, période pendant laquelle deux autres emprunts sont lancés qui rencontrent davantage de succès. La paix est enfin signée le 30 mars 1856, quelques jours après la naissance du prince impérial : toast ! Là encore, les opposants à l'Empire utilisent l'événement pour critiquer les finances du régime, tel Victor Vendex dans son pamphlet *L'Empereur s'amuse, les passe-temps secrets de Napoléon III*, paru en 1871 : « Le Pape était parrain du petit bonhomme, dont la venue coûtait dix millions au trésor public, dépensés en fêtes, en réjouissances, en dotations et en achats de trousseaux. Étrange contraste des destinées humaines qui semblent anéantir ce grand dogme de l'égalité ! L'enfant du riche et l'enfant

du pauvre apportent en naissant la même faiblesse et la même misère, et trouvent dans leur entour une grande différence qui change totalement leur condition pendant la vie. » Double toast !

Le saviez-vous ?

Le Second Empire a connu une dizaine de ministres des Finances dont l'un des plus marquants est Achille Fould. Issu d'une famille de banquiers juifs convertis au protestantisme, il est l'une des figures majeures de l'Empire de par ses qualités en matières de finances publiques. Frère d'un député de la monarchie de Juillet, Achille Fould est député sous la Deuxième République, il a deux fils députés sous le Second Empire, deux petits-fils, un arrière-petit-fils députés sous la Troisième République et un arrière-arrière-petit-fils député de la Cinquième République. Faut-il parler de dynastie ?

Et ailleurs ?

Le tsar Nicolas I^{er} était un personnage tout à fait étonnant. À sa mort en 1855, il laisse la Russie dans une inertie totale, tant politique que sociale, quand le reste de l'Europe connaît des mutations profondes. Admirateur de la culture française, il a trouvé face à lui la vieille aristocratie conservatrice qui a empêché toute réforme, notamment celle du servage. C'est dans la Russie de Nicolas I^{er} qu'ont été écrites les plus belles pages de la littérature russe : Pouchkine, Tourgueniev, Gogol ou Dostoïevski. *Crime et Châtiment*, *Le Joueur* ou *L'Idiot* ont paru en France sous Napoléon III qui, face à son collègue russe, passe pour un grand démocrate !

1854 – Le Bon Marché, au bonheur des dames !

L'apparition des grands magasins

La valeur de la plupart des objets que l'on rencontre chez nous dans les boutiques à prix fixe, est discutable à Londres. Tout ce qui se vend à Paris dans de grands magasins où l'on obtient des rabais, est, là-bas, tarifé à un taux immuable. En d'autres termes, chez eux, plus la hiérarchie commerciale s'élève, plus le trafic est digne et consciencieux. Le contraire a lieu ici ; je préfère leur usage au nôtre.

Francis Wey, *Les Anglais chez eux*, 1854

Un étrange panneau a été apposé sur la porte de la boutique : « Entrée libre ». Ce qui nous semble une évidence n'a pas toujours été le cas. Désormais, le potentiel client (et souvent la cliente) entre en toute confiance car le seuil franchi, il n'est pas obligé d'acheter. Auparavant, le chaland n'était pas le roi puisque le commerçant pouvait fixer les prix à la tête du client ou selon son humeur. Les produits n'étaient pas étiquetés et l'offre s'avérait souvent limitée. Les premiers changements arrivent avec les magasins de nouveautés. Les articles sont rangés en rayon, le choix est plus vaste, les prix plus attractifs et il est possible de faire des échanges. L'apparition des grands magasins marque la naissance de la société de consommation. Surtout, le client est traité avec déférence, libre d'acheter ou pas, sans obligation : quels changements ! Que vend-on, qu'achète-t-on ? De l'habillement principalement ; le prêt-à-porter fait son apparition dans les années 1860 : tissus, rubans, dentelles, bonnets, gants, jupons et tous les accessoires nécessaires aux crinolines. Dans les grands magasins, il est possible de se transformer rapidement en princesse d'opérette. Dans un premier temps, les textiles sont au centre des attentions mais les marchandises sont vite diversifiées. Ici, il est possible de trouver du mobilier (des lits, des tapis), de la mercerie, des accessoires comme des parapluies, et de la papeterie. Bref, de quoi faire tourner la tête des clients qui ont désormais l'embarras du choix. Sous le Second Empire, le Père Noël n'est pas une ordure et dans les grands magasins, la gentille Thérèse trouvera toujours de quoi surprendre son ami Pierre : « Oh, un parachute, c'est formidable Thérèse, je suis ravi, écoutez. – Non Pierre, c'est une crinoline. »



On se bouscule au Bon Marché ! Les soldes existaient déjà sous le Second Empire pour liquider le surstock : la crinoline XXL à moitié prix !

Apparaissent des noms familiers, aujourd'hui encore : Le Bon Marché, Félix Potin, Le Printemps… À partir des années 1850, les grands magasins prospèrent grâce à l'industrialisation. Les capacités de production augmentent et le chemin de fer favorise le transport. Les Français voient leur pouvoir d'achat augmenter et, puisque la presse se développe, ils sont abreuvés de publicités. En 1852, Aristide Boucicaut crée le Bon Marché, rue de Sèvres, puis la ville se couvre d'enseignes fantastiques, au nom un tantinet exotique : Les Grands Magasins du Louvre en 1855 ; Au Colosse de Rhodes en 1856 ; Félix Potin en 1859 ; Aux colonnes d'Hercule en 1861 ; La Maison du Blanc en 1863 ; Au Coin de Rue en 1864 ; Le Printemps en 1865 ; Les Magasins Réunis en 1867 ; À la Belle Jardinière et Au Tapis Rouge, aussi en 1867 ; La Samaritaine et À la Ville de Saint-Denis en 1869… Les villes de province se dotent également de grands magasins et peu importe si vous habitez en rase campagne : vous cherchez une jolie robe ? Qu'à cela ne tienne ! Le Printemps et d'autres enseignes vendent leurs articles sur catalogue et par correspondance. En 1870, il compte cent quarante-quatre pages et est édité en douze langues : on pense déjà aux touristes bien sûr ! Dans son roman *Au Bonheur des Dames*, Émile Zola s'adonne à la métaphore animalière : « Le magasin, vide encore de clientes, et où

le personnel arrivait à peine, bourdonnait à l'intérieur comme une ruche qui s'éveille. » Le lieu bourdonne d'autant plus qu'avec leur terrible corset, les clientes ont une taille de guêpe !

Le saviez-vous ?

En 1883, Émile Zola écrit *Au Bonheur des Dames*, onzième roman de la série *Les Rougon-Macquart, histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*. Zola s'adonne au roman historique sur le temps court. En réalité l'écrivain engagé critique le monde qui l'entoure, c'est-à-dire celui de la Troisième République. *Les Rougon-Macquart* dénoncent les structures économiques et sociales qui perdurent après la chute de l'Empire. Disons qu'il est plus efficace d'attaquer les puissants en laissant penser que l'on critique ceux d'un régime honni !

Et ailleurs ?

Le modèle français des grands magasins est repris partout dans le monde : La Rinascentre à Milan, Macy's à New York, Le Bon Marché à Bruxelles. Bien entendu, il y a toujours quelques Anglais pour rappeler qu'Harrods a été fondé en 1834 et que le Bennett's of Irongate à Berby existe depuis le XVIII^e^ siècle. Pourtant, tout le monde sait que c'est à La Samaritaine qu'on trouve tout et que chez Félix Potin, on y revient !

1854 – Le ventre de Paris

Les halles de Victor Baltard

On vient de commencer l'enlèvement des grands arcs de fonte formant la toiture du pavillon des Halles, élevé par M. Baltard, et qui va être démoli pour faire place au nouveau projet. Ce nouveau projet, également de MM. Baltard et Callet, comprend 60 000 mètres de terrain, dont 32 000 seront couverts ; le système de constructions est une combinaison de fer et de fonte.

Auguste Jeandel, *Tableau de Paris*, 1^er^ mars 1854

Quand Victor Baltard construit les Halles de Paris en 1854, il n'est pas un inconnu… parce qu'il a déjà construit les Halles ! Plus exactement, il a été l'architecte d'un pavillon très massif, tout en

pierre, dont l'aspect était si mastoc que les Parisiens l'appelaient le « Fort des Halles ». Le quartier a conservé son aspect médiéval tout autant que sa mauvaise réputation, comme l'indiquent les noms de rue : des Mauvais garçons, de la Grande-Truanderie, de la Petite-Truanderie ou du Vide-Gousset… Au moment de doter Paris d'un vaste emplacement couvert pour le commerce alimentaire, Napoléon III fait de nouveau appel à Baltard. Le baron Haussmann transmet les recommandations impériales qui se résument à une formule simple mais ferme : « Du fer, du fer, rien que du fer ! » Ils veulent du fer ? Qu'à cela ne tienne ! Métal et verre sont employés pour cette réalisation qui suscite l'admiration de tous, dont celle de l'empereur. Les douze pavillons des nouvelles Halles se veulent utilitaires mais l'esthétique des bâtiments n'est pas oubliée dans l'affaire. La source d'inspiration de Baltard, talentueux bâtisseur, ce sont les gares bien sûr qui utilisent déjà ces matériaux. Les toits des pavillons ressemblent à de grands parapluies de fer et ils sont tous construits sur le même modèle. Surtout, les Halles doivent nourrir les Parisiens. Les Français mangeaient mal au début du XIX^{e} siècle et la nourriture n'était pas très variée. Tout doit changer et pour cela, il faut voir grand, très grand.



Trouvez l'intrus : bœuf – abattoir – La Villette – Les Halles – avenir

Que vend-on et à qui ? Légumes, œufs, beurre, fromage, poisson, viande, gibier, huîtres, vin, bière, tout ce qui se mange s'achète aux

Halles. Sur trente mille mètres carrés, c'est un dédale de travées desservant les différents marchés désignés par les points cardinaux. Partout des étaux, des caves, des magasins ou des resserres. Certains vendent en gros, d'autres au détail, bref, il y en a pour tout le monde. Les Halles sont une fourmilière, avec son flux continu de charrettes, de chalands, de vendeurs, à pied d'œuvre de bon matin et qui, dès le soir venu, préparent l'arrivage du lendemain. Il faut imaginer les odeurs du quartier des bouchers, des poissonniers, des maraîchers. Les bruits aussi, l'agitation, les bousculades. Aucun documentaliste n'a su mieux décrire les Halles qu'Émile Zola dans son roman *Le Ventre de Paris*, paru en 1873 mais dont l'action se passe sous le Second Empire. L'écrivain pénètre dans le temple de la « boustifaille » pour employer un terme trivial utilisé par Zola : « Dites donc, s'il y a longtemps que vous êtes absent de Paris, vous ne connaissez peut-être pas les nouvelles Halles ? Voici cinq ans au plus que c'est bâti… Là, tenez, le pavillon qui est à côté de nous, c'est le pavillon aux fruits et aux fleurs ; plus loin, la marée, la volaille, et, derrière, les gros légumes, le beurre, le fromage… Il y a six pavillons, de ce côté-là ; puis, de l'autre côté, en face, il y en a encore quatre : la viande, la triperie, la Vallée… C'est très grand, mais il y fait rudement froid, l'hiver. On dit qu'on bâtira encore deux pavillons, en démolissant les maisons, autour de la Halle au blé. Est-ce que vous connaissiez tout ça ? »

Victor Baltard peut être content, il a fait de la belle ouvrage. Ses Halles servent de modèle pour des constructions similaires en province. Dans la foulée, il construit l'église Saint-Augustin entre 1860 et 1871, un édifice de pierre et de fer haut de 80 mètres. Victor Baltard disparaît en 1874, quatre ans seulement après l'achèvement des travaux et un an après la publication du *Ventre de Paris*. En plus de ses réalisations originales, Baltard avait retapé plusieurs anciennes églises dont Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Étienne-du-Mont ou encore Saint-Eustache : en toute logique, l'architecte des Halles était très fort en restauration.

Le saviez-vous ?

Dans les années 1960, le marché de Paris a quitté les Halles pour s'installer à Rungis. L'œuvre imposante de Baltard a été détruite, malgré la grogne que provoquait la perte de ce patrimoine architectural porteur d'une mémoire chère aux Parisiens. À la place du « trou des Halles » naît le Forum, depuis recouvert d'une canopée. Il ne reste plus qu'un seul bâtiment, conservé comme pavillon-témoin de l'œuvre de Baltard. C'est le pavillon numéro 8, celui où l'on vendait des œufs et de la volaille. Il a été installé à Nogent-sur-Marne où il est classé monument historique. Petite consolation pour son créateur : son nom n'a pas été oublié car, un siècle plus tard, c'est un autre grand marché qui se l'est approprié : la télévision. Des générations ont entendu Michel Drucker accueillir ses invités « en direct du pavillon Baltard » et les plus jeunes rêvent de devenir une nouvelle star, « à Baltard » !

Et ailleurs ?

Une fois encore, l'inspiration vient d'Angleterre : pour l'Exposition universelle de 1851, un bâtiment de fer et de verre avait été construit à Londres, le Crystal Palace. Ce monument connut deux inaugurations : la première à Hyde Park, là où il fut construit en 1851, la seconde au sud de Londres, là où il a été déplacé après l'Exposition universelle. Au même moment, Munich se dotait aussi d'un palais de verre, le Glaspalast construit en 1853. Ces bâtiments, à l'instar des Halles de Baltard, ont disparu, le Glaspalast en 1931 et le Crystal Palace en 1936, tous deux détruits par le feu. Peut-être parce que l'art pompier était depuis longtemps démodé…

1855, 1867 – La France s'expose au monde !

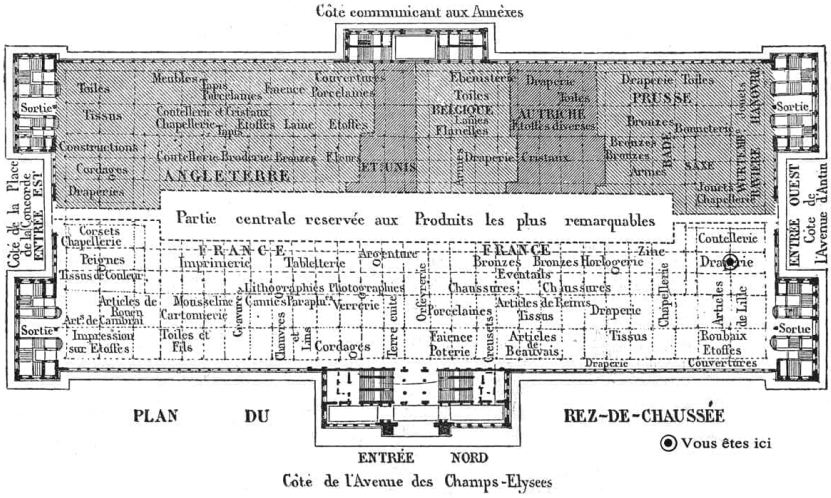
Les Expositions universelles, une belle vitrine pour le régime

Exposition : sujet de délire du XIXe siècle.

Gustave Flaubert, *Dictionnaire des idées reçues*, écrit entre 1850 et 1880

Le délire dont parle Flaubert est celui de la démesure. Quelques expositions nationales avaient été organisées depuis le début du XIXe siècle, présentant les nouveautés de l'agriculture et de

l'industrie, mais elles ne sont rien à côté des Expositions universelles du Second Empire. La première manifestation de ce genre est organisée à Londres en 1851, sous l'impulsion de la reine Victoria et d'Albert, son époux, prince qu'on sort pour l'occasion. Entre le 1er mai et le 15 octobre, le Crystal Palace accueille les exposants dans sa galerie de 560 mètres de long. L'Exposition est un succès puisqu'elle reçoit six millions de visiteurs. Louis-Napoléon Bonaparte est alors président de la Deuxième République et, bien qu'anglophile, il ne compte pas se laisser distancer par l'Angleterre. L'idée d'organiser une Exposition sur le modèle britannique germe très vite dans son esprit. Dès mars 1852, il décide de faire construire le Palais de l'Industrie pour concurrencer le Crystal Palace. Victor Niel, son architecte, réalise une construction de 45 000 m² augmentés d'une galerie de 1 200 mètres, le premier bâtiment métallique de cette ampleur en France. Il est constitué d'un corps principal et de six pavillons et, puisqu'il faut voir grand, des espaces sont réservés à la présentation d'œuvres d'art, un plus par rapport à l'Exposition de Londres. Le Palais de l'Industrie, malgré sa masse imposante, ne peut héberger tout le monde ? Pas de problème ! Le Cours-la-Reine et le Carré Marigny sont occupés pour l'Exposition, l'avenue Montaigne accueillant le Palais des Beaux-Arts. Afin de pallier le bruit des locomotives, turbines, hélices et autres engins à vapeur, une galerie des Machines est prévue.



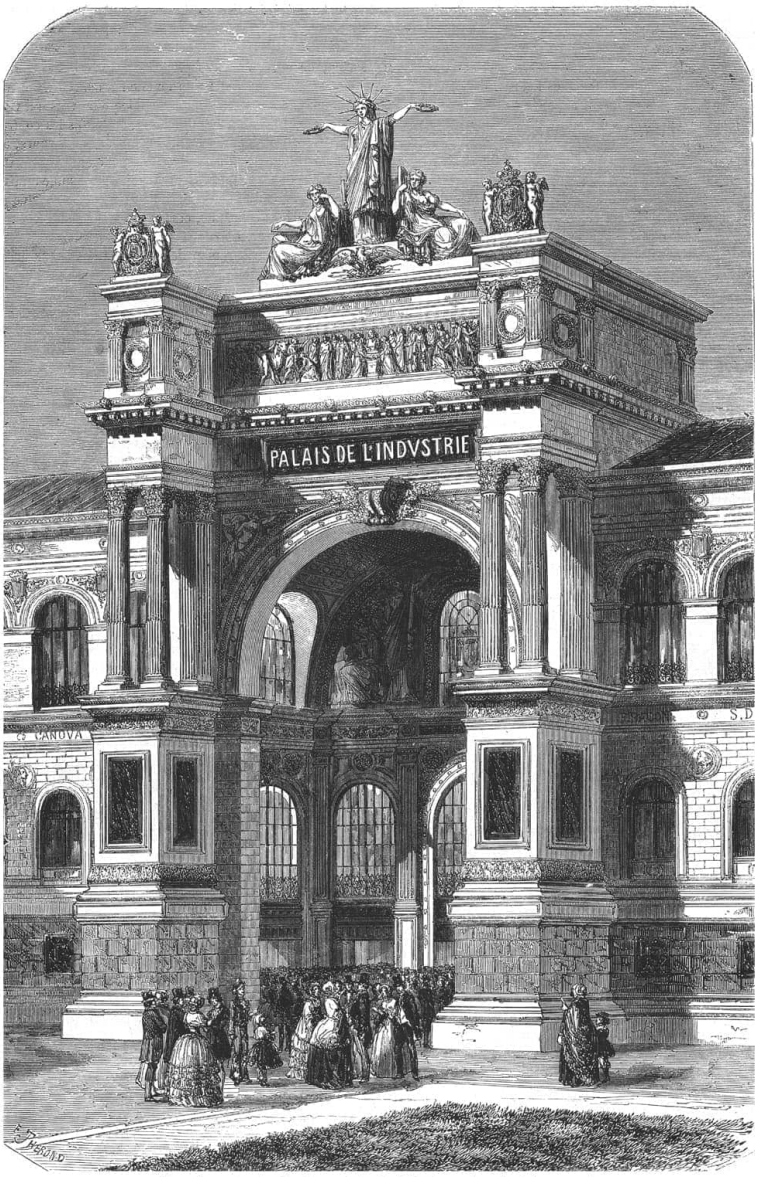
Plan des pavillons de l'Exposition universelle de 1855

L'Exposition est inaugurée le 15 mai 1855 et près de vingt-quatre mille exposants viennent de vingt-cinq pays. Le tarif du billet d'entrée varie selon les jours de la semaine : un franc du lundi au jeudi, cinq francs le vendredi, cinquante centimes le samedi et vingt centimes le dimanche. Plus de cinq millions de visiteurs découvrent le monde merveilleux de la nouveauté : la poupée qui parle, la tondeuse à gazon ou le revolver six coups de M. Colt. Onze mille médailles sont distribuées. Si l'Exposition de 1855 accuse un déficit supérieur à huit millions de francs, elle a consolidé le prestige de la France, et donc de son souverain, d'autant que la prise de Malakoff, en Crimée, est annoncée en pleine Exposition, le 7 septembre 1855. L'Exposition ferme ses portes le 15 novembre sur un véritable succès.

Londres reprend la main en 1862, pour une nouvelle Exposition universelle. À peine est-elle terminée que Napoléon III annonce qu'il récidive. Quelques années sont cependant nécessaires pour mener à bien cet ambitieux projet : l'Exposition de 1867 s'ouvre le 1er avril. L'architecte Léopold Hardy construit un édifice métallique provisoire jouxtant le Palais de l'Industrie, jugé trop petit pour accueillir la manifestation. L'ensemble des pavillons, dont la superficie est de 146 000 m², est complété par d'autres installations à Billancourt. Tout est prévu pour le confort : une crèche pour garder les enfants pendant que les parents déambulent dans les allées, des salles de repos, une poste, un barbier, tandis que les cascades et les fontaines dues à Adolphe Alphand et Jean-Pierre Barillet-Deschamps créent l'émerveillement. Haussmann a commencé les transformations de Paris et les visiteurs découvrent le nouveau visage de la capitale.

L'Exposition est répartie en 95 classes, la « classe 10 » montrant des « objets spécialement exposés en vue d'améliorer la condition physique et morale de la population ». Les maisons ouvrières présentées par Napoléon III remportent le grand prix. Les souverains de toute l'Europe viennent à Paris, alors capitale du monde : le tsar de Russie, l'empereur d'Autriche, le sultan de l'Empire ottoman, le roi et la reine des Belges, la reine du Portugal, les rois de Prusse, de Bavière, les princes de Suède, de Galles…

Rarement un pays n'a reçu autant de têtes couronnées ! Les réceptions grandioses se succèdent, éblouissant le monde du faste impérial. En 1867 sont présentées les premières photographies sur porcelaine, la machine à laver le linge ou la toute nouvelle Croix-Rouge créée par Henry Dunant (1864). Cette fois, l'Exposition est rentable avec plus de onze millions de visiteurs. Hélas, elle est endeuillée par la mort de Maximilien I^{er} au Mexique, exécuté le 19 juin 1867. Napoléon III lui avait fait accepter le titre d'empereur de ce pays lointain mais lui avait retiré son soutien quand la situation s'était retournée. Mourir loin de chez soi, c'est aussi le sort de Nonaka Motoske, un commerçant accompagnant la délégation japonaise. Il fut enterré au Père-Lachaise, le visage tourné vers l'orient. Il est sans doute le premier Japonais mort à Paris.



Entrée principale du palais de l'Industrie, côté du nord,
près de la grande avenue des Champs-Élysées. – Dessin de Thérond.

On accueille les bras ouverts au Palais de l'Industrie !

Le saviez-vous ?

Aux abords du Palais de l'Industrie, des pavillons représentant les architectures de chaque pays avaient été édifiés pour l'Exposition universelle. Les visiteurs admiraient ici une isba russe, là un théâtre asiatique, ailleurs un temple aztèque. Des restaurants servaient la cuisine de chaque pays. Cependant, à la fin de l'Exposition, le rapatriement de ces constructions dans leur pays d'origine aurait coûté trop cher. Elles furent donc revendues sur place. C'est ainsi qu'il reste des isbas russes en France, datant de 1867, à Saint-Cloud et à Paris, villa Beauséjour. Autres

vestiges de l'Exposition de 1867 : les bateaux-mouches, inventés quand Paris était la scène la plus regardée au monde.

Et ailleurs ?

Londres et Paris n'ont pas l'apanage des Expositions universelles dans les années 1850 et 1860. L'Exposition de New York en 1853, avec son propre Crystal Palace, annonce qu'une nouvelle puissance industrielle est en train de naître. Pourtant, au moment d'inaugurer l'Exposition en juillet 1853, le président Franklin Pierce vient de vivre un des pires drames qui soit : un accident de train, quelques mois plus tôt où, en venant secourir son fils, il s'aperçut que le petit Benny avait la tête arrachée. Les journaux diffusent la nouvelle, telle la *Revue britannique* en février 1853 : « Le général Pierce a eu le malheur de perdre successivement tous ses enfants ; le dernier fils qui lui restait, et qui était à peine âgé de 12 ans, vient de périr dans un accident de chemin de fer dont tous les Journaux ont rendu compte. » Exposition d'une douleur universelle.

1856 – Merci patron !

La constitution des grandes familles industrielles

L'empereur a donné audience à quatre ouvriers du Creusot, dans des circonstances que nous devons citer comme un exemple de la reconnaissance d'une population pour son chef. À la suite du recensement général qui a fait ressortir d'une manière frappante la prospérité du Creuzot, la population a eu l'idée d'adresser à l'empereur une pétition pour que la commune portât à l'avenir le nom de Schneiderville.

Encyclopédie populaire. Journal de tout le monde, 22 novembre 1856

Schneiderville ! Les ouvriers viennent devant Napoléon III avec une pétition de cinq mille signatures pour le changement de nom du Creusot, qui doit tant à Eugène Schneider. L'empereur les reçoit, n'ignorant pas que le maître des forges lui-même, sans doute flatté, avait demandé à conserver le nom du Creusot : « Sa Majesté a daigné accueillir la députation. Elle a témoigné son intérêt pour cette grande usine et sa satisfaction pour l'excellent esprit qui a

inspiré la pétition », précise l'*Encyclopédie populaire*. Le Creusot ne change pas de nom.

Le début du XIX^e^ siècle avait vu des unions se constituer au sein des grandes familles d'industriels, notamment en Alsace. Les premières dynasties sont les Koechlin, les Dollfus et les Mieg. La monarchie de Juillet avait assuré leur fortune et, si elles furent un temps inquiètes sous la République, elles furent vite rassurées quand le prince-président rétablit l'ordre politique, économique et social. L'industrie et le commerce n'aiment pas la contestation ouvrière et l'égalité sociale. La seule liberté admise sans débat est celle de l'entreprise.

Les patrons du Second Empire sont les nouveaux seigneurs. La révolution industrielle, les traités de libre-échange, l'essor des moyens de production favorisent la naissance ou la prospérité d'usines et d'entreprises, véritables affaires familiales. Les Dollfus-Mieg par exemple, emploient en 1860 trois mille ouvriers à Mulhouse. La famille Schneider fait du Creusot son petit fief. Créées en 1864, ces forges comptent dix mille ouvriers en 1869. La famille de Wendel règne sur les aciéries de Lorraine, les Prouvost dirigent une manufacture de laine dans le Nord. L'extension du réseau de chemin de fer renforce l'emprise qu'ont ces familles sur le territoire.

Pour durer, l'entrepreneur doit gérer son affaire « en bon père de famille ». Il faut qu'il inspire la confiance à ses employés en se montrant à la fois sévère mais juste. Dans tous les cas, il est très exigeant. Le patron compte sur ses nombreux enfants, un vivier dans lequel il puise des collaborateurs fidèles, voire son successeur. Les alliances matrimoniales sont stratégiques : « un gendre idéal » doit savoir diriger l'usine. Les mariages servent à rapprocher deux dynasties ou bien à conquérir le prestige en se liant à la vieille aristocratie. S'enrichir et transmettre la fortune (sous forme d'usines, de forges, de terres) est le souci principal de l'entrepreneur. Pour éviter les querelles entre les descendants, le père institue un « pacte de famille », la condition *sine qua non* pour que l'entreprise puisse perdurer sur de nombreuses générations. Les secteurs privilégiés sont bien sûr la sidérurgie, les mines, la fonte au coke et les

filatures. D'autres grandes dynasties sont liées à la banque et à la finance : les Rothschild, les Pereire, les André. Pendant ce temps, à Castres, un modeste négociant devient papa : Jules Jaurès déclare en mairie la naissance du petit Jean, le 3 septembre 1859. Les maîtres des forges ignorent qu'un révolté vient de naître.

Le saviez-vous ?

Le traité de libre-échange de 1860 suscite inquiétude, voire hostilité, chez certains grands entrepreneurs du Second Empire. Les manufactures liées à la laine et la filature, du Nord ou de Normandie, voient d'un très mauvais œil la concurrence d'outre-Manche. Celles qui exportent leurs produits y sont évidemment plus favorables, notamment les villes portuaires comme Bordeaux, Le Havre ou Marseille. Que fait Eugène Schneider pendant ce temps-là ? Le patron des forges du Creusot investit dans la modernisation de ses moyens de production et parvient ainsi à créer « la plus grande forge du monde ». Les visiteurs n'en croient pas leurs yeux, tel l'ingénieur Louis Simonin qui a fait le tour du monde, a vu la Californie, Aden, et Madagascar mais reste subjugué par sa visite au Creusot, qu'il raconte dans *Le Tour du monde*, en 1865 : « Les ateliers de construction mécanique, d'où sortent les machines marines, les machines fixes, les locomotives et mille autres ingénieux appareils, complètent ce grandiose ensemble. Le vaste emplacement de l'usine est dominé par une énorme cheminée qui reçoit les gaz sortant de tous les fourneaux. Elle est haute de quatre-vingt mètres [*sic*], de sa base au sommet, c'est-à-dire deux fois plus élevée que la colonne de la place Vendôme. » La colonne de la place Vendôme sur laquelle est perché Napoléon !

Et ailleurs ?

En Angleterre, deux dynasties implantées à Bristol, les Wills et les Fry, se sont spécialisées respectivement dans le tabac et le cacao. Toutes deux font preuve de paternalisme dans la gestion de leur firme. Ainsi, les Fry savent motiver leurs salariés par des systèmes de bonus récompensant l'assiduité, méthode imitée un peu plus tard par les Wills. Les deux entreprises sont également très impliquées dans les œuvres philanthropiques et financent des universités. En Allemagne, une dynastie familiale prend de l'importance : les Krupp qui fabriquent des canons. Alfred Krupp était-il paternaliste ou petit tyran ? Il était en tout cas plus dangereux que les Wills et les Fry avec leur tabac et leur cacao !

1860 – Du pudding au camembert

Le traité de libre-échange franco-anglais

> *Pour encourager la production industrielle, il faut affranchir de tout droit les matières premières indispensables à l'industrie et lui prêter, exceptionnellement et à un taux modéré, les capitaux qui l'aideront à perfectionner son matériel.*
>
> Lettre de Napoléon III à Achille Fould, ministre d'État et de la Maison de l'empereur, 5 janvier 1860

Afin de rassurer les notables, à la veille de la restauration impériale, le prince-président avait déclaré le 9 octobre 1852 à Bordeaux : « L'Empire, c'est la paix. » En effet, la stabilité politique conforte le commerce. Pour sa politique commerciale, Louis-Napoléon Bonaparte est influencé par l'économiste français Michel Chevalier, dont le frère, Auguste, est secrétaire général de la présidence. Surtout, le futur empereur rejoint les idées de Richard Cobden, économiste et membre du Parlement britannique, qui considère que pour obtenir la paix, il faut libérer les échanges. En 1846, lors d'un banquet offert à Paris en son honneur, l'économiste Horace Say avait déclaré, au moment de porter un toast : « Cobden ! c'est la paix du monde par suite du lien qu'établit entre tous les peuples la liberté du commerce. » Napoléon III pense peut-être à cette affirmation quand il demande le 5 août 1860 à Achille Fould d'imposer le traité de libre-échange entre la France et l'Angleterre, malgré l'opposition du Corps législatif et des grands patrons. Trahison ! crient les industriels, d'autant que l'accord est négocié en secret. Les ouvriers aussi contestent ce traité, craignant pour leur emploi. Les opposants parlent même d'un « coup d'État douanier », mais le traité de libre-échange est signé quelques jours plus tard, le 23 janvier 1860.

La France est désormais l'allié commercial de l'ennemi héréditaire. Napoléon III abandonne le protectionnisme, avec la volonté de favoriser le commerce et l'industrie mais aussi de « répandre l'aisance dans la classe ouvrière », comme il l'écrit à Achille Fould.

Ce traité impose une baisse des droits de douane pour les dix années à venir. Les conséquences sont immédiates pour les deux pays, qui bénéficient déjà d'une forte croissance. La France entre de plain-pied dans la révolution industrielle et tous constatent ses effets au quotidien car les prix baissent. Les produits manufacturés venus d'Angleterre sont désormais accessibles au plus grand nombre. Les Anglais boivent un peu plus de vin et les Français un peu plus de thé. Ce traité de libre-échange renforce le sentiment de vivre une période de prospérité. Par la suite, d'autres traités sont signés, avec la Belgique en 1861, avec l'Italie en 1863, avec le Zollverein (union douanière des États allemands) en 1863 et avec l'Autriche en 1866. La crise économique qui débute à la fin du Second Empire rend moins attractif le libre-échange et ni la République ni l'Angleterre ne renouvellent ce traité, en 1881. Brexit !

Le saviez-vous ?

Le traité de libre-échange entre la France et l'Angleterre favorise le commerce et donc la circulation maritime mais, pour traverser la Manche, n'y aurait-il pas un chemin plus efficace et moins tributaire des tempêtes ? L'idée d'un immense pont est depuis longtemps abandonnée et un vieux projet refait surface sous le Second Empire. Il avait été élaboré par Aimé Thomé de Gamond dès les années 1830 : un tunnel. Pour ce projet, sans cesse amélioré, Thomé n'hésite pas à plonger afin de faire des relevés géologiques. En 1856, la reine Victoria et Napoléon III apportent leur soutien à l'ingénieur français. Une nouvelle fois présenté en 1867, lors de l'Exposition universelle, le projet de tunnel sous la Manche disparaît quand éclate la guerre franco-prussienne. C'est donc par bateau que la famille impériale se rend en exil en Angleterre.

Et ailleurs ?

La seconde moitié du XIX^{e} siècle est une période féconde pour la science économique, partout dans le monde. Aux États-Unis, Henry Charles Carey fait paraître en 1851 l'*Harmonie des intérêts*, où il compare le libre-échangisme et le protectionnisme. L'expérience franco-britannique attire bien vite son attention. Quant à l'économiste anglais John Stuart Mill, il étend sa réflexion à la politique et publie, en 1861, *Considérations sur le gouvernement représentatif*. Dès 1858, il s'installe en France pour des

raisons tout autres que l'économie : sa femme est morte à Avignon et Stuart Mill ne veut pas quitter le Vaucluse, pour rester proche de son épouse qu'il rejoint en 1873.

1863 – La révolution de l'argent

Création du Crédit lyonnais

> *Avant-hier, une société financière nouvelle, dite Crédit lyonnais, a ouvert ses opérations. Cette Société, créée sous la forme de société à responsabilité limitée, a le patronage des plus grands noms financiers de notre place. Son capital est de 20 millions, divisé en 40 mille actions de 500 fr., sur lesquelles 200 fr. seulement sont appelés dès à présent.*
>
> *Gazette de l'industrie et du commerce*, 1er août 1863

Le système bancaire que nous connaissons aujourd'hui se met en place sous le Second Empire, à l'usage des sociétés et des simples citoyens. Il y avait urgence : à la fin de la monarchie de Juillet, des boursicoteurs s'étaient amusés à faire des bulles (spéculatives) avec les actions de chemin de fer. Ils avaient entraîné un krach boursier puis une crise bancaire, une des origines de la chute de Louis-Philippe. Louis-Napoléon Bonaparte veut corriger le système et, saint-simonien, il est soucieux d'améliorer les conditions de vie des plus modestes par l'enrichissement de tous. Le président de la République veut surtout donner le pouvoir bancaire à des hommes nouveaux, éloignés du cénacle orléaniste de la haute banque parisienne qui profite de l'absence de règles.

Les frères Pereire, saint-simoniens eux aussi, créent le Crédit mobilier en novembre 1852. Leur banque est construite sur des bases solides et les premières souscriptions apportent des centaines de millions de francs. L'épargne captée par cette banque est ainsi utilisée pour accorder des crédits qui favorisent l'industrie et les grands projets. En pleine croissance économique, les travaux réalisés sous l'ère Haussmann deviennent dès lors possibles. Le succès est au rendez-vous, les patrons investissent et les ouvriers ont du

travail. Que serait la « fête impériale » sans tous ces flux financiers ? Sous le Second Empire, l'économie boursière s'agite comme jamais et nombreux pensent que l'Eldorado se trouve sur les rives de la Seine.

Pour encourager l'investissement dans les campagnes, Louis-Napoléon Bonaparte favorise également la création du Crédit foncier, une banque liée à l'État par un décret de février 1852. Comme son nom l'indique, cette banque s'adresse aux propriétaires fonciers qui souhaitent faire des opérations immobilières : l'industrie et les chemins de fer ne doivent pas être les seuls à bénéficier de la croissance !

Quant au Crédit industriel et commercial (CIC), il est destiné à recevoir les fonds des commerçants et des industriels. Créée en 1855, cette première banque de dépôt est en lien étroit avec le pouvoir et, sous l'impulsion du duc de Morny, elle participe à des opérations d'envergure, à Deauville par exemple. D'autres établissements de dépôt accueillent une épargne plus populaire, mais doivent contrer les manœuvres de la haute banque, ces familles puissantes qui ne veulent rien lâcher, prêtes à tout, au risque de détruire le système bancaire, avec pour dogme le libéralisme effréné. Le succès des premières banques de dépôt encourage d'autres investisseurs à se lancer dans l'aventure. La loi du 26 juillet 1856 réforme la législation sur les sociétés commerciales et accroît la surveillance de celles en commandite, qui auparavant échappaient au contrôle des actionnaires et pouvaient ainsi tomber entre des mains peu sûres. La réforme de la législation des sociétés commerciales rend ces établissements plus solides : le responsable n'est pas seulement un homme mais bien l'ensemble des actionnaires, dans la limite de ce qu'ils ont apporté. La responsabilité est donc limitée. La loi du 23 mai 1863 dispense d'autorisation les sociétés à responsabilité limitée, au capital inférieur à vingt millions de francs. Dès les années 1860, nombreux sont ceux qui se lancent dans l'aventure bancaire. Ils bénéficient du soutien impérial pour des établissements qui appartiennent à l'ensemble des actionnaires sans qu'un grand banquier soit mis en

avant dans ces sociétés dès lors anonymes. Voilà le sens de l'expression répétée sans cesse par Henri Germain quand il fonde le Crédit lyonnais en 1863 : « Monsieur Tout-le-monde est plus riche que Monsieur de Rothschild ! » Le Lyonnais Henri Germain promet monts et merveilles à ses clients, vise les classes moyennes, les petits épargnants et installe des succursales dans toute la France. Eugène Schneider, fondateur des Forges du Creusot, ouvre sa propre banque, la Société générale, en 1864. Enfin, la loi du 26 juillet 1867 substitue le contrôle des actionnaires à celui de l'État.

La Banque de France, créée par Napoléon I^{er}, voit son capital doubler en 1857. Elle a un rôle économique majeur, encourageant les investissements, notamment dans les chemins de fer. En 1865 est institué le paiement par chèque, promis à un bel avenir. La Bourse de Paris connaît, sous le Second Empire, son apogée mais souvent dans la démesure. La crise des années 1856-1857 amène l'État à légiférer pour contrôler la spéculation à outrance. Les fortunes se font et se défont aussi vite que naissent et disparaissent les banques et les usines. Le Crédit mobilier des frères Pereire fait ainsi faillite en 1867. Le pouvoir des hommes d'affaires est immense et crée une oligarchie financière de plus en plus critiquée. Le duc de Morny, demi-frère et conseiller de Napoléon III, est l'un des grands spéculateurs de son temps. Il personnalise la collusion entre le monde de la finance et celui de la politique dénoncée par Jules Vallès dans *L'Argent*, en 1857, quand d'autres en font des comédies, tels Jacques Offenbach avec *Le Financier et le Savetier* en 1856 ou François Ponsard avec *La Bourse*, en 1856. Son point de vue trouve un écho au sommet de l'État puisqu'il reçoit une lettre de félicitations de Napoléon III : « J'ai été vraiment heureux de vous entendre flétrir avec toute l'autorité de votre talent, et combattre par l'inspiration des plus nobles sentiments le funeste sentiment du jour. » Pourquoi ne pas aujourd'hui rejouer *La Bourse*, de François Ponsard ?

Le saviez-vous ?

La Banque de France avait émis des billets en 1803, mais ce n'est que sous le Second Empire qu'ils deviennent monnaie courante. Le billet de 100 francs était apparu en 1848 et, entre 1862 et 1863, ce sont des billets de 500 et de 1 000 francs. Il suffit de rappeler qu'un ouvrier gagnait en moyenne trois francs par jour pour comprendre que ces billets ne circulaient pas comme aujourd'hui. Celui de 50 francs, appelé « billet bleu », est mis en circulation en 1864. Pourquoi donc cette couleur ? Parce que le premier billet de 100 francs, imprimé en noir, faisait depuis l'invention des procédés photographiques, le bonheur des faux-monnayeurs !

Et ailleurs ?

L'annonce de la découverte d'or en Californie en 1848 se répand comme une traînée de poudre ! Quelques paillettes ont suffi à faire la une des journaux et les prospecteurs affluent de tout le pays. San Francisco, alors une petite ville, devient un centre duquel partent ceux qui espèrent faire fortune. C'est la ruée ! Pour beaucoup, la déception est au fond du tamis tant les conditions de travail et l'insécurité rendent la vie difficile. Pourtant, des tonnes d'or sont tirées de la terre californienne. Elles donnent un regain à l'économie mondiale, mais l'or ne fait pas tout : l'argent attire aussi. La campagne du Mexique voulue par Napoléon III s'explique par la présence de mines d'argent même si l'empereur préfère taire cette motivation cupide : le silence est d'or !

1865 – Fidèle aux postes !

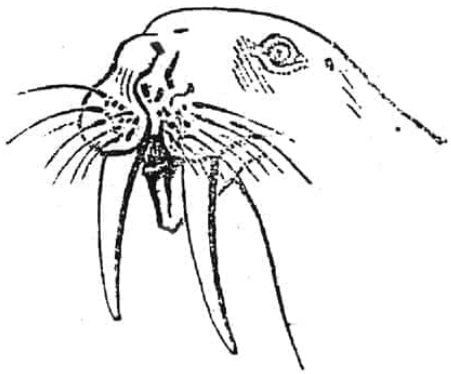
L'Union télégraphique internationale

Les Hautes Parties contractantes s'engagent à affecter au service télégraphique international des fils spéciaux en nombre suffisant pour assurer une rapide transmission des dépêches. Ces fils seront établis dans les meilleures conditions que la pratique du service aura fait connaître.

Les villes entre lesquelles l'échange des correspondances est continu ou très actif seront, successivement et autant que possible, reliées par des fils directs, de diamètre supérieur, et dont le service demeurera dégagé du travail des bureaux intermédiaires.

Article premier de la Convention télégraphique internationale, 17 mai 1865

Depuis quand les Français lèchent-ils des timbres ? Le premier pays à avoir eu l'idée de « faire payer l'expéditeur » par un système d'affranchissement du courrier a été l'Angleterre. La France émet son premier timbre en 1849 : il coûte vingt centimes et il est tout noir, avec le profil de Cérès, déesse de la fertilité et de l'agriculture. Dans cette série des timbres Cérès, le « un franc vermillon » est, aujourd'hui encore, le graal des philatélistes. À la veille de la proclamation du Second Empire, la gentille Cérès est remplacée par le profil barbichu du prince-président qui reste sur les timbres quand il devient Napoléon III, en décembre 1852. Le timbre-poste est un enfant de la Deuxième République mais c'est le Second Empire qui l'élève au rang d'icône incontournable. Les bureaux de poste se multiplient et le service s'améliore, profitant des progrès techniques : le chemin de fer permet de transporter rapidement un plus grand nombre de courriers. Les malles-poste et les relais semblent d'un coup dépassés. Les Français du Second Empire écrivent de plus en plus et, même si le gouvernement nie farouchement lire en loucedé les lettres, l'existence d'un « cabinet noir » rattaché à la police secrète ne fait aucun doute. Pourtant, ces vilains curieux sont écrasés par la masse du courrier à traiter et par la généralisation du télégraphe électrique. Il semble bien loin le temps du télégraphe optique (le télégraphe de Chappe) qui avait fait la fierté des Français.



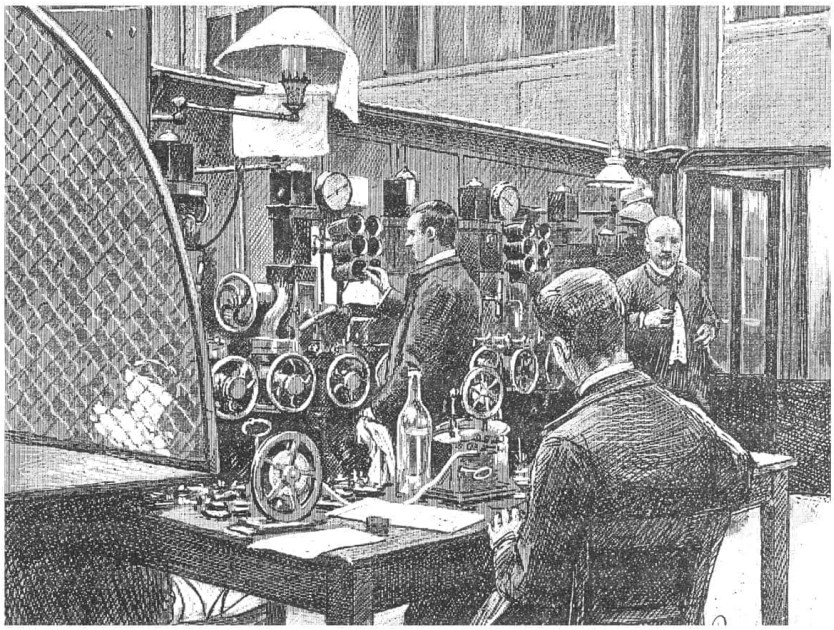
En 1854, Samuel Morse a vu son invention validée. Portrait de 1869

Samuel Morse – stop – avait inventé – stop – le télégraphe électrique – stop – en 1838 – stop –, mais son invention n'est

validée qu'en 1854. En France, le développement de ce mode de communication date des années 1850. Dès 1855, toutes les préfectures sont ainsi mises en relation avec Paris. L'industrialisation permet une distribution rapide des nouvelles, acheminées d'une ville à l'autre, grâce aussi à la pose de câbles télégraphiques sous-marins en direction de l'Angleterre, de la Corse et de l'Algérie.

C'est à l'initiative de la France et de son empereur qu'est uniformisé le service télégraphique international. Vingt États européens se réunissent à Paris entre le 1er mars et le 17 mai 1865 pour signer la convention créant l'Union télégraphique internationale. Les échanges mondiaux en matière de communication sont facilités. Il est désormais possible d'unifier le prix des dépêches et d'utiliser, partout en Europe, la langue de son pays d'origine.

En décembre 1866, à Paris, l'administration des Postes essaie un nouveau système capable de transmettre encore plus vite les messages : « le télégraphe pneumatique ». La ville est équipée de canalisations dans lesquelles sont propulsées, par air comprimé, des cartouches remplies de messages. C'est la naissance du « petit bleu », rendu plus tard célèbre par l'affaire Dreyfus. Télégramme ou pneumatique : le tarif se calcule selon le nombre de mots, alors autant en écrire le moins possible. Aujourd'hui bien évidemment, les nouvelles vont plus vite que l'éclair mais les échanges sont plus concis. Vous imaginez la correspondance de George Sand (26 tomes tout de même) sur Twitter ?



On trouve des matelas au Bon Marché et des pneumatiques à la poste, plus pratiques à envoyer

À la fin du Second Empire, ce sont des millions de télégrammes qui sont envoyés. Pourtant, un seul suffit à provoquer l'effondrement du régime. En juillet 1870, la dépêche d'Ems, un télégramme prussien, est considérée insultante par la France qui déclare la guerre. La défaite entraîne la fin du Second Empire tandis que Napoléon III est fait prisonnier. Le malheur, c'est simple comme un coup de télégraphe !

Le saviez-vous ?

Le premier calendrier des postes date du début du XVIII^{e} siècle. Sous le nom d'« Almanach des postes », il était offert par les facteurs à leurs clients. Il faut cependant attendre 1810 pour que Charles Oberthür, imprimeur, lui donne son aspect actuel. En 1856, Augustin Stoum, directeur général des Postes, impose son modèle et officialise sa diffusion. Dès 1858, 100 000 exemplaires sont édités. Malgré nos recherches, nous n'avons pu établir si des chatons avaient déjà posé pour ces calendriers…

Et ailleurs ?

La révolution postale qui commence en Angleterre dans les années 1840 s'étend peu à peu au monde entier – oh, mon dentier ! – car les timbres

alors n’avaient pas de dents. Une fois encore, c’est le Royaume-Uni qui innove avec l’émission des premiers timbres avec dentelure, en 1854. Les employés des Postes peuvent désormais séparer plus facilement les timbres, sans utiliser de ciseaux. En France, Napoléon III doit attendre 1862 pour se voir offrir des dents.

5
Culture, littérature et beaux-arts

Pensez-vous qu'une œuvre littéraire se suffise à elle-même, par la qualité de son style, ou bien doit-elle être replacée dans son contexte, dans la vie de l'auteur, pour être comprise ? Êtes-vous plutôt du côté de Proust ou de celui de Sainte-Beuve ? Les œuvres créées sous le Second Empire sont les fleurons de notre patrimoine artistique, elles font partie de notre mémoire collective, mais bien souvent elles sont déconnectées du contexte qui les a produites. Le Second Empire n'est plus étudié à l'école quand les chefs-d'œuvre qui y sont nés demeurent les vedettes des salles de classe : *Madame Bovary* de Flaubert, *Les Fleurs du Mal* de Baudelaire, *Les Misérables* d'Hugo, *Les Poèmes saturniens* de Verlaine, ou encore les poèmes de Nerval, « Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé… ». Pour la peinture, Ingres, Gérôme, Corot, Courbet, Manet et bien sûr Winterhalter sont les incontournables du Second Empire. En musique, ce sont Berlioz, Bizet, Massenet, Offenbach évidemment et aussi Gounod : « Ah ! je ris de me voir si belle en ce miroir » ! Arrêtons la liste des artistes de renom du Second Empire, elle serait trop longue. Il faudrait y ajouter aussi les noms de ceux qui ont construit leur imaginaire créatif sous Napoléon III, quand ils étaient peu connus ou alors enfants : Monet, Renoir, Rimbaud et même Van Gogh.

Le Second Empire est une période foisonnante de créations dans tous les domaines de l'art. La presse, sous surveillance, relaie les débats sur la dernière création théâtrale, sur les œuvres exposées au Salon et diffuse les romans-feuilletons. Dans les salons de la princesse Mathilde ou de Julie Bonaparte se croisent les frères Goncourt, Renan, Théophile Gautier, Tourgueniev ou Sainte-Beuve, que n'a pas pu rencontrer Marcel Proust : l'un est mort en 1869, l'autre est né en 1871. Proust est devenu un habitué du salon de la princesse Mathilde qui s'est maintenu après l'Empire.

1854 – « Notre-Dame des Arts »

Les salons littéraires sous le Second Empire

Nous sommes le siècle des chefs-d'œuvre de l'irrespect.

Edmond et Jules de Goncourt, *Journal*, février 1854

Sous le Second Empire, les personnalités les plus en vue se bousculent au salon de la princesse Mathilde, cousine de Napoléon III. Très appréciée pour son esprit et son naturel, elle est surnommée « Notre-Dame des Arts ». Fille de Jérôme Bonaparte, la princesse Mathilde a été pendant un temps fiancée au futur empereur avant d'épouser le comte Anatole Demidoff dont elle se sépare rapidement dans des conditions assez rocambolesques. Libérée de son mari violent, elle entretient une liaison ouverte avec le comte Émilien de Nieuwerkerke, sculpteur mais surtout surintendant des Beaux-Arts et chambellan honoraire de Napoléon III. Installée dans un hôtel particulier de la rue de Courcelles, à Paris et, l'été, dans son petit château de Saint-Gratien, elle accueille Gustave Flaubert, les frères Goncourt, Paul Bourget, Sainte-Beuve, le peintre Baudry, ou encore Théophile Gautier, engagé comme bibliothécaire à partir de 1868. La princesse Mathilde possède un vrai talent d'aquarelliste et expose même ses œuvres au Salon entre 1859 et 1867. Elle inspire ainsi nombre d'écrivains et

d'artistes comme les sculpteurs Jean-Baptiste Carpeaux et Raymond Gayrard, ou les peintres Franz Xaver Winterhalter ou Eugène Giraud qui représente son salon (voir cahier hors texte, page VIII, haut).

Une autre cousine de Napoléon III tient un salon réputé : Julie Bonaparte est la fille de Charles-Lucien Bonaparte, lui-même fils de Lucien, le frère de Napoléon I^{er}. Venue s'installer à Paris en 1850, rue de Grenelle-Saint-Germain, elle reçoit des diplomates, des ministres mais également des écrivains tels Barbey d'Aurevilly ou Prosper Mérimée.

Les salons échappent à l'étiquette imposée à la cour impériale et une certaine liberté de parole y est admise. Napoléon III écoute les conseils de ses deux cousines qui reçoivent indifféremment des personnages favorables à l'Empire et des opposants comme Adolphe Thiers dont Julie est très proche. Être de la famille de l'empereur offre des avantages financiers. Mathilde, dont le frère est appelé à succéder à Napoléon III avant la naissance du prince impérial, reçoit une dotation de 200 000 francs, portée à 500 000 francs en 1860. Julie de son côté reçoit 40 000 francs de la liste civile de Napoléon III. La vie est moins difficile avec un cousin empereur.

Les deux princesses diffèrent de par leur caractère. Mathilde donne l'image d'une femme libre, trop peut-être selon certains qui jugent son comportement frivole, et est viscéralement attachée à la gloire napoléonienne. Quant à Julie, elle paraît être une bonne épouse, respectant la bienséance, se montrant plus sceptique quant à l'avenir de la dynastie des Bonaparte. D'ailleurs, après la constitution du gouvernement d'Émile Ollivier au tout début de l'année 1870, Julie se vante de recevoir les ministres fraîchement nommés, lesquels sont loin d'être de fervents bonapartistes. Mathilde déplore cette attitude et se rapproche alors de l'impératrice Eugénie. La rivalité de salon entre Mathilde et Julie crée une situation délicate pour certains de leurs habitués communs. Les frères Goncourt, eux, considèrent Julie vulgaire et prétentieuse.

Les salonnières sont nombreuses sous le Second Empire, des femmes de lettres parmi lesquelles George Sand, Louise Colet ou Marie d'Agoult, mais aussi des courtisanes telles que La Païva ou

Jeanne de Tourbey devenue comtesse de Loynes. Les salons couvrent toutes les obédiences politiques : opposition libérale et républicaine, orléaniste et légitimiste, des savants et des hauts fonctionnaires. Le confinement de ces lieux permet de se réunir, sans autorisation du gouvernement, pour brocarder le pouvoir avec des charades ou des jeux de mots.

Après la chute de l'Empire, Julie retourne en Italie, estimant que la place des Bonaparte n'est plus en France. Elle continue à tenir salon mais celui-ci ne parvient pas à atteindre la renommée de celui qu'elle avait à Paris. La princesse Mathilde, après une courte période d'exil en Belgique, reprend ses activités de salonnière, rue de Berri. Son salon connaît encore de beaux jours jusqu'à la disparition de la princesse en 1904. Quand il écrit *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Marcel Proust évoque Mathilde, que Swann rencontre au Jardin d'Acclimatation : « C'est la princesse Mathilde, me dit-il, vous savez, l'amie de Flaubert, de Sainte-Beuve, de Dumas. Songez, c'est la nièce de Napoléon I^{er} ! Elle a été demandée en mariage par Napoléon III et par l'empereur de Russie. » Un destin impérial !

Le saviez-vous ?

Écrivain et critique littéraire, Sainte-Beuve a fait l'amère expérience de se fâcher avec les deux salonnières rivales. Habitué du salon de la princesse Mathilde, il avait tout de même envoyé à Julie Bonaparte l'un de ses romans. Désireuse de connaître l'avis de l'homme de lettres, Julie lui soumit une partie de son journal mais, par inadvertance, elle y avait laissé des propos fort désobligeants à son propos. Profondément blessé, Sainte-Beuve en parla à Mathilde qui répandit l'affront jusque dans les journaux. Les deux femmes se brouillèrent. En outre, la princesse Mathilde, qui avait son caractère, n'apprécia pas toutefois que son vieil ami Sainte-Beuve quitte *Le Moniteur universel*, journal favorable à l'empereur, pour écrire dans *Le Temps*, une feuille d'opposition. Elle rompit toute relation avec Sainte-Beuve. Moralité : il ne faut pas mettre le doigt entre l'arbre et les Corses !

Et ailleurs ?

Les salons littéraires, souvent ouverts par des femmes, sont une tradition bien française qui se maintient du XVIIe au début du XXe siècle : Madeleine de Scudéry, Julie de l'Espinasse, Germaine de Staël ou Juliette Récamier sont des salonnières. Qu'on les appelle cercle, académie, voire bureau d'esprit, il s'agit de lieux de convivialité où se retrouve la société mondaine férue de littérature et de beaux-arts, et dont la pratique s'est répandue en Europe. Dans les années 1860, à Londres, Clementia Taylor est célèbre pour recevoir des féministes. À Stockholm, Malla Silfverstolpe tient un salon réputé. La société est dominée par les hommes mais dans les salons, les femmes sont reines.

1854 – C'est un beau roman…

Du roman-feuilleton au roman policier

Tous les articles sont signés. La critique est indépendante du Rédacteur en chef, et reste sous la responsabilité de l'Écrivain qui la signe. Les Manuscrits non insérés sont brûlés. La Traduction est interdite. Les Lettres non affranchies sont refusées.

Encarts publiés en page une de *Le Mousquetaire. Journal de M. Alexandre Dumas*, dimanche 8 octobre 1854

La presse se démocratise et, avec elle, le roman-feuilleton. Ce genre littéraire, né dans les années 1830, était considéré comme de la sous-littérature : le feuilleton désigne le bas de la page d'un journal, le rez-de-chaussée. Pourtant, ces textes sont-ils de bas étage ? Le genre de roman-feuilleton le plus apprécié est celui de cape et d'épée, dans lequel excelle Alexandre Dumas. Payés à la ligne, les auteurs prennent bien soin de ménager le suspense pour tenir le lecteur en haleine et pour augmenter leurs revenus, d'où leur manie de tirer à la ligne. Le roman-feuilleton est très en vogue sous le Second Empire. Les lecteurs peuvent ainsi découvrir les histoires écrites par Paul Féval, Gustave Flaubert ou Pierre-Alexis Ponson du Terrail, créateur du personnage très populaire de Rocambole et de ses aventures… rocambolesques.

La démocratisation de l'imprimé et du roman-feuilleton en chagrine certains, les puritains craignant une dépravation de la pensée. D'autres dénoncent un abrutissement des masses ou le dévoiement des écrivains tentés par l'argent facile que procure ce genre de littérature. Face au roman-feuilleton, le pouvoir oscille entre le désir d'en tirer parti et la volonté de le contrôler. En soi, cette littérature de divertissement n'est pas une menace car il n'est pas question de politique mais mieux vaut rester méfiant. Eugène Sue, l'auteur des *Mystères de Paris*, était un fervent républicain. Les lois sur la presse découragent les patrons des journaux les plus fragiles. Une circulaire du 28 juillet 1852 impose l'estampillage de toute publication relative au colportage et une Commission de surveillance, rattachée au ministère de l'Intérieur, est mise en place en novembre 1852, avec l'obligation d'une autorisation. Publier ce type de roman est tout un feuilleton !

Une autre forme de littérature populaire prend forme sous le Second Empire : le roman policier, alors appelé roman judiciaire. En 1866, Émile Gaboriau publie *L'Affaire Lerouge,* enrichie par rapport à la version publiée trois ans plus tôt, sous forme de feuilleton, dans le journal *Le Pays*. Dans ce roman, l'inspecteur est « un ancien repris de justice réconcilié avec les lois, un gaillard habile dans son métier, fin comme l'ambre, et jaloux de son chef qu'il jugeait médiocrement fort. On le nommait Lecoq. » La description de l'inspecteur Lecoq, amené à devenir par la suite commissaire, ne vous rappelle rien ? La consonance de son patronyme, la référence à son passé douteux ? Le célèbre Vidocq a servi de modèle à l'auteur de *L'Affaire Lerouge*. Émile Gaboriau peut remercier Charles Baudelaire qui a eu la bonne idée de traduire les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe : ces nouvelles ont inspiré *L'Affaire Lerouge*, considéré comme l'un des premiers romans policiers. Pour la première fois, en effet, l'inspecteur mène l'enquête. Le Second Empire voit l'émergence de la pensée positiviste : la science et la logique peuvent résoudre tous les problèmes. Les énormes progrès réalisés dans le domaine de la police, notamment scientifique, rend son récit très réaliste. S'il a été inspiré par Edgar Poe, Gaboriau devient à son tour l'inspirateur de

Conan Doyle, voire de Maurice Leblanc pour son personnage d'Arsène Lupin qui, lui, n'est pas policier mais bel et bien voleur.

Le saviez-vous ?

Émile Gaboriau était destiné à passer sa vie dans la paperasse administrative. Sa rencontre avec Paul Féval, le célèbre auteur du *Bossu* en 1858, est déterminante. Secrétaire, nègre à ses heures, il ose se lancer lui aussi dans l'écriture à visage découvert. Il commence à fureter dans les prisons, les tribunaux, voire les morgues. En attendant, il s'essaie au roman humoristique, puis passe au roman historique. Enfin, après avoir fait le tour de la littérature classique, il s'attaque au roman policier. Il emprunte à Vidocq son art du travestissement ainsi que son don d'observation et de déduction. Cependant, le succès n'est pas au rendez-vous quand *L'Affaire Lerouge* paraît sous forme de feuilleton dans *Le Pays*. Le patron de presse Moïse Millaud fonde en 1865 un nouveau journal, *Le Soleil*, dont il veut faire un succès. *L'Affaire Lerouge* renaît de nouveau, cette fois à grand renfort de réclame. Dès lors, les aventures du commissaire Lecoq s'arrachent. Émile Gaboriau devient ensuite l'un des piliers du *Petit Journal* qu'il alimente régulièrement de romans judiciaires, parfois moins palpitants que les vrais faits divers.

Et ailleurs ?

Le 9 juin 1870 disparaît en Angleterre l'un des auteurs qui a le plus marqué la deuxième moitié du XIX^e^ siècle : Charles Dickens. Ses œuvres sont très appréciées en France, alors en proie à l'anglophilie, avec ses « squares », son « sport » et ses « dandys ». Les grands romans de Dickens ont été écrits avant l'avènement du Second Empire et *Oliver Twist*, *Un chant de Noël* ou encore *David Copperfield* sont déjà des classiques. À dépeindre la misère, il donne une image sombre de l'Angleterre victorienne, bien loin de la « fête impériale » du Second Empire.

1857 – Le spleen d'Emma Bovary

Les grands procès de la littérature

Voilà le roman ; je l'ai raconté tout entier en n'en supprimant aucune scène. On l'appelle Madame Bovary *; vous pouvez lui donner un autre titre, et l'appeler*

avec justesse : Histoire des adultères d'une femme de province*.*

L'avocat impérial M. Ernest Pinard, janvier 1857

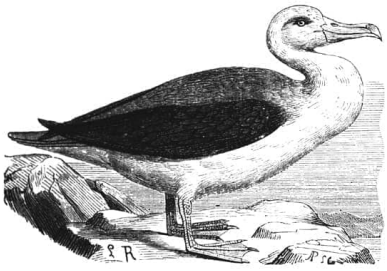
Pour avoir écrit *Madame Bovary*, Gustave Flaubert se retrouve au tribunal. Sous le Second Empire, deux sortes d'auteurs sont particulièrement surveillées : les opposants politiques et les écrivains dont les œuvres constituent un outrage à la morale publique et religieuse ainsi qu'aux bonnes mœurs. Les premiers peuvent être destitués de leur fonction à l'instar de Victor de Laprade, qui perd sa chaire de littérature pour avoir critiqué l'Empire, ou de Jules Michelet, coupable d'avoir publié une *Histoire de la Révolution française* donnant un trop beau rôle au peuple. Pour lui, les deux Napoléon ont été les fossoyeurs, l'un de la Première, l'autre de la Deuxième République. Refusant de prêter serment à Napoléon III, il doit abandonner sa chaire du Collège de France et sa place aux Archives. Les seconds sont poursuivis devant les tribunaux pour des œuvres jugées obscènes ou séditieuses : en 1857 toujours, la justice impériale ordonne la destruction des exemplaires des *Mystères du peuple* d'Eugène Sue.

La loi du 17 mai 1819 est invoquée pour mettre au pas les auteurs qui voudraient pervertir la population française. Le très zélé Ernest Pinard, avocat impérial, est attentif à tout ce qui est publié, dans les journaux d'opposition autant que dans les revues littéraires. En 1856, Maxime Du Camp, Laurent-Pichat et leur ami Flaubert se trouvent dans le collimateur du servile magistrat pour avoir publié *Madame Bovary* en feuilleton dans *La Revue de Paris*. C'est Gustave Flaubert lui-même qui, sans s'en douter, attire l'attention de Pinard sur son roman. Très mécontent des coupes drastiques demandées par les directeurs de la revue, il s'aperçoit *in fine* qu'une scène a encore été supprimée car jugée trop osée. Flaubert brandit la menace d'un procès mais se contente finalement d'une note à insérer. *La Revue de Paris* avait déjà écopé de deux avertissements. Ernest Pinard, qui épluche tous les articles du journal, voit là l'occasion de frapper d'une pierre deux coups : un procès pour Flaubert et un troisième avertissement au journal, synonyme d'interdiction.

Pinard instruit l'affaire à la VI[e] Chambre correctionnelle de la Seine. Ses réquisitoires montrent comment était alors jugée une œuvre littéraire. Flaubert prend Maître Senard pour avocat et demande à son entourage, politique ou familial, comme à ses amis écrivains, de témoigner en sa faveur. Si le réquisitoire de Pinard est jugé excellent, l'écrivain est acquitté le 7 février. Son avocat partageait le point de vue du procureur quant à l'édification nécessaire du lecteur par la littérature mais il fit remarquer qu'on ne pouvait pas reprocher à son client de s'être montré trop réaliste dans son œuvre. De plus, les passages incriminés étaient trop peu nombreux par rapport à la longueur du roman. La mort de l'héroïne coupable d'adultère pouvait en outre être vue comme un aboutissement de la justice divine.



– Le chat-huant, hulotte.



– Albatros commun.

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage…

Toujours en 1857, un autre auteur, et non des moindres, subit le joug de la justice impériale : Charles Baudelaire. Cette fois-ci, Ernest Pinard ne veut pas laisser la victoire lui échapper. Baudelaire se présente devant la cour le 20 août, entre un escroc et un souteneur. Comme pour le procès de *Madame Bovary*, Pinard donne lecture des quelques passages incriminés en les sortant de leur contexte, histoire d'impressionner les jurés. Charles Baudelaire, quant à lui, ne facilite pas la tâche de son avocat, Maître Chaix, pensant qu'il peut se défendre seul. Ce qu'il dit ne persuade pas et son avocat se contente de comparer *Les Fleurs du Mal* à d'autres œuvres non moins séditieuses et pourtant exemptes de condamnations. À l'issue des réquisitoires, Baudelaire est condamné à supprimer six pièces de

son recueil et à régler une amende de trois cents francs ; il est en outre privé de ses droits civiques. L'éditeur de Baudelaire est lui aussi condamné : Auguste Poulet-Malassis, que le poète surnommait « Coco Mal-Perché ». Il ne faut pas plaisanter avec la morale et la religion, encore très prégnante sous le Second Empire. Alors, de quoi était choqué le terrible Pinard ? Du poème « Lesbos » par exemple :

> Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses,
> Qui font qu'à leurs miroirs, stérile volupté !
> Les filles aux yeux creux, de leurs corps amoureuses,
> Caressent les fruits mûrs de leur nubilité ;
> Lesbos, terre des nuits chaudes et langoureuses.

Pour Baudelaire, dans *L'invitation au voyage*, « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, / Luxe, calme et volupté. » Pour Pinard, dans son réquisitoire au tribunal, tout n'est qu'ordre et censure, loi, morale et servilité.

Le saviez-vous ?

D'autres œuvres sont également mises à l'index par le pouvoir : Henri Monnier et Paul Verlaine sont condamnés respectivement en 1865 et 1867. Paradoxalement, Napoléon III autorise la reprise d'*Hernani*, la pièce de Victor Hugo, l'un des plus grands ennemis du régime. Jouée au moment de l'Exposition universelle de 1867, cette reprise est un succès. Les opposants seraient-ils mieux traités que les autres ? Finissons tout de même sur une note optimiste puisqu'en 1864 est instauré le décret sur la « liberté des théâtres » : si les contrôles administratifs sont supprimés, la censure et ses ciseaux veillent toujours…

Et ailleurs ?

En 1852 paraît aux États-Unis *La Case de l'oncle Tom*, un livre d'Harriet Beecher Stowe. Elle y dénonce les horreurs de l'esclavage et apporte des arguments aux abolitionnistes, à la veille de la guerre de Sécession. L'ouvrage est très mal accueilli dans le sud du pays et malheur au libraire qui voudrait le mettre en vitrine. En Russie aussi le livre est mal perçu. Le servage n'est aboli qu'en 1861 grâce à l'oukase de l'oncle Alexandre II.

1861 – On se fait une toile ?

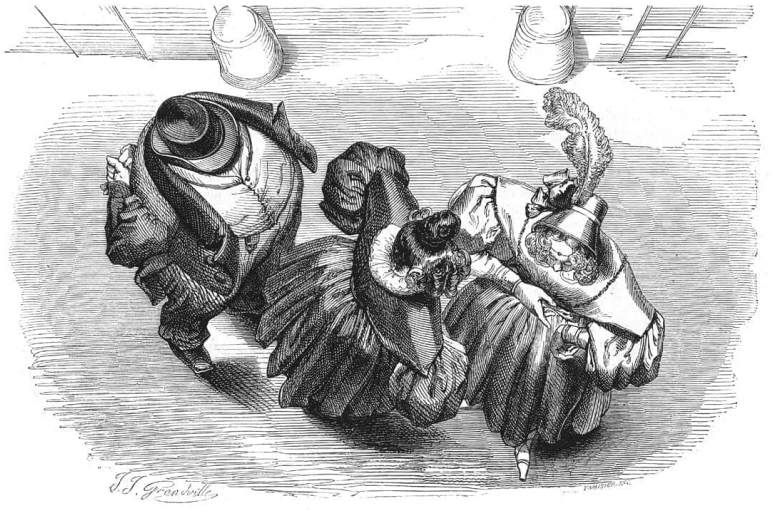
La peinture et ses différentes écoles

> *Quelle était sous l'ancien régime, notamment dans les deux derniers siècles, la condition de nos artistes, et en particulier de nos Sculpteurs et de nos Peintres ? Peu de gens aujourd'hui pourraient le dire exactement. On ne connaît ni les obstacles auxquels ils avaient affaire, ni les luttes qu'ils devaient soutenir, ni le genre de secours et de protection qui leur était assuré.*
>
> Ludovic Vitet, *L'Académie royale de peinture et de sculpture, étude historique,* 1861

En matière de peinture et de sculpture, l'Académie des beaux-arts est toute-puissante sous le Second Empire. Héritière de l'Académie royale du XVII^e^ siècle, elle avait été créée en 1803 et faisait partie de l'Institut de France. Sa vocation est de soutenir la création en attribuant des prix, des aides aux projets ou en organisant des concours. Elle est également chargée d'administrer le patrimoine artistique. Bref, elle est le garant d'un art officiel, académique.

Son tutorat s'exerce principalement sur l'École des beaux-arts, le Salon et le prix de Rome qui existe depuis 1663. À ce concours, seuls sont admis les hommes célibataires âgés de moins de trente ans, déjà passés par l'École des beaux-arts. Chaque année, des thèmes sont imposés pour le prix de Rome, par exemple en 1857 et 1858, ce sont des sujets religieux que les candidats doivent présenter. Plusieurs prix sont décernés et les lauréats du grand prix de Rome deviennent pensionnaires de l'Académie de France à la villa Médicis. Ce prix leur assurait, une fois rentrés en France, la reconnaissance en tant qu'artistes professionnels, l'assurance de voir se multiplier les commandes ainsi que l'honneur d'être exposés dans les Salons. Le décret du 13 novembre 1863 abaisse cet âge à vingt-cinq ans. Prosper Mérimée et Eugène Viollet-le-Duc ont voulu frapper un grand coup en souhaitant séparer l'École des beaux-arts de l'Académie dont la tutelle donnait lieu à un système de cooptation.

Certains peintres refusent et ruent dans les brancards, tel Dominique Ingres, reprenant la querelle des anciens et des modernes.



Passants vus d'un troisième étage. – Étude par Grandville.

L'École des beaux-arts ouvre de très belles perspectives

L'esthétique « pompiériste », académique, a le vent en poupe durant une bonne partie du XIXe siècle car elle correspond au goût du public pour les représentations de scènes mythologiques ou bibliques. C'est ainsi qu'Alexandre Cabanel peint la *Naissance de Vénus* qui remporte un grand succès au Salon de 1863, la toile étant achetée d'emblée par l'empereur. De son côté, le *Déjeuner sur l'herbe*, d'Édouard Manet, doit se contenter du Salon des refusés créé la même année par Napoléon III qui veut laisser le public juger les œuvres non retenues au Salon officiel. Cabanel et Manet peignent tous les deux une femme nue. L'un fait scandale et l'autre pas. Cabanel a peint une figure mythologique que la bourgeoisie accepte quand elle est choquée devant une vraie femme peinte par Manet. Tartuffe petit-bourgeois.

Le réalisme est l'un des courants majeurs du Second Empire, représenté par le modèle du genre, *Un enterrement à Ornans*, peint en 1850 par Courbet, qui d'ailleurs a donné le nom de ce mouvement pictural. Le réalisme est aussi marqué par la figure de Jean-François Millet, avec ses *Glaneuses* (1857) et son célèbre *Angélus* (1859), où les paysages sont encore vierges des effets de la révolution industrielle. Ce désir d'une nature idéalisée se retrouve

chez Théodore Rousseau, Charles-François Daubigny mais surtout Camille Corot, les maîtres de l'école de Barbizon, non loin de Fontainebleau, qui attire des artistes du monde entier venant peindre avec bonheur autour de Rosa. Leurs œuvres se vendent bien, soutenues par des galeristes de talent, tel Paul Durand-Ruel.

Avec Alexandre Cabanel, l'autre grand peintre officiel est Franz Xaver Winterhalter, médaillé à l'Exposition universelle de 1855. Il représente l'impératrice Eugénie et ses dames dans un tableau resté célèbre. Jean-Léon Gérôme, membre de l'Institut et professeur à l'École des beaux-arts, est remarqué pour *Bonaparte devant le Sphinx* en 1867-1868 tandis qu'Ernest Meissonier représente *Napoléon III à la bataille de Solferino* de 1859. Théodore Chassériau, Paul Baudry, William Bouguereau ou Horace Vernet sont autant de grands peintres de cette période. L'empereur soutien les arts avec l'argent de sa liste civile, mais ne fait pas dans l'avant-garde. Les œuvres historiques, les portraits de famille et les scènes de genre sont plutôt dans ses goûts. Plus d'un millier de sculptures et de tableaux sont ainsi achetés pour enrichir les musées dans toute la France : il y en avait une trentaine au début du siècle et près de deux cents à la fin du Second Empire.

En dehors du « Salon des artistes vivants », férus d'académisme et de peintures bien en cour, point de salut ? Que nenni et heureusement pour l'histoire de l'art ! Diverses publications sont consacrées aux avancées artistiques parmi lesquelles *La Gazette des Beaux-Arts* à partir de 1859 ou *L'Art pour tous* en 1861. Charles Baudelaire, de son côté, publie à plusieurs reprises des *Salons*, autrement dit des critiques d'art. L'école de Barbizon encourage à peindre en plein air et l'école normande donne une importance particulière à la lumière. Quelques jeunes peintres s'intéressent à ces nouvelles pratiques : Claude Monet, Frédéric Bazille, Alfred Sisley et Auguste Renoir. L'impressionnisme apparaît à la face du monde tout juste après le Second Empire mais c'est bien sous Napoléon III que ces artistes révolutionnaires ont construit leur technique.

Quant à la sculpture, les musées s'enrichissent d'œuvres magistrales. Charles Champoiseau, alors vice-consul, découvre en

1863 la *Victoire de Samothrace* à Andrinople : il la rapporte au Louvre, en morceaux, puisqu'elle a été retrouvée éparpillée façon puzzle. La sculpture du Second Empire n'est pas uniquement destinée aux musées, loin de là, car elle s'expose dans la ville. Des artistes de talent sont sollicités dans le cadre des travaux d'Haussmann : Jean-Baptiste Carpeaux, Jules Dalou ou Albert-Ernest Carrier-Belleuse. Le plus grand musée de sculpture à ciel ouvert est le cimetière du Père-Lachaise, déjà lieu de promenade pour les Parisiens.

Le saviez-vous ?

Édouard Manet aborde un sujet politique quand il peint en 1868 *L'Exécution de Maximilien*. L'événement avait choqué : le jeune empereur du Mexique, soutenu par la France, avait été abandonné par Napoléon III puis exécuté par les républicains mexicains que Manet affuble d'uniformes très proches de ceux de l'armée française. Évidemment, la censure veille et la toile est vite écartée. Un autre tableau quant à lui, n'est pas destiné à être exposé : *L'Origine du monde*, de Gustave Courbet en 1866, représente un sexe de femme en gros plan. Heureusement qu'il n'était pas visible : la très prude et bigote impératrice Eugénie s'en serait étouffée de rage.

Et ailleurs ?

En 1855, le ministre de l'Instruction publique, Hippolyte Fortoul, envoie une demi-douzaine d'artistes en mission en Égypte, au Yémen et en Abyssinie pour se former et étudier les Antiquités. Parmi eux, un jeune sculpteur de vingt-et-un ans, particulièrement attentif à la statuaire égyptienne. Revenu en France, il commence à acquérir une petite notoriété et peut vivre de son art. Cependant, une pensée l'obsède et il profite de l'Exposition universelle de 1867 pour exposer au couple impérial son idée de statue colossale, en vain. Le vice-roi d'Égypte, lui non plus, n'est pas intéressé par cette œuvre. Ferdinand de Lesseps fait également la fine bouche et renvoie l'artiste dans les cordes : il ne veut pas de cette statue pour le canal de Suez ! Triste et amer, Auguste Bartholdi rentre chez lui à Colmar avec dans ses cartons les dessins de sa « Liberté éclairant l'Orient ». Elle a pourtant de l'avenir…

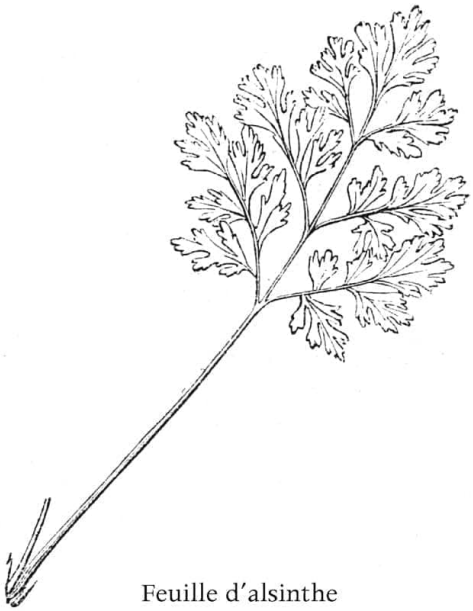
1862 – Leconte de Lisle ou Verlaine ?

L'opposition entre Parnassiens et Symbolistes

Tel qu'un morne animal, meurtri, plein de poussière,
La chaîne au cou, hurlant au chaud soleil d'été,
Promène qui voudra son cœur ensanglanté
Sur ton pavé cynique, ô plèbe carnassière !

Leconte de Lisle, « Les Montreurs », *Poèmes barbares*, 1862

Comment naît un mouvement littéraire ? Comme souvent, il se construit par opposition à ceux qui l'ont précédé. Au début du XIX^e^ siècle, les Français assistent à la lutte entre les « anciens » et les « modernes ». Les modernes ? Ils révolutionnent l'art poétique avec des œuvres où la sincérité se mêle de mélancolie, où le moi intime est mis en scène. Cette « nouvelle vague » est représentée par Lamartine, Vigny, Hugo. Les « anciens », leurs adversaires, sont les tenants d'un romantisme classique dans la continuité de Madame de Staël, de Chateaubriand ou de Musset. L'avènement du Second Empire, en 1852, marque cependant la fin du romantisme. Seul survivant, Hugo, condamné à l'exil, poursuit son œuvre hors de France.



Feuille d'alsinthe

La fée verte

En 1866 paraissent des brochures qui lancent le mouvement parnassien. Sous le titre *Le Parnasse contemporain*, l'éditeur Alphonse Lemerre a réuni les textes des poètes du moment : Théophile Gautier, Théodore de Banville, José-Maria de Hérédia, Auguste Vacquerie ou encore François Coppée. Le terrain est propice à l'apparition de ce nouveau genre littéraire. Théophile Gautier réclame « l'Art pour l'Art » et s'affranchit de la morale. Leconte de Lisle organise des « samedis » où Sully Prudhomme croise Catulle Mendès et Villiers de l'Isle Adam. Le mouvement intéresse quelques poètes, futurs dissidents, parmi lesquels Arthur Rimbaud, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé ou Charles Baudelaire.

Le Parnasse réfute le lyrisme propre à la littérature romantique. Le « je » est également proscrit pour une approche plus objective et distanciée du sujet. Le Parnasse recherche l'impassibilité, le côté descriptif, plus rigoureux, exempt de toute passion et empreint de pessimisme. Plusieurs publications jettent les bases de ce mouvement parmi lesquelles *La Revue fantaisiste*, en 1861, fondée par Catulle Mendès, la *Revue du Progrès*, qui paraît entre 1863 et 1864, de Louis-Xavier de Ricard, ou *L'Art*, en 1865, de Leconte de Lisle.

Au début des années 1870, ceux-là mêmes qui avaient été publiés dans des revues parnassiennes, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé et surtout Baudelaire, lancent à leur tour leur propre mouvement : le symbolisme, dont les origines remontent à la publication des *Fleurs du mal* en 1857 et à la traduction par Baudelaire des œuvres d'Edgar Poe. Le symbolisme, qui s'inscrit en réaction au Parnasse, au réalisme de Flaubert ou encore au naturalisme de Zola, adopte une espèce d'abstraction. L'œuvre se fait mystique, notamment chez Mallarmé.

En marge de ces différentes « écoles », la poésie félibrige se ménage une place qui n'est pas négligeable. Le poète Frédéric Mistral lui donne ses lettres de noblesse. Le Félibrige est une association créée en 1854 pour faire renaître la langue d'oc, autrement dit l'occitan, langue provençale. Mistral s'entoure de son ami Joseph Roumanille et de cinq autres poètes, eux aussi provençaux : Théodore Aubanel, Jean Brunet, Paul Giéra, Anselme Mathieu et Alphonse Tavan. De par son œuvre principale, *Mireille* (*Mirèio* en langue occitane), Frédéric Mistral a redonné vie à l'occitan. *S'aco `s pas vuei, sara deman¸* si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain !

Le saviez-vous ?

« Et maintenant la science et l'art se retournent vers les origines communes », écrit Leconte de Lisle dans ses *Poèmes antiques*, parus en 1852. Il n'y a pas à dire, Leconte est bon pour allier l'art des chiffres et des lettres. Un autre poète a interprété cette valorisation des sciences à sa manière : il s'agit de Maxime Du Camp. Le titre de son recueil parut alléchant aux Parnassiens : *Les Chants modernes*, en 1855, l'année de la première Exposition universelle en France. Ces chants célèbrent en vers (mais pas contre tous) les principales innovations. Baudelaire, inventeur du mot « modernité », ironise sur cette publication. Pourtant, Maxime Du Camp avait placé en épigraphe de ses *Chants modernes* : « Ni regret du passé, ni peur de l'avenir. » Quoi de plus moderne !

Et ailleurs ?

Le monde ne le sait pas encore mais en France, en 1869, un auteur inconnu, né à Montévidéo, en Uruguay, écrit une œuvre qui va changer la littérature cinquante ans plus tard. Une vraie bombe à retardement. Isidore Ducasse, sous le pseudonyme du comte de Lautréamont, écrit *Les Chants de Maldoror*. Les lecteurs (peu nombreux) sont stupéfaits quand Lautréamont leur annonce : « J'établirai dans quelques lignes comment Maldoror fut bon pendant ses premières années, où il vécut heureux ; c'est fait. » Surtout, ils restent médusés face à des images jusqu'alors jamais imaginées, tel ce jeune homme beau « comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie ! » Le surréalisme serait-il né sous le Second Empire ?

1862 – Des nouvelles pour tous ?

La presse et les périodiques sous surveillance

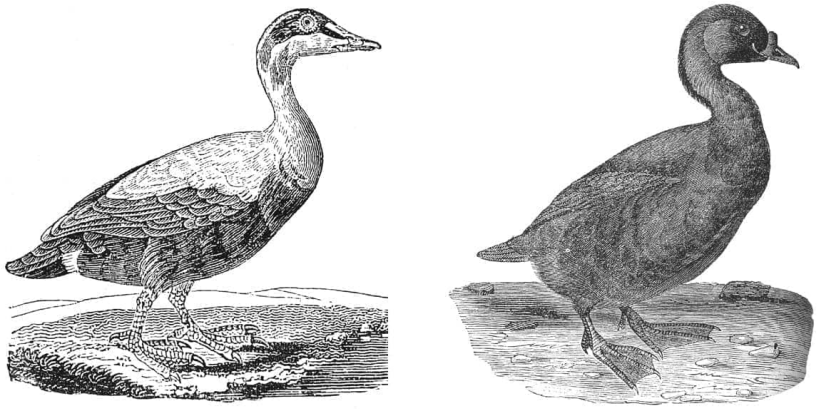
En France, il n'y a qu'un journaliste, et ce journaliste, c'est l'empereur.

Jules Favre au Corps législatif, 8 mars 1862

Le 8 mars 1862, au Corps législatif, le député Jules Favre provoque des exclamations et même une interruption de séance quand il déclare que le seul journaliste de l'Empire est l'empereur. Cet avocat malin et républicain reprend alors une phrase que le représentant du peuple Léon Faucher avait prononcée à l'Assemblée nationale en août 1848 : « Est-il besoin de vous rappeler que, sous l'Empire, il n'y avait qu'un journaliste, et que ce journaliste était l'Empereur ! » Léon Faucher parlait de Napoléon I^{er} mais la mainmise impériale de Napoléon III sur la presse laisse vite à penser que « tel oncle, tel neveu ».

Louis-Napoléon Bonaparte, prince-président, sait qu'il faut se méfier des journaux, lui qui avait utilisé le pouvoir des mots pour séduire l'esprit public. Le décret du 17 janvier 1852 instaure un nouveau régime pour la presse, dans le but de museler les journalistes hostiles au pouvoir. Les mesures sont drastiques : cautionnement, droit de timbre majoré, autorisation requise pour quiconque souhaite parler politique. Un système d'avertissements

est instauré. Quand un article ne plaît pas, le gouvernement fait les gros yeux une première fois, puis une deuxième, et au troisième avertissement le journal est interdit de parution. Peu nombreux sont les patrons de presse capables de mettre en péril leur entreprise pour une petite pique politique. Durant les premières années du règne de Napoléon III, l'Empire autoritaire prône l'ordre moral et tout est mis en place pour décourager ceux qui voudraient fonder un journal. Dans ce contexte, la presse républicaine devient marginale. Seuls dominent trois journaux favorables à l'Empire : *Le Moniteur, Le Constitutionnel* et *Le Pays*. Critiquer la politique impériale est mal vu, et quand il est question des relations avec la papauté, *L'Univers*, journal catholique de Louis Veuillot, est interdit en 1860. Légitimistes, orléanistes, catholiques ultramontains, libéraux ou républicains doivent donc se contenter d'une faible diffusion de leurs idées. La justice distribue condamnations et amendes, obligeant les journalistes à l'autocensure. Puisqu'il faut tout de même remplir les pages, les articles s'attardent longuement sur les expositions de peinture ou encore sur le dernier spectacle à la mode.



Sous l'Empire, la chasse aux canards



– Chou Cabus

Feuille de chou ou hommage à un grand dessinateur

Le décret de 1852 est quelque peu adouci par la loi du 2 juillet 1861, quand le régime devient plus libéral. Paradoxalement, le Second Empire a connu un essor de la presse, malgré toutes les contraintes. Il répond à un besoin des Français de savoir, d'apprendre et de se tenir informé. Les progrès techniques permettent en outre d'illustrer les articles par de sublimes gravures : le Second Empire voit naître les premiers reportages illustrés.

Le saviez-vous ?

Sacré Henri Rochefort, la bête noire de l'empereur ! L'homme aux « vingt duels et trente procès » n'a peur de rien. En 1868, le pouvoir ayant desserré son étreinte sur la presse, il crée *La Lanterne*, mais se voit contraint à un exil bruxellois après que son journal a été saisi au onzième numéro. Il continue toutefois à le diffuser, poussant même l'ironie jusqu'à l'importer en France dissimulé dans des bustes de… Napoléon III ! Son nouveau journal, *La Marseillaise*, qu'il crée fin 1869, connaît un grand succès et défraie la chronique quand l'un de ses collaborateurs, Victor Noir, est assassiné par Pierre Bonaparte, le propre cousin de l'empereur. Henri Rochefort écrit alors dans son journal : « J'ai eu la faiblesse de croire qu'un Bonaparte pouvait être autre chose qu'un assassin. » Bien entendu, il est de nouveau condamné.

Et ailleurs ?

Aux États-Unis, en 1863, William Bullock invente une presse rotative révolutionnaire : elle utilise de grandes bobines de papier et permet

d'imprimer très rapidement. Cette invention favorise une diffusion massive des journaux dont le prix baisse. Cependant, il faut avoir suffisamment de nouvelles pour remplir les pages. Ça tombe bien, l'agence Reuters, fondée à Londres, existe depuis 1851. William Bullock ne cesse d'améliorer sa presse rotative mais, en avril 1867, il se blesse à la jambe en voulant réparer sa machine. La gangrène lui est fatale et il meurt quelques jours plus tard. De quoi remplir une belle notice nécrologique.

1866 – Bienvenue au spectacle !

Le café-concert, l'opérette et l'opéra-bouffe

Je suis Brésilien, j'ai de l'or,
Et j'arrive de Rio-Janeire
Plus riche aujourd'hui que naguère,
Paris, je te reviens encor !

Jacques Offenbach, *La Vie parisienne*, 1866

Pas besoin d'être brésilien sous le Second Empire pour amasser de l'or : il suffit d'être tenancier d'un café-concert, dont l'ancêtre, le café chantant, était apparu sous la Révolution. En 1849, le prince-président fait interdire les goguettes, où, sous prétexte de chansons, il est souvent question de politique. Des limonadiers et des marchands de vin, flairant un bon investissement, ont l'idée d'ouvrir des lieux où l'on peut consommer des boissons et profiter de chants, de musique ou de revues. La révolution industrielle favorise le développement des grandes agglomérations et les amateurs, masculins pour la plupart, ne manquent pas. Ce commerce prospère, au grand dam des propriétaires de salles de théâtre, qui y voient une concurrence déloyale : l'entrée est gratuite au café-concert, les clients ne payent que leurs consommations, qu'il faut cependant renouveler. Les spectacles sont soumis à l'obtention préalable d'une autorisation du préfet de Police, forme de censure déguisée pour éviter la diffusion de chansons hostiles au régime et garantir leur bonne moralité.

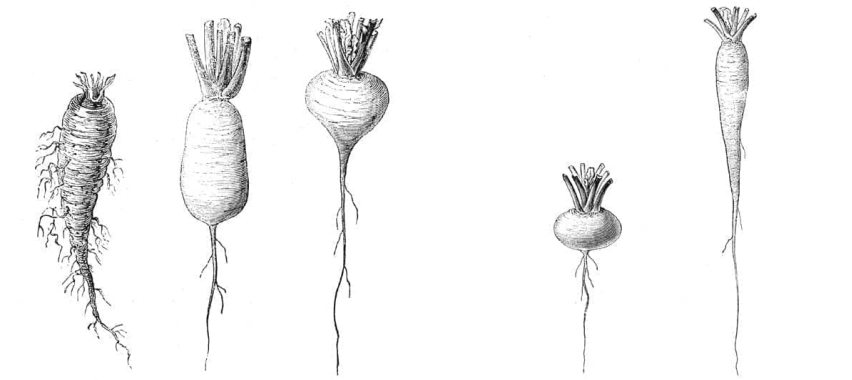
Après de timides débuts, les salles se multiplient sur les grands boulevards : la Scala en 1857, l'Eldorado en 1858, l'Alcazar d'hiver et son décor mauresque en 1860, le café Moka vers 1860 ou encore le Bataclan ouvert en 1864, représentant une pagode chinoise, nom donné en hommage à l'opéra-bouffe d'Offenbach *Ba-ta-clan*. D'autres salles ouvrent au nord et au sud de Paris, telles la Gaité-Rochechouart ou la Gaité-Montparnasse en 1868. Toutes les classes sociales vont au café-concert, de l'ouvrier venu chercher un peu de distraction après son dur labeur au bourgeois aguiché par les lorettes en quête d'un protecteur. En effet, certains sont des lieux de prostitution déguisés : le talent incertain de certaines chanteuses (elles chantent faux) laisse imaginer que là n'est pas leur véritable métier. Le café-concert rencontre également un grand succès dans les villes de province mais aussi à l'étranger, dans les colonies notamment. Les salles peuvent accueillir un grand nombre de clients comme à Marseille, Bordeaux, Toulouse ou Lyon : les Alcazars et les Alhambras essaiment sur tout le territoire.

Pour les artistes, les conditions de travail sont difficiles et les emplois précaires. Les salles sont ouvertes sept jours sur sept de l'automne au printemps. L'été, les chanteurs trouvent généralement des engagements dans des villes d'eau. Noyés dans la fumée des clients et dans l'air irrespirable des becs de gaz, les artistes ne sont pas à la fête, les seuls qui s'en sortent étant les vedettes reconnues comme la chanteuse Thérésa, « la diva du ruisseau ».

Le spectacle qui fait la gloire du Second Empire est l'opéra-bouffe. Le terme existait déjà au XVIII^e^ siècle. Issu de l'italien *buffa* (plaisanterie), il désigne un genre musical appartenant à la comédie. La frontière est cependant floue entre l'opéra-comique, l'opéra-bouffe et l'opérette. Le génie qui a donné ses lettres de noblesse à l'opéra-bouffe est Jacques Offenbach, directeur des Bouffes-Parisiens depuis 1855. C'est peut-être du nom de ce théâtre que lui vient l'idée de qualifier ainsi ses œuvres pour les différencier de ses opérettes, un spectacle sentimental sans prétention. Offenbach s'associe à des librettistes de talent, tels Meilhac et Halévy. Ses œuvres principales sont des modèles du genre : *Orphée aux enfers*

(1858), *La Vie parisienne* (1866), *La Grande-duchesse de Gerolstein* (1867) ou *La Périchole* (1869). Quant à *La Belle Hélène* (1864), elle est considérée par certains musicologues comme un opéra-bouffe, par d'autres comme une opérette et par d'autres encore comme un opéra-comique. Peu importe : le plaisir n'a pas besoin de classification !

Une autre grande figure de l'opéra-bouffe du Second Empire est Florimond Ronger, plus connu sous le nom d'Hervé. Il avait composé en 1847 *Don Quichotte et Sancho Pança*, œuvre considérée comme la première opérette, suivie de plusieurs autres lorsqu'il devient directeur d'un café-concert rebaptisé les Folies-Concertantes, en 1854. Incarcéré pour une affaire de mœurs, il prend la direction, quelques années plus tard, des Folies-Dramatiques où il donne notamment *L'Œil crevé* en 1867 et *Le Petit Faust* en 1869, de grands succès.



Navet de Freneuse. Navet des Vertus. Navet des Sablons. Navet (boule d'or). Navet noir long d'Alsace.

Les spectacles

En résumé, ce qui fait la différence entre tous ces spectacles, ce sont les spectateurs. Eh oui, la bonne société se rend volontiers à l'Opéra, le vrai, le sérieux où les œuvres représentées élèvent l'âme sans une once de vulgarité. Le public petit-bourgeois, voire populaire, préfère l'opéra-comique. Sachant mêler la comédie et la musique, il est plus proche du quotidien par ses dialogues. Opéra et opéra-comique sont cependant amenés à fusionner tandis que l'opérette et l'opéra-bouffe s'adressent à ceux qui n'ont qu'une envie : se distraire, à l'instar du baron de Grondremarck dans *La Vie parisienne* :

Moi, je voudrais voir les théâtres,
Pas ceux où l'on s'embête, mais
Ceux où des actrices folâtres
Offrent aux regards mille attraits.

Nous irons là, et nous verrons tout, dans cette ville splendide qu'est Paris sous le Second Empire !

Le saviez-vous ?

Sous le Second Empire, pour faire leur promo, les artistes profitent d'une colonne, la célèbre colonne Morris dont la longévité n'a d'égale que son efficacité. Depuis 1839, des colonnes avaient été installées à Paris, souvent couplées avec un urinoir, mais c'est au moment des travaux haussmanniens que ce mobilier urbain prend toute son ampleur. Fini l'affichage sauvage, la publicité pour un spectacle l'habille, mise en valeur quand elle est éclairée de l'intérieur. L'une des affiches les plus remarquées de l'époque est celle que Jules Chéret signe en 1858 pour *Orphée aux enfers*, d'Offenbach. En 1868, l'imprimeur Gabriel Morris donne son nom à ce mobilier urbain. Sous le Second Empire, Paris est une fête qui s'affiche sur les colonnes !

Et ailleurs ?

Offenbach est le compositeur qui domine l'opéra-bouffe sous le Second Empire. Pourtant, des œuvres venues de l'étranger remportent un immense succès. *Don Pasquale*, de Gaetano Donezetti, a été créé en 1843 mais est toujours joué. D'ailleurs, dans *La Vie parisienne*, la baronne de Grondremarck veut, « dans la capitale, voir les divas qui font fureur, voir la Patti dans Don Pasquale ! » La grande cantatrice du Second Empire est en effet Adelina Patti, une Italienne. Elle épouse, avec l'entremise de l'impératrice, le marquis de Caux, écuyer de l'empereur. Dès lors, sur ses invitations, la cantatrice écrit : « La marquise de Caux sera chez elle samedi soir ; la Patti chantera. »

6
Éducation et idées

En matière scolaire, de réelles avancées ont déjà été faites sous la monarchie de Juillet. La loi Guizot de 1833 sur l'instruction publique et la liberté de l'enseignement, obligeait d'avoir, dans chaque département, une école normale d'instituteurs et, dans chaque commune de plus de cinq cents habitants, une école primaire. Sous la Deuxième République, le ministre de l'Instruction publique, Hippolyte Carnot, avait avancé un projet de loi rendant l'enseignement obligatoire pour les garçons et les filles, et offrant une formation de trois ans pour les instituteurs, aux frais de l'État. L'Église craint alors de perdre la main sur la formation de la jeunesse. Ces instituteurs, imprégnés des idées des Lumières, n'ont bien entendu qu'une idée en tête : détourner nos chères têtes blondes des enseignements de l'Église ! Elle trouve un allié formidable en Alfred de Falloux, catholique légitimiste et ministre de l'Instruction publique qui propose en 1850 une loi accordant une grande liberté à l'enseignement religieux. Vieux monsieur, Falloux explique en 1878 les principes qui ont conduit sa pensée politique : « Dieu dans l'éducation. Le pape à la tête de l'Église. L'Église à la tête de la civilisation. » Voilà qui est clair ! La loi Falloux a de quoi mettre en fureur le député Victor Hugo qui n'hésite pas à le faire savoir dans un discours resté célèbre, prononcé le 14 janvier 1850

lors de la discussion de la loi : « Je veux, dis-je, la liberté de l'enseignement sous la surveillance de l'État, et je n'admets, pour personnifier l'État dans cette surveillance si délicate et si difficile, qui exige le concours de toutes les forces vives du pays, que des hommes appartenant sans doute aux carrières les plus graves, mais n'ayant aucun intérêt, soit de conscience, soit de politique, distinct de l'unité nationale. » L'écrivain en colère ajoute : « J'entends maintenir, quant à moi, et au besoin faire plus profonde que jamais, cette antique et salutaire séparation de l'Église et de l'État qui était l'utopie de nos pères, et cela dans l'intérêt de l'Église comme de l'intérêt de l'État. » Pour la séparation des Églises et de l'État, il faut attendre : Napoléon III se méfie des socialistes et il a besoin de l'appui des catholiques pour mener à bien sa politique. Déjà qu'il se fâche suffisamment avec eux sur les questions italiennes, il peut bien laisser Dieu au cœur du système éducatif, des salles d'asile à l'enseignement supérieur. Pourtant, face à la religion, d'autres courants d'idées se développent, le spiritisme et le socialisme, le positivisme et le féminisme. Le Second Empire n'est pas une période de pensée unique.

1855 – Les pouponnières du Second Empire

Les salles d'asile pour les plus jeunes

> *Les salles d'asile sont des établissements d'éducation où les enfants des deux sexes reçoivent les soins que réclame leur développement physique et moral.*
>
> *Décret impérial du 21 mars 1855*

Salles d'asile : c'est ainsi que sont appelés les établissements destinés aux plus jeunes sous le Second Empire. Ces établissements existaient depuis près d'un siècle et il faut attendre la Troisième République pour qu'ils prennent le nom d'écoles maternelles, par un décret d'août 1881. Jusqu'au Second Empire, ces salles d'asile étaient quelque peu laissées à l'abandon, étant au mieux de gentilles garderies sans mission définie : entre dix

et trente enfants étaient placés dans ces « refuges » sous la surveillance d'une femme, sorte d'assistante maternelle, chargée de les nourrir et de les faire dormir mais pas de les instruire. Le décret du 21 mars 1855 transforme ces salles d'asile en établissements d'éducation. Elles sont prévues pour accueillir les plus jeunes, entre deux et six ans, avec des horaires précis, de sept à dix-neuf heures en été et de huit à dix-neuf heures en hiver. Il devenait urgent de prendre le relais des crèches, à un moment où l'évolution du travail féminin hors de la maison pose la question des enfants trop grands pour la crèche mais pas assez pour l'école primaire.

Dans ces salles d'asile, les enfants bénéficient de plusieurs enseignements dont l'instruction religieuse, avec prières et récits édifiants, mais aussi des rudiments de la lecture, de l'écriture, du calcul mental et du dessin. Ils apprennent des chants religieux et complètent leur éducation avec des exercices corporels. Si ce programme paraît assez ambitieux, il se résume bien vite à des jeux et des travaux manuels. La direction de ces salles d'asile dépend du ministre de l'Instruction publique et du Comité central de patronage. Le maire de chaque commune procède à l'admission des enfants.

Entre 1850 et la fin du Second Empire, on assiste à un accroissement considérable de la fréquentation de ces établissements. L'effectif était de 160 244 enfants en 1850, contre 450 000 en 1870. Le nombre d'établissements augmente lui aussi, passant de 1 735 salles d'asile en 1850, dont 1 055 « publiques » et 680 « libres », à plus de 3 700 salles à la fin du Second Empire.

En 1855 est publié un fascicule officiel adressé aux maires, à l'attention des Comités locaux de patronage des salles d'asile. Intitulé *Décrets et règlements concernant les salles d'asile*, il contient des préconisations qui montrent combien l'exploitation possible des enfants est au centre des préoccupations : « Il importe essentiellement de ne point changer les refuges de la première enfance en établissements d'instruction proprement dite, de ne point transformer la salle d'asile en école. […] Ne faudrait-il pas craindre que, les petits élèves possédant tant bien que mal au sortir de l'asile, les connaissances indispensables, un grand nombre de parents se

crussent autorisés à leur imposer, dès l'âge de sept ans, ces travaux prématurés qui, dans les centres industriels, sont trop souvent funestes au développement physique des enfants et multiplient en même temps, pour eux, les causes d'une corruption précoce ? » Il est vrai que l'âge minimum pour aller travailler est encore de huit ans mais avec tout de même des limites : pas plus de huit heures par jour, ni la nuit, ni le dimanche. Leurs petites mains étaient pourtant si pratiques pour aller nettoyer les énormes machines…

Le saviez-vous ?

Pour les classes les plus aisées, pas question de placer leurs rejetons dans des salles d'asile. Une nourrice puis une bonne pour enfant sont nécessaires à la domesticité d'une grande maison. Ensuite, le petit privilégié profite d'un précepteur. Le prince impérial, né en 1856, en a eu deux : Francis Monnier puis Augustin Filon. Certains sont sollicités pour des leçons particulières, comme Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique. Augustin Filon accompagne le prince impérial en exil et, au moment de quitter la France en septembre 1870, il envoie un télégramme : « Filons sur la Belgique. [signé] Filon. » Les pamphlétaires reproduisent ce télégramme et en rigolent. Augustin Filon, lui, n'a de cesse de proclamer qu'il s'agit d'une supercherie et écrit à tous les journaux qui le reproduisent. Il ne veut pas laisser filer l'affaire.

Et ailleurs ?

La salle d'asile a pris son modèle en Écosse. À New Lanark, l'industriel Robert Owen avait ouvert dès 1810 un établissement pour les petits enfants auprès de son usine. La direction était assurée par James Buchanan, un ouvrier très doué pour la pédagogie, si doué d'ailleurs que Londres ne tarda pas à le débaucher. Il fut chargé d'organiser les *Infant Schools* qui connurent un grand succès par ses méthodes d'éducation. Ce succès traversa la Manche et parvint, de salon en salon, jusqu'aux oreilles de Denis Cochin, un philanthrope français. C'est ainsi qu'en 1828, rue des Martyrs, à Paris, ouvrit la première salle d'asile imitée de celles de Londres. Pas sûr que les petits enfants aient eu envie d'aller travailler dans une salle d'asile, rue des Martyrs.

1857 – Esprit, es-tu là ?

Le spiritisme

> *L'homme n'est pas seulement composé de matière, il y a en lui un principe pensant relié au corps physique qu'il quitte, comme on quitte un vêtement usagé, lorsque son incarnation présente est achevée. Une fois désincarnés, les morts peuvent communiquer avec les vivants, soit directement, soit par l'intermédiaire de médiums de manière visible ou invisible.*
>
> Allan Kardec, *Le Livre des Esprits. Le principe de la doctrine spirite*, 1857

À quel moment les tables ont-elles commencé à tourner ? Aux États-Unis sans doute, vers 1848, ou peut-être ailleurs, à une autre époque… tout cela est chargé de mystère, il faudrait demander aux esprits. En revanche, le spiritisme a des origines beaucoup plus précises : il est apparu en France au XIXe siècle.

Né en 1804 à Lyon, Hippolyte Léon Denizard Rivail a dix ans quand sa famille l'envoie faire ses études en Suisse, au château d'Yverdon, chez Johann Heinrich Pestalozzi, pédagogue rousseauiste. Rivail devient pédagogue à son tour et importe à Paris les méthodes de son maître. La mode des tables tournantes a traversé l'Atlantique et on fait appel à lui au cours de quelques expériences. Un tournant dans sa carrière en somme.

En 1855, il songe à partager son expérience par le biais de publications mais, comme il est l'auteur de livres pédagogiques, il préfère prendre un pseudonyme : Allan Kardec. Ce nom était celui qu'il portait quand il était druide dans une vie antérieure ! *Le Livre des Esprits* paraît en 1857 et connaît un immense succès. Il devient la bible de tous les adeptes de cette science ; c'est ainsi que Kardec définit sa démarche qu'il baptise du nom de « spiritisme ». Jusqu'alors, il était question de « spiritualisme américain » (à cause des tables) ou de « phénomènes magnétiques ». Ce druide pédagogue lyonnais et breton réfute ces appellations, le spiritualisme, en France, désignant les adeptes de l'immortalité de

l'âme. Il se méfie d'ailleurs de ces « cousins d'Amérique », sur lesquels il ironise volontiers, leurs expériences n'étant pas assez philosophiques à ses yeux. Kardec a raison de se montrer suspicieux : les « médiums américains » pullulent sous le Second Empire et organisent des tournées dignes de spectacles de foire. Ils sont reçus dans les salons du Tout-Paris et même dans les palais impériaux. En 1857, Napoléon III assiste à une démonstration du médium Daniel Douglas Home, chassé de France un an plus tard pour vol et affaires de mœurs. Les frères Davenport, quant à eux, sont reçus aux Tuileries en 1865, peu de temps avant d'être convaincus de fraude.

Le Second Empire est la bonne période pour voir éclore le spiritisme. Comme ses contemporains, Napoléon III s'intéresse de très près à ces phénomènes étranges : puisque la science va si vite, pourquoi ne pas donner crédit aux médiums ? Pasteur lui aussi ne raconte-t-il pas des histoires à peine croyables avec ses microbes ? Avec l'essor de la révolution industrielle, les Français ont besoin d'un nouvel humanisme teinté de saint-simonisme et de fouriérisme, ce que ne leur offre pas la religion. La dimension de « consolation » est également à prendre en compte car la doctrine de Kardec identifie les esprits avec les âmes de défunts et le principe de réincarnation. Les morts entrent en contact avec les vivants, avec le père, le fils ou le mari disparu.

En 1869, il y aurait environ six cent mille adeptes du spiritisme en France, de la haute bourgeoisie aux humbles ouvriers et même chez les militaires. Après *Le Livre des Esprits*, Kardec publie d'autres ouvrages de vulgarisation sur le sujet ainsi que *La Revue spirite*, toujours existante. Certains traitent le spiritisme avec condescendance, comme Flaubert, par exemple, dans *Bouvard et Pécuchet*. L'Église, elle, voit évidemment d'un très mauvais œil l'apparition du spiritisme, né dans des milieux protestants américains (quelle horreur !), qu'elle met à l'Index en 1864. Autrement dit, elle tape du poing sur la table !

Le saviez-vous ?

Le docteur Barthez, médecin du prince impérial, assiste aux séances de spiritisme dans les palais impériaux. En juillet 1856, il constate que l'empereur « est sujet à des névralgies, cutanées surtout, qui le mettent dans un état d'impatience dont rien n'approche. Il rejette sur les médecins l'insuccès des remèdes, et il croit au premier charlatan venu. Le somnambulisme, le magnétisme, l'homœopatie [*sic*], ont un plein succès auprès de lui ; voire même les tables tournantes ». En septembre 1856, rebelote, mais cette fois avec l'impératrice : « L'impératrice m'a tellement agacé l'autre soir en me disant du mal de la médecine et des médecins, en voulant me persuader de la grande vertu des tables tournantes et de la vérité du magnétisme, que j'ai discuté… non, disputé avec elle pendant deux heures au moins. J'ai traité toutes ces croyances comme elles le méritaient. Je lui ai dit des choses très fortes et très dures. J'ai vu le Préfet du Palais me faire les signes d'yeux les plus comiques pour m'empêcher de m'emporter ou pour m'arrêter. »

Et ailleurs ?

La philosophie spirite professée par Allan Kardec a fait de nombreux émules de par le monde, surtout au Brésil. Comment expliquer le succès de l'incarnation d'un druide breton en pleine forêt amazonienne ? Peut-être parce que l'empereur du Brésil est alors Pierre II qui, par sa mère, sœur de l'impératrice Marie-Louise, est lié à Napoléon I^{er} dont il est le neveu par alliance. Les neveux de l'empereur aiment bien les tables tournantes.

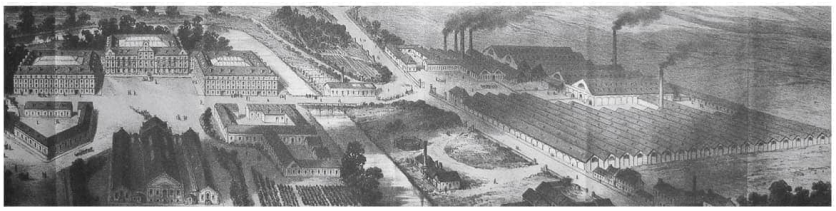
1865 – Un émule de Charles Fourier

Le familistère de Godin

Dans le département de l'Aisne, à Guise, c'est un industriel, M. Godin-Lemaire, qui, animé d'une sollicitude toute paternelle pour le bien-être matériel et moral de ses ouvriers, leur fait construire une cité modèle dans laquelle se trouvent une Crèche et un Asile. Tout est combiné, dans cette cité, en vue de la liberté individuelle. L'ordre et l'épargne y préviennent la démoralisation et la misère. M. Godin-Lemaire a donné le nom de Familistère à son établissement. J'aurais autant aimé une autre dénomination ; elle rappelle involontairement à l'oreille le Phalanstère de Fourier.

Jean-Baptiste Desplace, *Discours sur la vulgarisation de l'hygiène de la première enfance par la crèche*, 1865

Jean-Baptiste Godin est né en 1817, en Picardie, dans une famille très modeste. Son père était serrurier et lui-même a commencé sa carrière dans le travail des métaux. Il dépose en 1840 un brevet pour un poêle en fonte qu'il vient de fabriquer. Il épouse la même année la fille d'un serrurier, Sophie Lemaire, et d'artisan il devient industriel. La fortune sourit à l'association Godin-Lemaire, au moment où la révolution industrielle facilite la production de fonte, un métal qui diffuse efficacement la chaleur. Godin, quant à lui, s'est inspiré de la chaleur de ses poêles et de ses cheminées pour améliorer la vie de ses ouvriers : c'est ce qui s'appelle la chaleur humaine.



Le familistère de Guise

Il s'intéresse à l'expérience utopiste de Charles Fourier et de son phalanstère dont Victor Considerant fait une description idyllique dans la brochure intitulée *Description d'un phalanstère*, en 1846. L'idée de Charles Fourier, socialiste utopiste, était d'atteindre l'ordre social afin que les classes populaires vivent en harmonie et à l'abri dans des espaces clos. Godin songe à reproduire l'expérience avec un familistère qui, comme son nom l'indique, favorise la vie en famille ainsi que ses relations sociales. Il y a du paternalisme dans cette initiative, avec un but de production : des ouvriers heureux travaillent mieux. Avant d'être patron, Godin avait connu la condition ouvrière et il sait les attentes de ses employés. Le familistère est construit à côté de son usine à Guise, dans l'Aisne, dès le début des années 1860.

Disposant d'un terrain de dix-huit hectares, il s'inspire des cités ouvrières et bénéficie de tous les progrès en matière de logement qui voient le jour sous le Second Empire. Le bâtiment principal

comporte une nourricerie, des écoles, un théâtre, des équipements pour l'exercice physique, des bains, une buanderie ainsi que des logements d'habitation pourvus chacun d'une verrière et d'une cour intérieure. Il ne faut pas oublier le jardin qui compte un verger, un potager, des parterres de fleurs, des fontaines avec statues, un petit Trianon à l'usage des familles ouvrières…

Sans le savoir et surtout sans le vouloir, il crée une caste d'ouvriers privilégiés qui sont aussi actionnaires, favorisant la rupture avec ceux qui n'habitent pas le familistère, une « ville dans la ville », et c'est peut-être là sa faiblesse. Si Jean-Baptiste Godin a effectivement pensé au confort et à l'hygiène des futurs habitants, certains lui reprochent son aspect carcéral : les ouvriers de Godin étaient condamnés au travail…

Le saviez-vous ?

L'idée de phalanstère avait été critiquée par Karl Marx et Friedrich Engels dans le *Manifeste du parti communiste* en 1848 : « Les sectes que forment leurs disciples sont toujours réactionnaires, car ces disciples s'obstinent à maintenir les vieilles conceptions de leurs maîtres en face de l'évolution historique du prolétariat. Ils cherchent donc, et en cela ils sont logiques, à émousser la lutte des classes et à concilier les antagonismes. » Engels enfonce le clou – avec son marteau ? – en 1872 en reprochant au familistère de Guise d'avoir créé « un simple foyer de l'exploitation ouvrière ». En 1874, Jean-Baptiste Godin continue à défendre son idéal dans *La Richesse au service du peuple* : « Assurer le bien-être aux classes pauvres, aux classes ouvrières, est le but de toute sage économie sociale » et il ajoute : « La science du bien-être ne repose pas sur des conceptions de l'imagination, elle repose sur la connaissance vraie des besoins de la vie humaine. » À un poêle près, on y croirait…

Et ailleurs ?

La cité ouvrière a souvent été créée par des industriels « paternalistes » autour de leur usine, comme celle des charbonnages de Bois-du-Luc en Belgique, construite entre 1838 et 1853, ou celle de l'usine de tissage de Crespi d'Adda, en Lombardie, créée par la famille Crespi en 1877. En Angleterre, Saltaire, ville industrielle, est un modèle de cité ouvrière à l'époque victorienne, la plus belle, la cerise sur le ghetto.

1865 – À l'école de l'empereur

Les réformes de l'enseignement primaire

> *Comment distinguer les cours primaires et secondaires des cours d'enseignement supérieur ? Les cours primaires et secondaires sont essentiellement des cours d'éducation ; ils se distinguent par leur caractère élémentaire et général, ainsi que par l'âge des auditeurs auxquels ils s'adressent ; ils sont destinés, soit à des enfants ou à des jeunes gens auxquels ils offrent quelques parties de cette instruction que donnent nos écoles primaires et nos lycées, soit à des hommes faits qui sentent le besoin de combler les lacunes de leur éducation antérieure.*
>
> Victor Duruy, *Instruction résumant la jurisprudence relative aux cours publics libres*, 23 janvier 1865

La première grande réforme scolaire du Second Empire a lieu en 1854, sous le ministre Hippolyte Fortoul, quand une loi fait passer le nombre d'académies de quatre-vingt-six à seize et donne au préfet un rôle considérable pour contrôler l'enseignement : il nomme et révoque les instituteurs communaux. Gare à ceux qui critiquent l'empereur !

Gustave Rouland, ministre de l'Instruction publique de 1856 à 1863, améliore la condition des maîtres d'école en augmentant leur traitement. Il fait ouvrir des bibliothèques scolaires dans lesquelles les jeunes filles trouvent des romans à caractère religieux prônant une vie simple et modeste. Les garçons, eux, peuvent s'éclater en lisant des revues parmi lesquelles le *Magasin d'éducation et de récréation*, créée en 1864 par l'éditeur Hetzel, Jules Verne et le pédagogue Jean Macé, ce qui est un peu plus exaltant.

Pour réformer l'instruction publique, Napoléon III choisit son homme providentiel, Victor Duruy. Cet agrégé d'histoire-géographie avait voté pour le républicain Cavaignac contre Louis-Napoléon Bonaparte en 1848 ; ensuite, il avait répondu « non » au plébiscite ayant suivi le coup d'État du 2 décembre 1851. Sans être un bonapartiste convaincu, le voici maintenant rallié à l'Empire qui, tout compte fait, assure sa position sociale : inspecteur d'académie,

professeur à l'École normale supérieure, il est l'auteur de nombreux manuels scolaires, d'atlas et d'abrégés d'histoire. Napoléon III l'apprécie d'autant plus que Duruy a écrit une *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination.* L'empereur n'hésite pas à lui demander conseil lorsqu'il entame la rédaction de sa monumentale *Histoire de Jules César.*



L'éducation passe par la répétition

Duruy devient ministre de l'Instruction publique le 23 juin 1863, poste qu'il occupe jusqu'au 17 juillet 1869. Le rapport qu'il présente d'emblée à Napoléon III vise une amélioration des méthodes de l'enseignement primaire. Il faut accroître la valeur pédagogique des instituteurs, mettre en place un système d'inspection conséquent, donner à l'école un caractère obligatoire et bien sûr faire équiper les communes dépourvues de salles de classe. Les programmes scolaires sont enrichis pour l'école primaire, adaptés aux spécificités des départements avec de la gymnastique.

Victor Duruy met en place en 1866 le certificat d'études primaires. La fréquentation de l'école n'est pas satisfaisante car les petits Français vont en classe surtout durant les trois ou quatre mois d'hiver, occupés le reste de l'année aux travaux des champs. La loi du 10 avril 1867 instaure la gratuité et favorise la nomination d'instituteurs laïcs dans les écoles publiques. Les communes de plus de cinq cents habitants doivent ouvrir une école de filles, quand la loi Falloux fixait le seuil à huit cents. Elles vont désormais pouvoir apprendre, comme les petits garçons, l'histoire et la géographie, de nouvelles disciplines obligatoires. Les adultes ne sont pas oubliés qui peuvent assister à des cours du soir dans les écoles. Les familles indigentes, quant à elles, bénéficient d'une caisse leur permettant d'étudier gratuitement.

Les salles de classe voient apparaître le tableau noir, la table pupitre, les bons points, l'inscription au tableau d'honneur, les médailles et le bulletin scolaire. Au mur sont accrochés un crucifix et le portrait du souverain. L'illettrisme, combattu avec vigueur, recule et contrairement aux idées reçues les entrepreneurs ne l'ont pas encouragé puisqu'ils ont été les premiers à financer des écoles libres pour accueillir les enfants de leurs salariés. Si les prémices sont posées sous le Second Empire, il faut attendre les années 1880 pour que l'école devienne laïque, gratuite et obligatoire. Victor Duruy est alors appelé par le gouvernement de la République tant ses avancées en matière scolaire sont reconnues. Ministre attentif, sérieux, aimé de ses camarades : tableau d'honneur !

Le saviez-vous ?

Quoi de mieux pour apprendre l'orthographe qu'une bonne dictée ? La plus insolite, celle qui met tout le monde à l'épreuve sans distinction de rang, est la dictée de Mérimée écrite en 1857 pour amuser la cour impériale. Ami de la famille Montijo, Prosper Mérimée écrit des nouvelles qui lui apportent la renommée : *Mateo Falcone, Colomba, Carmen*… Élu à l'Académie française, il devient inspecteur général des monuments historiques. Proche du pouvoir, il est fait sénateur en 1853. À la demande de l'impératrice Eugénie qu'il a connue enfant, il imagine une dictée pour animer les soirées de la cour avec un niveau de difficulté exceptionnel. Le nombre de fautes varie selon les sources. Napoléon III en aurait à son

actif (ou plutôt passif) quarante-trois ou soixante-quinze, l'impératrice soixante-deux, Alexandre Dumas fils vingt-quatre. Paradoxalement, la personne qui fit le moins de fautes est le prince de Metternich : trois seulement ! Il était l'ambassadeur d'Autriche, pays où le français était la langue de l'élite. Alexandre Dumas fils lui aurait alors dit : « Quand allez-vous, prince, vous présenter à l'Académie pour nous apprendre l'orthographe ? »

Et ailleurs ?

En Russie, à la fin des années 1850, un écrivain barbu se fait pédagogue. Dans sa propriété de Toula, au sud de Moscou, Léon Tolstoï ouvre une école destinée aux enfants de ses paysans. Il se documente, voyage en Europe pour observer différentes expériences pédagogiques et crée même une revue pour diffuser ses idées. L'écrivain s'attire les foudres des grands propriétaires de la région qui l'accusent de vouloir éduquer les serfs. En 1861, le servage est aboli, mais le pouvoir voit d'un mauvais œil ces écoles qui échappent à son autorité et à celui de l'Église orthodoxe. Le projet prend fin et Tolstoï se consacre à la littérature. Il écrit de gros romans plutôt que des manuels scolaires qui, soyons-en sûrs, n'auraient été guère épais.

1867 – *Rosa, rosa, rosam*

L'enseignement secondaire

Il reste une chose considérable à faire : il faudrait fonder l'enseignement secondaire des filles, qui, à vrai dire, n'existe pas en France. C'est au foyer domestique, dans le sanctuaire de la famille, que la jeune fille reçoit l'éducation du cœur et les premiers enseignements de la religion. Son instruction religieuse se poursuit et s'achève à l'église ou au temple, sous la direction des ministres de son culte. Mais pour fortifier son jugement et orner son intelligence, pour apprendre à gouverner son esprit et à se mettre en état de porter avec un autre le poids des devoirs et des responsabilités de la vie, sans sortir du rôle que la nature lui assigne, il faut à la femme une instruction forte et simple, qui offre au sentiment religieux l'appui d'un sens droit et aux entraînements de l'imagination l'obstacle d'une raison éclairée.

Victor Duruy, *Instruction relative aux dispositions complémentaires de la loi du 10 avril 1867, en ce qui concerne l'enseignement des filles*, 30 octobre 1867

En octobre 1867, Victor Duruy écrit aux recteurs pour leur donner des instructions complétant la loi votée le 10 avril de la même année, appelée « loi Duruy », sur l'enseignement primaire. Le ministre insiste pour que les enfants restent plus longtemps à l'école : « Il est malheureusement entré dans les mœurs du pays que l'école primaire soit abandonnée par ses élèves dès qu'ils ont fait leur première communion, c'est-à-dire vers leur douzième année, tandis qu'ils ne la quittent, dans les pays protestants, qu'entre quinze et seize ans, époque de leur grand acte religieux, la confirmation. » Duruy demande surtout à ce que les jeunes filles accèdent au secondaire. Tout autant que les petits garçons, elles sont l'avenir de la nation.

Sous le Second Empire, le système scolaire est marqué par de très fortes disparités sociales. Il n'y a pas de continuité entre le primaire et le secondaire. Si on accueille volontiers le « peuple » dans le premier, le second est réservé aux bourgeois. L'enseignement secondaire est réformé par Hippolyte Fortoul qui avait mis en place la « bifurcation » en 1852. Elle consistait à choisir, à la fin de la classe de 4e, entre lettres et sciences en optant pour « latin-grec » ou « latin-sciences ». Cette bifurcation est supprimée par Victor Duruy en 1864 quand il s'intéresse au secondaire. Il privilégie des classes au tronc commun où sont enseignées les humanités avec un cours de mathématiques renforcé pour faire un bac ès sciences. En 1853, moins de deux mille candidats se présentent au baccalauréat (ès sciences ou ès lettres au choix). En 1865, le nombre a augmenté mais ils sont moins de six mille.

Par la loi du 21 juin 1865, Duruy crée aussi un enseignement spécial ou professionnel, couronné par un « diplôme d'études spéciales », nos CAP actuels. Dès la promulgation de ladite loi, dix-sept mille élèves bénéficient de cette formation.

La centralisation administrative sous le Second Empire fait que toutes les décisions sont prises à Paris. Pourtant, c'est en Alsace qu'il faut se rendre pour trouver des innovations pédagogiques. Républicain, le pédagogue Jean Macé est obligé de quitter la capitale après le coup d'État du 2 décembre 1851 ; il se réfugie près de

Colmar où il enseigne dans un pensionnat de jeunes filles. En 1863, il fonde la Société des bibliothèques populaires du Haut-Rhin et en 1866 la Ligue de l'enseignement qu'il définit ainsi : « La Ligue est une fédération de sociétés qui, par l'initiative privée, devance, prépare, amène l'action de l'État. » Jean Macé rencontre le succès en 1861 avec un ouvrage intitulé *L'Histoire d'une bouchée de pain, lettres à une petite fille sur nos organes et nos fonctions* dans lequel il explique le mécanisme de la digestion, lui qui n'a jamais pu digérer le coup d'État.

Le saviez-vous ?

Créée en 1825, l'agrégation de philosophie avait été supprimée en 1852 : après le coup d'État, il n'est pas supportable que la jeunesse réfléchisse trop. Elle est rétablie en 1863 par Victor Duruy, au moment où le Second Empire se libéralise, et est de nouveau enseignée dans les lycées. Dans sa circulaire aux recteurs du 24 septembre 1863, Victor Duruy rappelle l'importance de l'enseignement de l'histoire, enrichi des avancées de la discipline : « Tant que la guerre et les intrigues de cour ont été la grande affaire des sociétés, Machiavel et l'histoire-bataille suffisaient. Aujourd'hui, il faut autre chose. Les faits économiques ont pris une trop grande place dans notre société pour que l'histoire puisse les négliger. » Duruy donne alors une belle image pour illustrer l'importance de l'école : « Jeter un jeune homme dans la cité sans lui avoir rien dit de l'organisation et des nécessités qu'il y rencontre, c'est comme si l'on jetait dans la bataille un chasseur à pied avec l'armement des francs-archers de Charles VII. » La comparaison est intéressante mais, pour la comprendre, il faut avoir été à l'école !

Et ailleurs ?

Il faut se rendre au Japon pour découvrir la plus profonde réforme du système éducatif de la seconde moitié du XIX^{e} siècle. Jusqu'alors, cet archipel était une nation fermée, revêche à toute innovation venue de l'extérieur. Les samouraïs font la loi et respectent des traditions séculaires. Disons que l'étranger de passage ou le Japonais tenté par le voyage connaissent la même sanction : la mort ! Le tout jeune empereur Mutsuhito décide d'un changement radical en 1868 : le Japon doit s'ouvrir au monde, conscient du retard que prend son pays et méfiant devant les velléités colonialistes des grandes puissances. Commence l'ère Meiji,

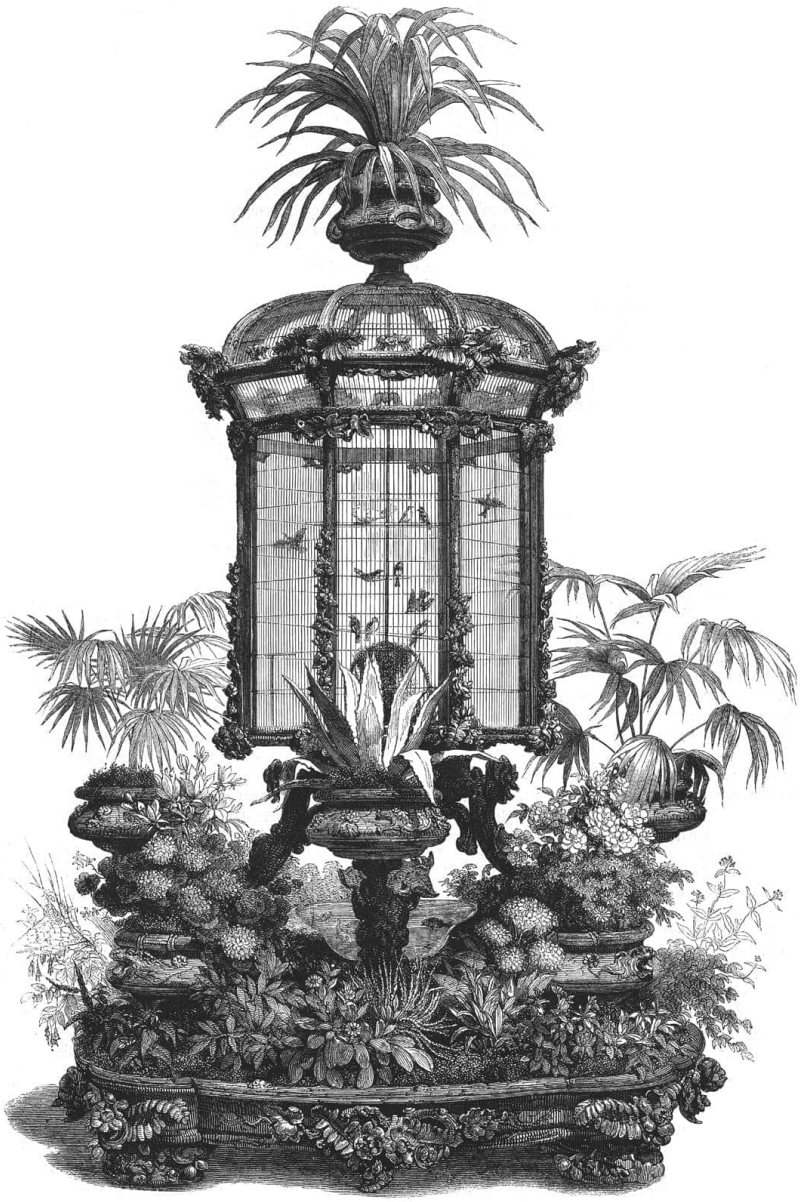
quand les samouraïs troquent leurs armures pour des costumes trois-pièces, quand les chefs de guerre deviennent des capitaines d'industrie et quand, à l'école, les idées occidentales sont enseignées. Quelques pédagogues venus de Grande-Bretagne ou des États-Unis sont même appelés. C'est la rentrée des classes au pays du Soleil Levant.

1868 – Interdit aux femmes

L'enseignement supérieur

> *Mme Emma Chenu, qui subissait très brillamment, devant la Faculté de Paris, les épreuves du baccalauréat ès sciences, vient, dit le* Salut public *de Lyon, de passer devant la même Faculté, les examens de la licence ès sciences mathématiques. Et ne croyez pas que ce soit peu de chose ! Les matières de ces examens sont tellement nombreuses que leur simple énoncé forme un petit volume.*
>
> *Elles comprennent l'algèbre, la trigonométrie, la géométrie analytique, la mécanique, le calcul différentiel, le calcul intégral, l'astronomie, etc. Mme Emma Chenu est la première femme qui ait poussé si loin les études scientifiques, et qui ait subi les épreuves.*
>
> *Le Temps*, 15 juillet 1868

Le 15 juillet 1868, à l'avant-dernière page du journal *Le Temps*, le lecteur découvre la rubrique « faits divers ». Elle commence par la météo – la veille, il faisait vingt-neuf degrés à onze heures du matin – et continue avec les versements à la caisse d'épargne de Paris, ceux de la caisse de retraite puis une brève sur la foudre qui est tombée à Versailles. Avant de raconter la sombre histoire d'un amant émasculé à Lyon par un mari « ayant surpris sa femme *flagrante delicto* », le journal annonce que, pour la première fois, une femme vient de passer les examens de la licence scientifique à la faculté de Paris. C'est une révolution qui aurait mérité de faire la une !



Libérée, délivrée !

Quelques années plus tôt, c'est une autre jeune femme au fort caractère qui a fait bouger les choses. En 1859, Julie-Victoire Daubié remporte le premier prix du concours de l'Académie impériale de Lyon, classe belles-lettres et arts, avec son mémoire intitulé *La femme pauvre par une femme pauvre*. Les études supérieures ne sont pas ouvertes aux femmes à la Sorbonne. En revanche, aucune juridiction ne les empêche de se présenter aux épreuves du baccalauréat, sous réserve d'avoir obtenu l'autorisation de leur mari, il ne faut pas exagérer ! En toute logique, aucune candidate ne

s'était présentée au baccalauréat – aujourd'hui encore premier grade universitaire – puisque les portes des facultés leur étaient fermées. Julie-Victoire Daubié s'inscrit aux épreuves du baccalauréat mais sa candidature est rejetée par la Sorbonne. Elle s'adresse à la Faculté de Lyon, qui l'accepte. En 1861, à trente-sept ans, elle devient la première femme bachelière en France. Le ministre de l'Instruction publique, le très viril Gustave Rouland, refuse de signer ce diplôme mais quelques esprits éclairés, des humanistes proches de la cour, sollicitent l'impératrice Eugénie qui, elle-même, intervient auprès de Napoléon III, pour obliger le ministre à ratifier le document, en mars 1862, soit neuf mois après l'obtention de ce diplôme : un véritable accouchement après un long travail ! L'exemple de Julie-Victoire Daubié fait des émules les années suivantes, mais timidement : il n'y a que deux bachelières en 1863, six en 1866.

En 1867, Victor Duruy instaure des cours d'études secondaires pour jeunes filles et leur ouvre les portes de l'université, de médecine seulement et sans les autoriser à exercer en métropole. Madeleine Brès ne l'entend pas de cette oreille et en parle au professeur Charles-Adolphe Wurtz, doyen de faculté, qui lui promet de l'aider si elle obtient son baccalauréat. Elle revient trois ans plus tard avec le diplôme en poche. Soutenue par Wurtz, Victor Duruy et même l'impératrice, Madeleine Brès s'inscrit à la Faculté de médecine de Paris. Qu'une femme devienne médecin paraît encore choquant, comme l'avait souligné Julie-Victoire Daubié en 1866 dans *La Femme pauvre au XIX^e^ siècle*, écrit quelques années auparavant. Elle y explique, de manière visionnaire, que l'enseignement des femmes, « paraît si redoutable à quelques-uns, qu'ils seraient plus émus pour le péril de la patrie à la vue d'une femme docteur qu'à celle des Prussiens sur le pont d'Iéna ». L'analyse est très juste car, quelques coups bas et une guerre franco-allemande plus tard, ce n'est qu'en 1875 que Madeleine Brès devient enfin la première femme médecin. Le docteur Richelot, vice-président de la Société de médecine de Paris, écrit alors *La Femme-médecin* où il précise que « pour être médecin, il faut avoir une intelligence ouverte et prompte, une instruction solide et variée, un caractère sérieux et

ferme, un grand sang-froid, un mélange de bonté et d'énergie, un empire complet sur toutes ses sensations, une vigueur morale et au besoin, une force musculaire. Ne sont-elles pas au contraire de la nature féminine ? » Peut-on changer de médecin-référent ? Nous ne l'aimons pas trop celui-là…

Le saviez-vous ?

Victor Duruy a souhaité réformer l'enseignement supérieur. L'École pratique des hautes études est fondée le 31 juillet 1868 mais le ministre ne peut achever les réformes envisagées. Pour donner des gages aux députés d'opposition qui ont gagné les élections de 1869 – parmi lesquels Jules Ferry, celui des lois scolaires de la Troisième République –, Napoléon III est contraint de se séparer de certains de ses ministres. C'est ainsi que Duruy doit laisser sa place à Olivier Bourbeau en juillet 1869. Trois autres ministres se succèdent à l'Instruction publique durant l'année 1870 : la valse des portefeuilles ne favorise pas les réformes.

Et ailleurs ?

La première femme médecin en Grande-Bretagne était un homme et s'appelait James Barry. Il était déjà médecin pendant les guerres napoléoniennes et avait combattu à Waterloo. Après une belle carrière, notamment aux Indes et en Afrique du Sud, il devient inspecteur général des hôpitaux militaires. À sa mort, en 1865, la vérité éclate : James Barry est une femme ! Elle était née Margaret Ann Bulkley et avait sans doute décidé de vivre travestie de façon à pouvoir exercer la médecine, interdite au Royaume-Uni comme en France. Pour éviter tout scandale – un des plus hauts gradés de la médecine militaire est une femme –, elle est enterrée sous l'identité masculine qu'elle avait choisie toute sa vie : James Barry.

1869 – *Girls Power !*

Les premiers mouvements féministes

Le théâtre de Cluny a renouvelé son affiche : deux premières dans une soirée. D'abord « le Droit des Femmes », un acte niais sur les femmes qui vont aux

conférences, ce qui est assez maladroit dans le quartier des Écoles. Cela ne valait pas la peine d'être sifflé, on s'est contenté de lever les épaules. – Ensuite « le Juif polonais », trois actes et cinq tableaux d'Erckmann-Chatrian.

Le Héraut d'armes, art, théâtre, littérature, 20 juin 1869

En juin 1869, le théâtre de Cluny, boulevard Saint-Germain à Paris, présente une comédie en un acte de Touroude et Gaillet intitulée *Le Droit des femmes*, une pièce jugée médiocre. La même année, un journal paraît, lui aussi intitulé *Le Droit des femmes*, et il connaît une postérité beaucoup plus importante. Son rédacteur est Léon Richer et les principaux collaborateurs sont l'écrivain Ernest Legouvé, de l'Académie française, Jules Claretie, Alfred Assolant, Camille Flammarion mais aussi des femmes, telles Maria Deraismes et André Léo. Tous sont féministes dans un monde dominé par les hommes. En 1860, dans *La Femme*, l'historien Jules Michelet écrivait : « Aux Antilles, on achète un nègre ; en France, on épouse une femme. » Michelet, comme de nombreux penseurs, considère que la femme a un rôle à jouer dans la société, mais que l'action politique doit lui être interdite : les femmes sont exclues du suffrage universel, autant par les conservateurs que par les républicains qui craignent qu'elles donnent leur vote aux curés. La figure d'Olympe de Gouges, auteur de la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* en 1791, est bien lointaine, mais nombreuses sont les femmes qui continuent de vouloir prendre leur destin en main et de faire avancer le débat. Dans la France du Second Empire, ces questions ne suscitent qu'un intérêt mineur, voire du mépris. Les inégalités sont présentées comme des évidences par les mâles dominants. De plus en plus de femmes travaillent hors de chez elles, mais elles sont encore nombreuses à pratiquer leur métier à domicile, surtout dans le tissage ou le filage. Concurrencées par la mécanisation, elles ne peuvent lutter faute de formation professionnelle sur les nouvelles machines. Leur sont alors dévolues des tâches subalternes : un des nombreux exemples de disqualification des femmes qui laisse augurer une longue lutte pour leurs droits. Le rôle des femmes ne se réduit pas à être une courtisane ou une ménagère.

Le journal *Le Droit des femmes* revendique l'égalité civique, scolaire et salariale. Maria Deraismes, anticléricale, libre-penseuse, créatrice de l'ordre maçonnique mixte « le Droit humain », a joué un grand rôle dans l'émancipation de la femme. Elle raille la vision que les auteurs romantiques donnent des femmes, alors qu'ils n'en ont qu'une idée déformée par leur fréquentation des courtisanes et des comédiennes. Des penseurs comme Proudhon reflètent la façon dont les hommes voient les femmes : des êtres inférieurs intellectuellement, physiologiquement et par la conscience. Deux femmes lui répondent, Jenny d'Héricourt dans *La Femme affranchie*, en 1860, et Juliette Lamber dans *Les Idées anti-proudhonniennes*, l'année suivante : de quoi clouer le bec de tous ces mysogines !

Le saviez-vous ?

Pauvre Alexandre Dumas fils ! Il aime les femmes, surtout Marie Duplessis, mais d'après Maria Deraismes, ce grand maladroit est complètement à côté de la plaque… C'est pourtant lui qui crée, un peu après la fin du Second Empire, en 1872, le néologisme « féministe » dans *Homme-femme*. La même année, il écrit *La Question de la femme* pour complaire à Julie-Victoire Daubié, la première bachelière et son association « L'Émancipation progressive de la femme ». Alexandre Dumas fils avait présenté au monde l'une des femmes les plus marquantes du Second Empire : Marguerite Gautier, *La Dame aux camélias* – son roman, publié en 1848, est adapté au théâtre en 1852 –, magnifiée par Verdi dans *La Traviata* en 1853. *Libiamo ne' lieti calici !*

Et ailleurs ?

Il n'y a pas qu'en France que les femmes militent pour obtenir, sinon une égalité de droits, du moins une reconnaissance. Aux États-Unis, des journaux féministes sont lancés dans les années 1850 et 1860, avec la figure de Margaret Fuller. Au Royaume-Uni, l'économiste John Stuart Mill sert de prête-nom à sa femme Harriet qui publie en 1851 *The Enfranchisement of Women*. Alors que les mouvements anti-esclavagistes se développent en Amérique, et contre le servage en Russie, les femmes prennent conscience, à raison, que la domination masculine les maintient en esclavage.

1869 – Tant et tant d'idées…

La vigueur de penser sous le Second Empire

> *Charles-Augustin Sainte-Beuve est mort à Paris, hier, à une heure et demie de l'après-midi. Il souffrait depuis quatre ans d'une inflammation de la prostate, qui l'obligeait de temps en temps à prendre de longues heures de repos.*
>
> *Le Figaro*, 15 octobre 1869

La mort de Charles-Augustin Sainte-Beuve, le 13 octobre 1869, est relayée par tous les journaux : une figure majeure du Second Empire s'est éteinte. Sainte-Beuve s'était rallié à l'Empire et, ancien professeur au Collège de France puis maître de conférences à l'École normale, il avait été fait sénateur. Cette créature du régime, restée libre de parole, pourrait illustrer la maxime selon laquelle les critiques littéraires seraient des écrivains ratés. Ses poésies comme ses romans ont rencontré peu d'échos si ce n'est son important ouvrage consacré à Port-Royal et publié entre 1840 et 1859. Dans ses *Portraits littéraires, Causeries du lundi, Nouveaux lundis*, volumes constitués pour la plupart des articles parus dans différents journaux comme *Le Constitutionnel*, *Le Moniteur* ou *Le Temps*, Sainte-Beuve expliquait l'œuvre par l'homme.

Il était marqué par le positivisme, encore faut-il s'entendre sur la définition de cette doctrine apparue avec Auguste Comte dans les années 1820, selon laquelle seules les sciences, vérifiées par l'expérience, permettent d'accéder à la vérité de l'esprit humain. En 1865, dans ses *Nouveaux lundis*, il expliquait que « la littérature, la production littéraire, n'est point pour moi distincte ou du moins séparable du reste de l'homme et de l'organisation ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : tel arbre, tel fruit ». Ses critiques ont connu un très fort retentissement quand Marcel Proust a pointé du doigt, dans son *Contre Sainte-Beuve*, la méthode positiviste utilisée par Sainte-Beuve.

Ernest Renan, lui, applique le positivisme à l'étude de la religion et crée la polémique quand il écrit *La Vie de Jésus*, en 1863. Si les productions respectives de ces deux penseurs du Second Empire diffèrent de par les thématiques étudiées, elles s'articulent cependant à partir de ce socle commun. Le positivisme longtemps admis de Renan est remis en cause de nos jours puisque, dans certains de ses écrits, il se montre très critique vis-à-vis de la méthode comtienne. Il est en revanche attiré par la pensée de Littré, lui-même considéré comme un dissident du positivisme prôné par Comte. L'*Histoire des origines du christianisme*, publiée à partir de 1863, attire les foudres de l'Église catholique sur Renan car il soumet les textes sacrés à la critique. Jésus ? Pour lui, c'est un homme comme les autres. Bien que s'interrogeant sans cesse jusqu'à la contradiction, il fait avancer les idées de son temps. Ainsi, dans sa *Vie de Jésus*, Renan explique que la négation du miracle « était de droit commun dans les grandes écoles de tous les pays qui avaient reçu la science grecque. Peut-être même Babylone et la Perse n'y étaient-elles pas étrangères. Jésus ne sut rien de ce progrès. Quoique né à une époque où le principe de la science positive était déjà proclamé, il vécut en plein surnaturel ». Quel mécréant d'oser écrire une vie de Jésus au moment où le pape songe déjà à imposer l'infaillibilité pontificale ! Sans doute que Renan considérait que Pie IX, lui aussi, vivait en plein surnaturel à une époque où le principe du positivisme était déjà proclamé.

Le saviez-vous ?

Sainte-Beuve s'était rallié très tôt au Second Empire et cette allégeance à un pouvoir autoritaire fut critiquée. Sa leçon inaugurale au Collège de France, en 1855, fut chahutée et Sainte-Beuve dut même démissionner. Pour les étudiants, il ne faisait pas le poids face à l'autre grande figure littéraire du moment, Victor Hugo, qui, lui, avait choisi l'exil. Les deux hommes se connaissaient et étaient même amis. Ils se brouillèrent, pas tant pour une quelconque controverse politique mais parce que Sainte-Beuve avait été l'amant de la femme du grand Hugo, Adèle Foucher, dans les années 1830. Madame Hugo n'était pas condamnable : elle savait que son mari la trompait avec Juliette Drouet.

Et ailleurs ?

En parallèle des débats littéraires entre les tenants du positivisme, la formule finale du *Manifeste du Parti communiste* de Marx et Engels, en 1848, est très claire : « Travailleurs de tous les pays, unissez-vous ! » L'apparition d'un mouvement ouvrier fondé à la suite de la révolution de 1848 bouleverse le paysage social. En 1862, Napoléon III autorise qu'une délégation ouvrière se rende à Londres, en marge de l'Exposition universelle. Les plus méfiants supposent que le régime cherche à encadrer le mouvement ouvrier, ce qui n'est pas tout à fait faux. Napoléon III a besoin du soutien des masses populaires, fondement du système bonapartiste. Saint-simonien, il s'intéresse aussi au bien-être des travailleurs. Il s'agit d'une avancée fondamentale pour leur émancipation. Pour qu'il soit fort, ce mouvement doit être fédéré à l'échelle européenne : le 28 septembre 1864 est fondée à Londres l'Association internationale des travailleurs appelée I^{re} Internationale. En vue de la préparation de l'Exposition universelle, un arrêté concernant les études des ouvriers est publié dans le *Moniteur* du 24 février 1867 : « Le système d'études inauguré en 1862 à l'Exposition universelle de Londres, en faveur des différentes professions du département de la Seine, a fonctionné d'une manière satisfaisante, et […] il y a lieu, par conséquent, d'appliquer en 1867 le même système à tous les départements de l'empire. » Le mouvement ouvrier se construit, même si ce n'est pas encore la lutte finale : *L'Internationale* est écrite par Eugène Pottier en 1871.

7
Santé et social

Pour mourir sous le Second Empire, vous avez l'embarras du choix : un peu de tuberculose par-ci, un peu de choléra par-là, la syphilis n'est jamais loin et la typhoïde est aux aguets. La sous-nutrition et les mauvaises conditions d'hygiène fragilisent les corps. La médecine et la pharmacie font certes des progrès, mais elles restent trop souvent inefficaces face à la maladie. Les accidents du travail sont nombreux chez des ouvriers mal équipés, confrontés à des monstres mécaniques de feu et d'acier. La fragilité de la vie, dans une période de prospérité, explique sans doute le désir de profiter pleinement de chaque jour. La « fête impériale », cette immense soif de vivre, est une réponse à la vulnérabilité de l'existence.

Désormais bien ancrée dans les classes aisées et éduquées, la prise de conscience hygiéniste s'étend peu à peu à l'ensemble de la population. Les pouvoirs publics s'en saisissent avec des politiques de santé efficaces. Les grands noms de la médecine sont Rayer, Nélaton, Jobert de Lamballe, Tardieu, Bégin, Velpeau, Ricord ou encore Andral. Au plus près de Napoléon III, le docteur Conneau est un ami auquel le souverain confie les dons et les secours de sa liste civile. Soigner les malades est une chose, conserver la population en bonne santé en est une autre. Les mesures sociales sont pléthore

sous le Second Empire, qu'elles proviennent d'actions privées (charité, paternalisme, bonnes œuvres) ou publiques avec les maisons ouvrières, les hôpitaux, les hospices. Les autorités recensent, préservent et soignent la population. « Dors, Min p'tit quinquin, Min p'tit pouchin, Min gros rojin » : en 1859, à l'heure où Alexandre Desrousseaux écrit et chante en ch'ti *Mon p'tit Quinquin*, les Français eux se requinquent !

1854 – Il va y avoir du sport !

Le sport et les gymnases entrent dans la vie des Français

> *Les plaisirs et les déduits qu'on désigne sous le nom de sport sont d'ailleurs une nécessité hygiénique et le complément de la vie des grandes métropoles. En variant ses occupations élégantes on en diminue les fatigues. Après les insomnies d'une nuit de bal ou d'un raout, l'esprit pour reprendre son essor, les membres pour se retremper, le sang pour se vivifier, veulent le contact du grand air, les évolutions du manège, les émotions du tir, la promenade soit en voiture, soit à cheval.*
>
> Eugène Chapus, *Le Sport à Paris*, 1854

« No sport ! » disait Monsieur Churchill, mais nous devons admettre que le sport est une invention anglaise. En France, dans les années 1850, les progrès spectaculaires de la médecine poussent les plus aisés à se préoccuper de leur santé. Dans les écoles, le sport fait son apparition : il faut développer sa cage thoracique, faire de l'exercice, en un mot s'entretenir pour se sentir bien.

C'est le journaliste et dandy Eugène Chapus, surnommé « l'arbitre des élégances », qui popularise le mot « sport » en France. Il est le premier à traiter de cette pratique et publie *Le Sport à Paris*, en 1854. Ses activités mondaines sont l'occasion de présenter le turf, la chasse, le tir au pistolet et à la carabine, la boxe, l'escrime, le bâton et la canne, la lutte, le jeu de Paume, le billard, le jeu de boule,

l'équitation, la natation, le canotage, la pêche, le patin, la danse, la gymnastique, etc.

C'est ainsi que la gymnastique entre dans la vie quotidienne. La pratique connaît un succès grandissant et plusieurs gymnases ouvrent leurs portes à Paris : trois en 1850, quatorze en 1860. Si aujourd'hui le sport s'est démocratisé, il en était tout autrement sous le Second Empire : au XIXe siècle, seuls les nantis peuvent se permettre de perdre leur temps à s'entretenir. La boxe, le tir et l'escrime ont la préférence de ce monde élégant. De tous les sports, c'est de l'hippisme dont les élites sont dadas. La Société hippique française est d'ailleurs créée en 1865. Il était alors question de turf. Comme aujourd'hui, les sportifs se divisent en deux catégories : ceux qui pratiquent et ceux qui regardent. Sous le Second Empire, le sport devient un spectacle et la culture physique dépasse alors le simple loisir ou le divertissement : il fait écho aux valeurs militaires du combattant entraîné ; il reflète le contrôle que le pouvoir veut avoir de l'ensemble de la société, de ses idées et de son corps. Cependant, les plus musclés demeurent les ouvriers agricoles ou les mineurs qui ne font pas de sport mais déplacent quotidiennement des bottes de foin ou poussent des wagonnets.

Le saviez-vous ?

Lors de l'Exposition universelle de 1867, le vélocipède à pédale de Pierre Michaux attire l'attention. Voilà une magnifique alternative au déplacement à cheval. En plus, elle ne coûte pas cher en avoine. Pourtant, le succès n'est pas garanti. Dans *Le Monde illustré* du 12 octobre 1867, Louis Véron imagine les inventions que les Français verront bientôt partout : « En fait d'amusements, nous sommes à la tête d'une distraction de plus. Que dis-je ? de deux distractions. Le ballon captif d'un côté, le vélocipède de l'autre. Le ballon captif surtout paraît appelé à un succès de vogue, et il y a de quoi. » Le ballon captif, plus fort que le vélo ! Il ne faut pas se moquer de Louis Véron car imaginer l'avenir est une chose bien difficile. Une des premières courses vélocipédiques se déroule en 1867, entre Paris et Versailles. Personne alors ne peut imaginer que trente-six ans plus tard, les cyclistes feront le premier Tour de France…

Et ailleurs ?

En 1863, quelques amateurs anglais veulent donner des règles à un vieux jeu populaire : puisqu'il se joue avec le pied *(foot)* et avec une balle, son nom est tout trouvé ! Ainsi naît la Football Association dont le but est d'unifier les usages afin que ce sport soit pratiqué dans tous les collèges anglais. Avec des règles similaires, ils peuvent ainsi entrer en compétition. Elles sont encore assez simples : ne pas frapper son adversaire, se servir d'un ballon de taille réglementaire mais surtout ne pas utiliser les mains. Bien entendu, il y a toujours des esprits frondeurs qui, eux, veulent passer outre. Ces gens-là sont aussi anglais et viennent d'une autre école, dans le Warwickshire, celle de Rugby !

1856 – Les maisons de l'empereur

Les maisons ouvrières

> *L'Empereur, qui a pu voir en Angleterre les services immenses que les maisons ouvrières ont rendus et qui ne désespère pas de vaincre l'antipathie que nos artisans parisiens professent pour tout ce qui ressemble à l'habitation uniforme et réglementaire, a résolu d'essayer lui-même et de ses deniers l'entreprise devant laquelle les capitaux industriels reculaient.*
>
> Alphonse de Calonne, *Revue contemporaine*, avril 1856

Pendant sa détention au fort de Ham, où il était enfermé après avoir tenté de prendre le pouvoir, Louis-Napoléon Bonaparte avait rédigé l'*Extinction du paupérisme*, paru en 1844, pour développer, entre autres, ses idées en matière de logement ouvrier. Il était imprégné des thèses saint-simoniennes selon lesquelles une majorité de travailleurs est exploitée par une minorité de propriétaires rentiers. Son projet était de faire profiter au plus grand nombre de l'enrichissement que permet l'industrialisation, notamment pour le logement. Le prisonnier du fort de Ham s'intéresse tellement aux conditions de vie ouvrière que, quand il s'évade en 1846, il revêt les habits d'un peintre en bâtiment. Ensuite, pendant son exil en Angleterre, il admire les initiatives pour améliorer l'existence des travailleurs les plus humbles.

À peine élu président de la République, en décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte encourage la construction de maisons ouvrières à Paris. En janvier 1849, il fait un don de cinq cent mille francs sur sa propre cassette pour financer les premières, rue Rochechouart. L'architecte Marie-Gabriel Veugny est chargé des travaux qui durent de 1849 à 1853. En 1856, Alphonse de Calonne, fondateur de la *Revue contemporaine*, fait l'éloge de la politique impériale en matière de logement ouvrier : « Ces maisons seront cédées au prix coûtant ou louées à bas prix. La bonne disposition intérieure, les soins et l'économie apportés dans l'exécution des plans, l'espèce de confort qui distinguera ces habitations, finiront peut-être par compenser leurs désavantages imaginaires et par vaincre la singulière obstination des ouvriers ; enfin le bas prix des loyers lorsque partout ailleurs ils sont si chers, achèvera de triompher des préventions. » En effet, ces habitations, dont la construction part pourtant d'une bonne intention, ne rencontrent pas le succès auprès des ouvriers qui ont du mal à en accepter les règles strictes, comme le couvre-feu après 22 heures, la cité étant fermée par des grilles.

À l'Exposition universelle de 1867 sont présentées les « maisons des ouvriers de Paris ». Les plans ont été établis par un comité d'ouvriers et s'inspirent du travail de l'architecte Émile Muller qui en avait proposé un prototype pour les établissements Dollfus, à Mulhouse. Pour l'Exposition, Napoléon III fait construire plusieurs de ces habitations dont quatre maisons-modèles situées rue de Montessuy, commandées à l'architecte Eugène Lacroix. La cité ouvrière de l'avenue Daumesnil, à l'est de Paris, est également édifiée à la demande de l'empereur. Napoléon III serait donc le créateur des premières HLM ! D'ailleurs, lors de l'Exposition universelle, en 1867, la médaille d'or est attribuée à… l'empereur lui-même, dans la classe « spécimens d'habitations caractérisées par le bon marché uni aux conditions d'hygiène et de bien-être ». Le prince impérial est chargé de remettre la médaille à papa.

Le saviez-vous ?

Le premier logement ouvrier en béton est dû à François Coignet, industriel lyonnais spécialisé dans la production de colles, gélatines et autres phosphores. Il a été construit entre 1852 et 1856 à Saint-Denis par l'architecte Théodore Lachez. Les procédés de construction ont été inventés par François Coignet lui-même et le logement de Saint-Denis veut promouvoir l'utilisation du béton pisé. En 1855, lors de l'Exposition universelle, Coignet présente une *Brochure sur l'emploi des Bétons moulés et comprimés dans la construction des murs en élévation*. Il annonce, avec un siècle d'avance, le succès des solides constructions économiques élevées en béton pisé, à ne pas confondre avec la tour de Pise qui, elle, penche.

Et ailleurs ?

En Angleterre, l'entrepreneur Joseph Tall est le premier à reprendre le procédé de François Coignet, qu'il améliore. Il dépose un brevet pour le béton à collage compensé, permettant de fabriquer en amont des éléments de construction, brevet présenté à l'Exposition universelle de 1867, à Paris. La société anglaise Newton et Shepard développe le procédé et reçoit alors une commande pour une cité ouvrière : celle de la rue Daumesnil, voulue par Napoléon III.

1857 – Et à part ça, la santé ?

Les avancées en matière de santé publique

> *Le programme des cours, qu'il lut sur l'affiche, lui fit un effet d'étourdissement : cours d'anatomie, cours de pharmacie, cours de chimie et de botanique, et de clinique, et de thérapeutique, sans compter l'hygiène ni la matière médicale, tous noms dont il ignorait les étymologies et qui étaient comme autant de portes de sanctuaires pleins d'augustes ténèbres.*
>
> Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1857

Pendant que Charles Bovary découvre avec stupeur les cours qu'il doit suivre pour devenir médecin, Émile Zola ausculte ses contemporains : le journaliste est l'auteur de quelques romans, dont *Thèrèse Raquin* paru en 1867, et il a déjà en tête la série des *Rougon-Macquart*. Avec l'épidémie, la grande peur des Français sous le Second Empire est la transmission des tares par l'hérédité. L'alcoolisme surtout, répandu dans le milieu ouvrier et chez les poètes. Le destin de Coupeau, dans *L'Assommoir*, fait frémir et l'absinthe, la fée verte, titille notre imaginaire. La folie, elle, est partagée par toutes les classes sociales.

La syphilis fait partie des maladies « secrètes » et conduit à un contrôle sanitaire très strict dans les milieux de la prostitution, les filles infectées étant amenées à Saint-Lazare, non pas la gare mais l'ancienne prison devenue hôpital. La révolution industrielle favorise certaines maladies : l'emploi de chlore, d'acides ou de colorants dans l'industrie textile est propice au développement de la tuberculose. Le choléra se régale des concentrations urbaines qui ne bénéficient pas d'infrastructures d'assainissement. Les accidents professionnels sont nombreux : chute d'un toit ou d'un échafaudage (Coupeau encore), écrasement, explosion de chaudière, vêtement happé par les courroies des machines… Les décès ou les invalidités détruisent des dizaines de milliers de vies car les systèmes de protection n'existent pas encore.

Par le serment d'Hippocrate, les médecins s'engagent à ne pas majorer leur rémunération par rapport aux soins fournis mais aussi à soigner gratuitement les indigents. Des services médicaux gratuits sont mis en place en 1854 dans une cinquantaine de départements tandis que, dans les cantines scolaires, de la viande est servie de plus en plus souvent, en même temps que se développe la gymnastique, rendue obligatoire.

L'Association générale des médecins de France, qui compte environ la moitié des praticiens, est créée dès 1858 par décret impérial. La même année naît l'Association générale de prévoyance et de secours mutuels des médecins de France (AGMF) qui garantit un revenu minimum aux médecins des villes et des campagnes : bien souvent, les patients qui ne sont pas en mesure de payer les soins règlent en nature, avec une poule ou quelques œufs. En 1866, il y a plus de onze mille médecins et plus de cinq mille « officiers de santé » qui exercent pour la plupart en milieu rural et sont dépourvus d'une vraie formation, à l'instar de Charles Bovary chez Flaubert. Enfin sous le Second Empire, les médecins redoutent la concurrence des rebouteux, des guérisseurs et parfois des charlatans.

La médecine progresse d'une manière spectaculaire grâce à « la clinique ». Les étudiants font des stages dans les hôpitaux et apprennent à poser un diagnostic en assistant à la dissection des cadavres. Des transfusions sont par exemple pratiquées dès 1858 mais un peu à l'aveugle car les différents groupes sanguins n'ont pas encore été identifiés. En chirurgie, l'éther est le plus souvent utilisé comme anesthésiant mais, en 1866, l'Académie des sciences homologue l'emploi du chloroforme, jugé plus efficace. À l'hôpital, les mauvaises conditions d'hygiène favorisent les infections, la gangrène, voire la septicémie. D'ailleurs, un grand nombre de militaires appelés en Crimée en sont les victimes. Dans un *Rapport au conseil des armées*, le docteur Chenu estime que pendant la guerre de Crimée, sur 1 681 soldats amputés de la cuisse, 136 ont survécu… clopin-clopant.

Le saviez-vous ?

Le docteur Guillaume Duchenne de Boulogne est un médecin fasciné par les progrès de la technologie. Dès les années 1830, il utilise l'électricité dans sa pratique médicale. Il fait des expériences qui aujourd'hui nous paraissent être des tortures, stimulant les muscles du visage pour provoquer « des sourires ». En 1855, il fait paraître *De l'Électrisation localisée et de son application à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique*. Comme il est fasciné par le progrès, Duchenne de Boulogne utilise la photographie pour immortaliser ses tortures. Ses patients ont eu la chance que cet étrange médecin ne se soit pas intéressé au moteur à explosion !

Et ailleurs ?

Dans les années 1860, l'Allemand Karl Wunderlich étudie l'étrange phénomène qu'est la fièvre. D'après lui, il ne s'agit pas d'une maladie proprement dite mais plutôt du symptôme d'une maladie. Il développe l'ancêtre du thermomètre clinique et, à partir d'observations, il détermine la température corporelle normale d'un être humain, autour de 37°5. Wunderbar !

1858 – À vot' bon cœur !

Mesures en faveur des classes les plus pauvres

Décret par lequel :

1° Est reconnue, comme établissement d'utilité publique l'institution fondée à Paris, par l'impératrice Eugénie, en faveur des jeunes filles pauvres, et sous la dénomination de maison Eugène-Napoléon ;

2° La ville de Paris est autorisée à concéder à perpétuité, au profit de ladite maison, la jouissance du terrain de l'ancien marché à fourrage du faubourg Saint-Antoine, des constructions qui y sont élevées et du mobilier dont elles ont été garnies.

Recueil des actes administratifs de la Préfecture du département de la Seine, décret du 1er octobre 1858

Les détracteurs de Napoléon III critiquent la politique autoritaire et réclament avec Adolphe Thiers les « libertés nécessaires ». Toutefois, ils doivent reconnaître les efforts entrepris par le pouvoir envers les classes les plus pauvres. Plus que toutes, elles énervent les républicains car elles réussissent à berner une grande partie du monde ouvrier qui soutient l'Empire.

L'hiver, des « Fourneaux économiques », autrement dit les soupes populaires, donnent à manger aux plus pauvres en échange d'une somme symbolique. Un million de repas sont ainsi réservés aux indigents. Le pouvoir prend à son compte une partie de la charité religieuse ou aristocratique : cette forme de paternalisme impérial est bien éloignée de l'élan populaire que seraient les « Fourneaux du Cœur ».



Distribution de repas pour les plus démunis, la charité chrétienne

Quand l'empereur décide de créer des œuvres philanthropiques, il y entraîne toute sa famille. L'histoire est bien connue : en janvier 1853, la ville de Paris offre à l'impératrice Eugénie six cent mille francs pour l'achat d'un magnifique collier à l'occasion de son mariage. Dans la posture de la souveraine en charité, Eugénie décide de consacrer cette somme à une institution pour les jeunes filles démunies. Hittorff, l'architecte chargé des travaux, donne au bâtiment la forme d'un collier et cette institution est confiée aux Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. La Maison Eugène-Napoléon, du nom du prince impérial, né en 1856, est

décrétée d'utilité publique le 1er octobre 1858. Elle est placée sous l'autorité de l'impératrice Eugénie et se voit concéder par la ville de Paris, à perpétuité, la jouissance d'un terrain dans le faubourg Saint-Antoine.

Quant à la Société du Prince Impérial, fondée par l'impératrice Eugénie en avril 1862, elle est décrétée d'utilité publique quelques mois plus tard. Un système de souscription permet de récolter des fonds privés versés par des dignitaires de l'Empire ou de simples citoyens, tandis que les enfants, en tant que membres associés, apportent une cotisation symbolique de dix centimes par semaine. Pour donner l'exemple, le couple impérial donne cent mille francs à la société nouvellement constituée. Un an plus tard, les fonds récoltés s'élèvent à sept cent mille francs. Cette association a pour but d'aider les travailleurs et les artisans en difficulté par un système de microcrédit : des prêts limités à mille francs, remboursables en trois ans avec un taux d'intérêt de 2,5 %, sont accordés aux plus modestes. Des paysans, des pêcheurs ou de petits artisans peuvent se doter des outils indispensables à l'exercice de leur métier. Ce sont ainsi des dizaines de milliers de prêts qui sont accordés jusqu'en 1870.

Dans le monde ouvrier, les salaires sont trop faibles pour faire face à la maladie : ils suffisent à peine à payer le loyer et les repas quotidiens. Au premier éternuement du petit dernier, toute la maisonnée est terrifiée : il annonce la ruine ou la mort. En 1853 sont mises en place des consultations médicales gratuites et des visites à domicile ainsi que la création d'asiles. Les municipalités se dotent également d'infrastructures pour aider les plus pauvres. Les premiers logements ouvriers sont construits, même s'ils ne rencontrent pas le succès escompté, mais grâce à Bonaparte, à défaut d'une grande maison, ils ont eu un bon appart' !

Afin de faire la nique aux républicains, le pouvoir encourage les sociétés de secours mutuels : dès mars 1852, elles peuvent se constituer librement et des milliers sont créées, jusqu'à six mille en 1870. Des décorations gratifient les patrons paternalistes et les

ouvriers méritants, c'est-à-dire à ceux qui n'opposent aucune contestation à la politique impériale et au pouvoir patronal.

Le saviez-vous ?

Après la révolution de 1848, la journée de travail avait été réglementée : dix heures à Paris et onze heures en province. Adopté en mars 1848, le décret sur la durée de travail est abrogé en septembre suivant et la journée passe de nouveau à douze heures, souvent beaucoup plus, jusqu'à seize, voire dix-sept heures ! En 1851, le président Louis-Napoléon Bonaparte favorise les heures supplémentaires. Sous le Second Empire, régime très arrangeant pour les patrons, le temps de travail augmente : travaillez plus pour… travailler plus !

Et ailleurs ?

Dans l'Angleterre victorienne, William Booth est un pasteur méthodiste dans les quartiers pauvres de l'est londonien. Lui-même vient d'un milieu populaire et il est horrifié par ce qu'il voit tous les jours : la souffrance des milliers de victimes de la révolution industrielle. Dans l'*East End*, William Booth fonde en 1865 les Missions Chrétiennes. Puisqu'elles déclarent la guerre à la misère, ces missions prennent, en 1878, un nouveau nom : l'Armée du Salut. Dans le même quartier, dix ans plus tard, c'est un autre profiteur de la misère qui vient dire « salut ! » : Jack l'éventreur !

1861 – On compte sur vous !

Les recensements de la population française

Encore un épisode de recensement. La scène se passe à Montmartre.

– Combien avez-vous d'enfants ? demande un recenseur à l'arrière petit-neveu d'un guinguettier [qui fréquente les cabarets] classique. – Combien j'ai d'enfants ? – Ma femme n'est pas là. – Revenez à six heures, elle vous dira ça au juste. – C'est elle qui est chargée de cet article-là.

L'Argus et le Vert-vert réunis, 10 novembre 1861

ecenser la population était déjà une préoccupation des souverains d'Ancien Régime : il fallait compter les « feux », autrement dit les

Rfoyers, pour pouvoir calculer l'impôt. La mainmise administrative de l'État sur tout le territoire et les progrès de la statistique permettent des recensements plus affinés au XIXe siècle. La périodicité de cinq ans avait été adoptée en 1801 sous l'ère napoléonienne : il y avait alors un peu plus de trente-trois millions d'habitants.

Louis-Napoléon Bonaparte étant président de la République, un recensement est effectué en 1851. Les questions posées sont plus nombreuses que par le passé et les résultats sont étudiés de manière scientifique. La Statistique générale de la France présente des avalanches de chiffres selon les communes, les départements, les villes, les campagnes, les hommes, les femmes, les vieux, les enfants, les malades, les infirmes… La France compte alors 35 783 170 habitants. Cinq ans plus tard, un nouveau recensement est réalisé, le premier sous l'Empire. La population a augmenté : en 1856, elle s'élève à trente-six millions d'habitants. Toutefois, les engagés en Crimée, à Rome ou en Algérie, au nombre de 125 000, dont plusieurs milliers ne reviennent pas, ne font pas partie du comptage. Nouveau recensement en 1861, couplé cette fois avec une enquête industrielle : s'il ne s'agit pas d'une explosion démographique, la population a néanmoins augmenté et, pour le dernier recensement du Second Empire en 1866, elle s'élève à plus de trente-huit millions d'habitants.

En 1856 sont utilisés les premiers « bulletins de ménage », autrement dit des « feuilles de logement ». Y apparaissent pour la première fois les notions « nationalité » mais aussi « aveugle » et même « idiots et crétins à domicile » : il y en avait 22 290 cette année-là ! Les mouvements de population sont très importants et concernent toutes les grandes villes. L'exode rural commence déjà à dépeupler les campagnes. Les différentes migrations, belge, allemande ou italienne, et l'essor de la révolution industrielle ont une forte incidence sur l'évolution démographique. Les épidémies, comme celle de choléra en 1856, ou encore les guerres limitent l'accroissement de la population. Dans les années 1860, l'espérance

de vie est de 39 ans pour les hommes et de 41 ans pour les femmes.

À quoi servent ces recensements ? Si les registres paroissiaux et d'état civil fournissent des données relatives au nombre de naissances, de décès ou de mariages, ils ne font pas état des conditions de vie ni des mouvements de population. La collecte de ces informations permet de mieux répondre aux besoins des Français mais aussi de les contrôler. Ces recensements provoquent souvent de la méfiance. Le souvenir est encore vif des études statistiques du Premier Empire qui avaient permis la conscription de masse. Sur le terrain, pour les municipalités, une tâche d'une telle ampleur fait peur : elle prend du temps et de l'argent. Parfois elle ne semble pas utile, surtout quand les recensements se déroulent entre mars et mai, au moment où les paysans (la majorité de la population) sont occupés aux travaux des champs. La méfiance s'explique aussi par la crainte que les chiffres recueillis servent à lever de nouveaux impôts. Les maires de certaines communes profitent cependant des recensements pour fournir de fausses données : majorées s'il s'agit de demander une aide gouvernementale pour des travaux, minorées pour faire diminuer les charges à répartir entre les administrés.

Le progrès des recensements est une évidence même si les contemporains, à raison, se méfient de leurs résultats. Dans son *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, commencé sous le Second Empire, Pierre Larousse donne la définition du mot « recensement » : « Dénombrement, compte qu'on fait des personnes et des choses […]. Ces travaux donnent-ils des résultats infaillibles ? Il est au moins permis d'en douter. »

Le saviez-vous ?

Louis Marie de Lahaye de Cormenin, Conseiller d'État, s'est intéressé de près aux recensements. En 1857, il a rédigé un *Projet de dénombrement nominal de tous les Français*. Ce document de huit pages vise à déjouer les fraudes en vulgarisant les résultats. Le système annuel serait selon lui plus adapté que le quinquennat : « L'Homme n'est pas seulement un chiffre, il est membre de la grande société qui est la nation, il est membre

de la petite société qui est la famille. Tout est confus dans le chiffre, tout est net dans le dénombrement. » Tel le Numéro 6 de la série télévisée *Le Prisonnier*, Lahaye de Cormenin pouvait s'écrier : « Je ne suis pas un numéro ! Je suis un homme libre ! ». Jusqu'au prochain recensement…

Et ailleurs ?

Au Royaume-Uni comme en France, le premier recensement date de 1801 et concerne l'Angleterre, le Pays de Galle et l'Écosse, soit 10 951 000 habitants, le nombre d'Irlandais étant plus discutable, autour de cinq millions : le clergé fait de la résistance et refuse de communiquer ses registres. Le grand recensement de 1841 est suivi de celui d'avril 1861 : la reine Victoria a vingt-neuf millions de sujets sans compter les Britanniques qui ont émigré, soit près de cinq millions. L'Irlande, quant à elle, voit sa population diminuer : la famine de 1847 a été suivie d'un exode vers les États-Unis. 1801, 1841, 1861… au Royaume-Uni, le recensement est effectué les années en « 1 » jusqu'en 2011 : c'est l'invasion des uns !

1862 – L'armoire à pharmacie

Les médicaments sous le Second Empire

Feuilles de Pêcher. Amygdalus Persica.

Famille. Rosacées.

Provenance. Perse, Europe.

Substance à haute dose vénéneuse.

Propriétés laxatives, calmantes.

Se vend avec ordonnance.

S'emploie à l'intérieur en infusions,

À la dose de 10 à 20 gram. par litre d'eau, dans les cardialgies, les vers des enfants.

D. Barbot, *Guide pratique du jeune élève en pharmacie*, 1862

Sous le Second Empire, le pharmacien est encore un peu un herboriste. Les grands laboratoires industriels n'existent pas et les pilules, crèmes et pommades sont préparées dans son

officine. Le pharmacien le plus célèbre du XIXe siècle exerce à Yonville, en Normandie. Il s'appelle Monsieur Homais et a été créé par Flaubert dans son roman *Madame Bovary*, en 1857. L'écrivain pointe sa plume acide sur ces savants locaux à la pratique empirique. Gonflé d'orgueil, Monsieur Homais troque le titre d'apothicaire pour celui de pharmacien, plus prestigieux. Petit notable, il guérit ses patients avec des mots et des certitudes davantage qu'avec des médicaments efficaces.

Au mitan du XIXe siècle, la vie est fragile. La mortalité infantile est très forte et dans certains départements, plus d'un enfant sur cinq meurt avant d'atteindre son premier anniversaire. Avec le cierge à l'église et la prière, le remède ancestral ou la potion du rebouteux, le pharmacien est porteur d'espoir quand survient la maladie. Les progrès que connaissent toutes les sciences profitent aussi aux médicaments et, peu à peu, l'armoire à pharmacie se remplit. Pour lutter contre les évanouissements répétés de ces dames, des sels sont prescrits et les respirer ramène à la vie. Carbonate d'ammonium, bicarbonate de sodium ou encore acide tartrique, ils n'éliminent pas la cause principale de ces évanouissements : le corset trop serré qui empêche de respirer !

Plus que les médicaments, les cures thermales sont considérées comme un remède parfait pour nombre de maladies. Accessibles aux plus riches, elles permettent d'associer traitement médical et plaisirs mondains. De tous côtés, les pharmaciens recherchent la panacée, le remède ultime qui pourrait guérir tous les maux. Charles Gerhardt, chimiste alsacien, s'intéresse à de nouvelles substances efficaces contre les fièvres, tirées de l'écorce de saule blanc ou de la reine-des-prés. Il réussit la synthèse de la molécule de l'aspirine, l'acide acétylsalicylique, dont il dépose le brevet en 1853. Un médicament révolutionnaire est sur le point d'être créé. Hélas, Charles Gerhardt aurait mieux fait de s'intéresser à la bactérie du *vibrio cholerae* puisqu'il meurt du choléra en 1856, ses travaux prometteurs étant abandonnés. Quant à Alfred Velpeau, médecin de l'empereur, il invente la bande qui porte son nom, en usage de nos jours encore. Les animaux profitent eux aussi du progrès. En 1863, Casimir

Davaine montre que la maladie du charbon du mouton est provoquée par une bactérie mais c'est douze ans plus tard que Louis Pasteur met au point un vaccin pour les ovins.

La mortalité régresse, sans doute moins par l'effet de médicaments souvent toxiques que grâce à de nouvelles habitudes de vie. L'hygiène, associée à une meilleure alimentation, a autant d'efficacité, sinon plus, que les progrès de la pharmacopée pour prolonger la vie. Le meilleur des médicaments utilisé au XIX^{e} siècle serait donc le savon.

Le saviez-vous ?

Antoine Jobert de Lamballe est l'un des médecins les plus glorieux du Second Empire. Non pas parce qu'il s'était fait remarquer en 1828 avec une thèse sur les hémorroïdes mais parce qu'il était le meilleur gynécologue de son temps. Couvert d'honneur, chirurgien dans le service de santé de l'empereur, il s'était intéressé à l'anesthésie générale, une nouveauté. Pourtant, Jobert de Lamballe montre très vite des troubles du comportement. Ainsi, lors de l'accouchement de l'impératrice en 1856, il reste affalé sur un canapé dans un salon voisin et ne peut intervenir. Peu avant sa mort, en 1867, alors qu'il se rend à la banque Rothschild pour y retirer un mandat, le caissier sort sa tête du guichet afin de mieux voir son client. Le docteur s'en saisit et s'écrie : « L'enfant ! Voilà l'enfant ! »

Et ailleurs ?

Les guerres menées par la France sous le Second Empire ont des conséquences inattendues pour la santé de tous, surtout des plus démunis. Le Suisse Henri Dunant, alors en voyage d'affaires pendant la campagne d'Italie, en 1859, visite le champ de bataille de Solferino. Horrifié par ce carnage, car c'en est un, il décide d'agir. Il écrit *Un souvenir de Solferino*, paru en 1862, et parcourt l'Europe pour convaincre les puissants de l'urgence d'un Comité international de secours aux militaires blessés. Puisqu'il est suisse, il donne à l'institution créée en 1863 le symbole de son pays : la Croix-Rouge est née.

1869 – Merci Bernard !

Claude Bernard ou la nouvelle médecine

> *En m'appelant à l'honneur de siéger parmi vous, votre indulgence m'inspire un sentiment de reconnaissance d'autant plus vif, que la pensée même de mon insuffisance littéraire ne saurait venir le troubler : c'est l'homme de science que vous avez élu ; vos suffrages bienveillants ont voulu honorer en moi l'Académie à laquelle j'appartiens, et perpétuer cette union des sciences et des lettres que vous n'avez cessé de consacrer par une tradition constante.*
>
> Claude Bernard, *Discours prononcé à sa réception à l'Académie française*, le 27 mai 1869

Quel est donc ce personnage qui, juché sur son piédestal, domine l'entrée du Collège de France ? Cette statue représente l'un des plus grands savants du XIX^e^ siècle : Claude Bernard. Rien ne destinait ce fils de vigneron à révolutionner la médecine moderne par ses travaux qui, aujourd'hui encore, font référence. Qui pouvait imaginer le destin de ce jeune homme sans le sou qui partageait un logement miteux du Quartier latin avec Charles Lasègue, le futur neurologue, et Casimir Davaine, le célèbre médecin, à l'origine des premiers travaux sur la microbiologie ? Autant dire que cette compagnie a créé une émulation propice ! Claude Bernard se voyait davantage dramaturge que préparateur en pharmacie. Le théâtre n'a pas perdu une plume indispensable tandis que la physiologie, elle, a gagné l'un des savants les plus remarquables du Second Empire. Le sujet de sa thèse, soutenue en 1843, porte sur le suc gastrique et le glucose. Hélas, on le prend pour un farfelu car, en des temps pas si lointains, il est commun de penser que les aliments absorbés se désintègrent par combustion dans les poumons ! C'est à François Magendie, professeur au Collège de France, que Claude Bernard doit son premier poste d'assistant à l'Hôtel-Dieu, mais aussi l'honneur de lui succéder à la chaire de médecine expérimentale en 1855 : « Ma chaire au Collège de France vous revient, je sais qu'avec vous elle ne tombera pas en quenouille », lui aurait-il confié. Claude Bernard est, entre autres, l'auteur d'avancées décisives sur l'influence des sécrétions du pancréas dans la digestion, le rôle du foie dans la fabrication de sucre, le diabète, la thermorégulation, le système

sympathique ou la régulation endocrinienne entre autres, ce qui n'est déjà pas si mal !

En 1865 paraît ce qui devient très vite la bible de tous les étudiants en médecine : *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale.* Dans cet ouvrage majeur qui pose les fondements empiriques et conceptuels de la médecine moderne, il expose sa méthode qui se décline en trois phases : observation, hypothèse, confirmation/infirmation. Adepte du positivisme, son mode d'analyse, empreint de philosophie, intéresse au-delà des sciences. Émile Zola s'en inspire dans sa recherche sur le naturalisme et le roman expérimental. Claude Bernard impose ainsi la « religion des faits ».

Après avoir enseigné au Collège de France, Claude Bernard rejoint en 1868 le Muséum d'Histoire naturelle et est élu à l'Académie française et est même nommé sénateur un an plus tard. Il note toutes ses pensées et expériences dans un petit carnet rouge. Ses cours ne sont pas préparés et ressemblent plutôt à des expérimentations dont les élèves sont friands : c'est un spectacle ! Parmi ses étudiants se trouvent Paul Bert et Louis Pasteur.

Claude Bernard s'éteint à l'âge de soixante-cinq ans, en 1878. Sur proposition de Gambetta, il est le premier scientifique à bénéficier d'obsèques nationales. Sa statue en bronze, placée devant le Collège de France, avait été réalisée par un sculpteur lui aussi équipé d'un patronyme qui ressemble à un prénom : Eugène Guillaume. C'est une reproduction en pierre qui est visible aujourd'hui car l'originale a été détruite par les Allemands pendant la Seconde Guerre mondiale. Voilà qui n'est pas facile à digérer.

Le saviez-vous ?

Côté foyer, Claude Bernard se heurte à des réticences inattendues. Pour faire avancer ses travaux, il est contraint d'avoir recours à l'expérimentation animale, ce que lui reproche sa femme, fervente militante de la SPA créée en 1845. Cette Brigitte Bardot du Second Empire aurait pu lui crier un soir de colère : « Un chien, un chat, c'est un cœur avec du poil autour ! »… « mais avec un estomac et des sucs gastriques ! » aurait pu lui répondre Claude Bernard. Il divorce quelques

années plus tard mais toute la famille se ligue ainsi contre lui, ses filles allant jusqu'à sacrifier leur propre vie – elles restent célibataires – pour recueillir et soigner les animaux.

Et ailleurs ?

Partout, la médecine connaît des progrès spectaculaires. En Angleterre, Joseph Lister a une étrange idée : avant d'opérer, il serait bon de désinfecter. Il utilise du phénol comme antiseptique. Évidemment, cette révolution médicale est rejetée par tous les sceptiques !

8
Politique

En décembre 1848, Louis-Napoléon Bonaparte remporte l'élection présidentielle et, selon la Constitution de la Deuxième République, il « est élu pour quatre ans, et n'est rééligible qu'après un intervalle de quatre années ». Très vite, Louis-Napoléon Bonaparte imagine conserver sa place à la tête de l'État et demande une révision de la Constitution. Le 17 juillet 1851, devant l'Assemblée en émoi, le député Victor Hugo s'y oppose avec force : « Quoi ! après Auguste, Augustule ! Quoi ! parce que nous avons eu Napoléon le Grand, il faut que nous ayons Napoléon le Petit ! » Le surnom est resté. Dans son discours, Hugo évoque la propagande présidentielle : « Messieurs, comme vous tous, j'ai tenu dans mes mains ces journaux, ces brochures, ces pamphlets impérialistes ou césaristes, comme on dit aujourd'hui. » Le césarisme ! Le mot est lancé ! Se méfiant d'une dérive impériale, l'Assemblée refuse la modification de la Constitution. Pour garder le pouvoir, Louis-Napoléon Bonaparte organise un coup d'État, le 2 décembre 1851, qu'il fait suivre d'un plébiscite. Les Français doivent dire s'ils acceptent « le maintien de l'autorité de Louis-Napoléon Bonaparte, et lui délèguent les pouvoirs nécessaires pour établir une constitution ». Le plébiscite est une réussite pour le prince-président qui, devant l'Assemblée, justifie la violence du coup d'État par une

formule alambiquée : « Je suis sorti de la légalité pour entrer dans le droit. » Un an plus tard, l'Empire est proclamé mais la tache originelle n'est jamais effacée.

Pendant dix-huit ans, les Français observent l'expérience politique que propose Napoléon III, où le chef de l'État a des pouvoirs considérables (le césarisme) mais requiert le soutien populaire par les plébiscites. L'armée occupe une place prépondérante même si le Second Empire n'est pas une dictature militaire. Napoléon III, féru d'histoire, dote la France d'un héros national, Vercingétorix, et favorise la recherche des origines, souvent fantasmées, de la Nation. La religion est un élément majeur de la politique impériale, dans un contexte de tension avec l'autorité papale : deux jeunes filles focalisent alors l'attention, Bernadette Soubirous et Jeanne d'Arc. La politique impériale est complexe, entre exposition de la dignité souveraine et réelles avancées politiques : le droit de grève est introduit en France sous Napoléon III. Le faste qui entoure le pouvoir s'exprime lors des séries de Compiègne. La pompe impériale fascine le plus grand nombre et fait enrager les opposants. Bref, politiquement, ce Napoléon-là était-il si petit que ça ?

1855 – Si tu veux la paix…

L'impossible réforme de l'armée française

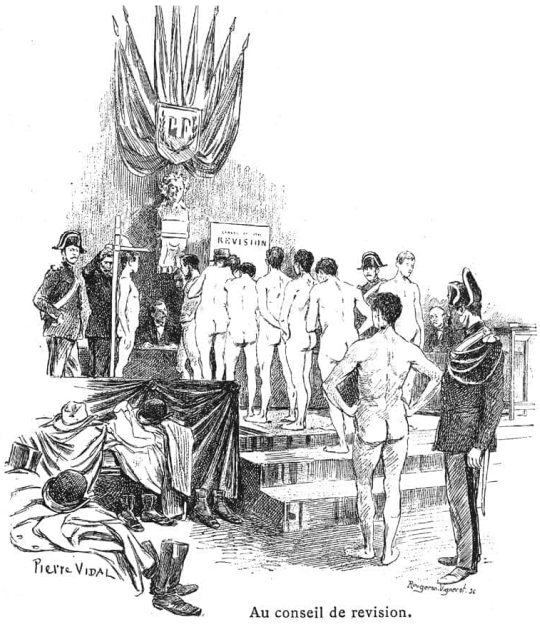
J'y suis, j'y reste !

Le général de Mac Mahon, août 1855

À la veille de la proclamation de l'Empire, le prince-président avait déclaré en octobre 1852 : « L'Empire, c'est la paix ! » Il ne veut pas être un empereur guerrier comme le fut son oncle. Pour assurer cette paix, Napoléon III n'hésite pas à préparer la guerre. En août 1855, pendant la campagne de Crimée, à l'issue de la bataille de Malakoff, le général Patrice de Mac Mahon s'adonne lui aussi à la formule simple et martiale : « J'y suis, j'y reste ! » Il n'a pas bougé et il a gagné contre les Russes. Cette victoire est mise en exergue

par la propagande pour la gloire du souverain. Le Second Empire est marqué par des expéditions militaires en Italie, au Liban, en Chine, en Cochinchine et jusqu'au Mexique.

La loi Gouvion-Saint-Cyr, de 1818, impose un recrutement militaire par le volontariat, pour un service de sept ans, et par le tirage au sort. Pour les malchanceux tombés sur un mauvais numéro, il est possible de s'offrir un remplaçant : avoir de l'or évite de recevoir du plomb. Napoléon III veut réformer l'armée. La loi du 26 avril 1855 permet le paiement à l'État d'une exonération pour le réengagement des anciens militaires. Elle ne se révèle pas efficace. Napoléon III souhaite, à l'exemple de son voisin prussien, instaurer le service obligatoire pour tous les hommes entre vingt et quarante ans, avec trois ans dans l'armée active et trois ans dans la réserve. La réforme de la conscription devient une urgence dès 1866, quand les Prussiens écrasent les Autrichiens à la bataille de Sadowa.

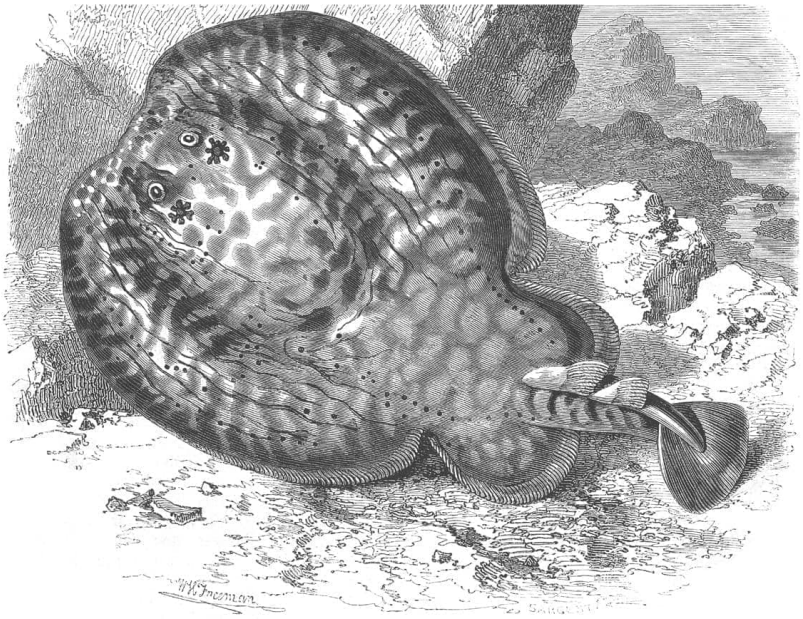


Au conseil de revision.

Scène militaire : le défilé de conscrits

Le 11 décembre 1866, Napoléon III accepte le projet Niel de réorganisation militaire : il préconise la création d'une Garde nationale mobile constituée de ceux qui ne sont pas entrés dans l'armée active et dans laquelle aucun remplacement n'est permis. La mobilisation passe de sept à neuf ans, dont cinq dans l'armée active

et quatre dans la réserve. Napoléon III nomme Niel ministre de la Guerre le 20 janvier 1867, à charge pour lui de mener à bien cette réforme. Le projet provoque un refus quasi général : la bourgeoisie et les paysans veulent conserver le système existant, peu importe s'il n'est pas efficace. Une loi est votée en février 1868 mais elle est bien différente de celle souhaitée par Niel. En effet, les parlementaires décident de conserver le tirage au sort. Les mauvais numéros doivent effectuer un service de cinq ans dans l'active et de quatre ans dans la réserve. L'inégalité de principe est maintenue puisque les plus riches peuvent se faire remplacer. La population s'est pratiquement liguée pour que cette réforme ne voie pas le jour. Napoléon III, cassandre militaire, a dû y penser à l'été 1870 quand la France est écrasée par la Prusse. Il aurait même cherché à s'exposer au feu, quand les Républicains lui cherchaient déjà un remplaçant…



La Torpille

Le saviez-vous ?

Le Second Empire est un État policier. En 1855, la même année que la première loi de réforme de l'armée, sont créés les Renseignements généraux avec pour mission de surveiller les opposants et de sonder l'opinion publique. La police politique prend alors le pas sur la police

judiciaire. La loi de sûreté générale de 1858, après l'attentat d'Orsini, autorise à déporter sans jugement toute personne reconnue coupable d'un délit politique. Tous les préfets, et surtout celui de police, sont sans cesse aux aguets de ce qui se dit dans les cafés, dans les réunions publiques et dans la presse. Placée sous la direction du commissaire Lagrange, la police politique travaille en étroite collaboration avec le cabinet de l'empereur. Alphonse Hyrvoix, quant à lui, est chargé de la protection du souverain en même temps que de ses rendez-vous galants, ce qui s'appelle joindre l'utile à l'agréable… La personnalité qui domine la période est Antoine Claude, un policier au parcours étonnant : « Monsieur Claude » comme on l'appelle, utilise des « mouchards » comme le faisait son prédécesseur Vidocq. Il est surtout l'un des premiers à utiliser des méthodes d'investigation modernes dans ses enquêtes dont l'examen des empreintes, la psychologie, la morphologie, la confrontation du criminel et de sa victime. Après l'Empire, de nombreuses personnalités qu'il avait contribué à arrêter parviennent au pouvoir. Lui-même se trouve incarcéré à la Santé mais, rallié à la République, il est libéré et rétabli dans ses fonctions : Marianne aussi a besoin de professionnels du renseignement.

Et ailleurs ?

Napoléon III était-il bien protégé ou bien ses ennemis étaient-ils maladroits ? L'empereur a subi quelques tentatives d'assassinats : celui de Pianori en 1855, d'Orsini en 1858 ou encore de Pasquale Greco en 1864. En 1867, à Longchamp, la voiture impériale fut prise pour cible mais c'est le tsar Alexandre II qui était visé. À l'inverse, aux États-Unis, un attentat a cependant réussi : à Washington, Abraham Lincoln est assassiné le 15 avril 1865 au théâtre Ford. Décidément, le théâtre est un lieu de perdition.

1856 – La plus grande opération de séduction du régime

Les séries de Compiègne

L'Empereur et l'Impératrice sont partis aujourd'hui pour Compiègne ; leur séjour dans cette résidence sera d'une quinzaine de jours.

Journal des débats, 20 octobre 1856

Quand Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la République en décembre 1848, il instaure aussitôt une politique festive à l'Élysée. Il y invite le Tout-Paris, quelle que soit l'origine des élites : vieille noblesse, noblesse d'Empire, grands bourgeois de la finance ou de l'industrie et même noms illustres de la littérature et des arts. Devenu empereur, il déploie cette politique fastueuse avec les moyens considérables que lui offre sa liste civile. Parmi les palais impériaux, celui de Compiègne a toutes ses faveurs : c'est ici qu'avait été organisée la rencontre de Napoléon I^{er} avec Marie-Louise. Napoléon III y pense-t-il en décembre 1852 quand il courtise une jeune aristocrate espagnole ? Dans le parc, Eugénie de Montijo admire une goutte de rosée sur un trèfle. Elle reçoit peu après un bijou en émeraude et en diamant produisant le même effet. Sans être à quatre feuilles, ce trèfle lui porte chance. Le couple impérial prend l'habitude de se rendre à Compiègne, à l'automne, avec quelques proches et quelques invités. Les premières « séries de Compiègne » sont inaugurées en 1856, peu après la naissance du prince impérial. Il s'agit de listes d'invités (les séries) qui partagent durant quelques jours le quotidien des souverains.

Ces séries sont une affaire de « relations publiques ». Organisées entre fin octobre et décembre à raison de quatre environ par hiver, elles réunissent une centaine de privilégiés pour une semaine. Une distinction est faite entre les hôtes invités « par devoir » et ceux que l'on reçoit par plaisir lors des séries « élégantes », ce qui donne lieu à ce genre d'échanges : « Êtes-vous de la série élégante ? – Non, ma chère, je suis de la vôtre ! », rapportés par Pauline de Metternich, femme de l'ambassadeur d'Autriche, une habituée de Compiègne. Dans sa volonté de rallier le plus grand nombre à l'Empire, Napoléon III lance des invitations les plus ouvertes possibles : souverains étrangers, princes, ambassadeurs, industriels, notables mais aussi des artistes tels Eugène Scribe, Jules Sandeau, Alexandre Dumas fils, Sainte-Beuve, Eugène Delacroix, Prosper Mérimée, Thomas Couture, Jean-Baptiste Carpeaux et même Gustave Flaubert et George Sand (voir cahier hors texte, page IV, haut). Les scientifiques ne sont pas oubliés dans cet aréopage parmi

lesquels Louis Pasteur, Claude Bernard, Georges Cuvier ou Urbain Le Verrier, entre autres.

Les invités viennent en chemin de fer, la Compagnie du Nord affrétant un train spécial. Ensuite, des chars à bancs transportent les voyageurs jusqu'au palais où leur sont attribués leurs « appartements ». Les logements sont répartis selon le rang et la notoriété. Le peintre Thomas Couture, répondant à l'impératrice qui lui demandait s'il était bien installé, aurait dit : « D'autant mieux, Madame, que ma chambre me rappelle la mansarde de mes débuts. » Chaque invité a son étiquette sur la porte de son logement et résider à l'étage impérial est une marque de distinction. Les invités sont suivis de leurs domestiques qui apportent des dizaines de malles car il faut changer de tenue pour chaque moment de la journée.

Comme pour un club de vacances, l'emploi du temps est rythmé par des activités : chasse à courre ou à tir, bal, thé de l'impératrice, jeu, pique-nique et visite de la région, avec pour attraction principale le château de Pierrefonds, restauré par Viollet-le-Duc et situé juste à côté de Compiègne. Le soir, des saynètes sont jouées, parfois écrites par des proches des souverains. Les rôles sont tenus par les invités ou les membres de la Maison, et même le prince impérial donne la réplique. Les invités étaient présentés aux souverains un peu avant dix-neuf heures dans la galerie des Cartes, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. L'empereur et l'impératrice avaient un mot pour chacun : ils avaient appris par cœur des fiches spécialement préparées ! Les séries de Compiègne sont une grande réussite du Second Empire et annoncent certains aspects de la politique festive réinvestis ensuite par la République.

Le saviez-vous ?

La dernière visite de l'impératrice Eugénie à Compiègne a lieu en 1868. Ce palais résume le faste de l'Empire, sa légèreté et parfois l'insouciance de la cour, autrement dit « la fête impériale ». L'entrée en guerre contre la Prusse à l'été 1870 rend bien futile le souvenir des séries. Sous la République, le mobilier qui meublait les logements des invités est entassé dans quelques pièces, les rideaux sont tirés et les portes fermées. Le

palais devient musée. En 1910, une vieille femme se glisse parmi les visiteurs. Elle est vêtue de noir et semble émue : l'ancienne impératrice, alors âgée de quatre-vingt-quatre ans, est venue visiter le palais de sa jeunesse et de sa gloire. Pour Eugénie qui connut l'exil, la mort de son époux, celle de son fils unique tué par les Zoulous, quand finirent les séries de Compiègne commença une série de malheurs.

Et ailleurs ?

En Angleterre, la reine Victoria s'essaie aussi aux invitations à Windsor. Elles sont facilitées par les progrès des transports. Le vieux château médiéval, bien que restauré et adapté au goût du jour, n'atteint pas le caractère festif qui s'est déployé à Compiègne. Pire, en 1861, c'est là que meurt le prince Albert. La reine Victoria en demeure inconsolable : elle est *The Widow at Windsor*, la veuve de Windsor, selon un poème de Kipling. Elle se trouve désormais sans allié au milieu des bêtes féroces qui peuplent la cour, un peu comme Mowgli dans *Le Livre de la jungle*, du même Kipling.

1858 – Un Italien à Paris

Nice et la Savoie deviennent françaises

Que votre Majesté se rappelle que les Italiens, au milieu desquels était mon père, ont versé leur sang pour Napoléon le Grand, partout où il lui plut de les conduire ; qu'elle se rappelle que, tant que l'Italie ne sera pas indépendante, la tranquillité de l'Europe et celle de votre Majesté ne seront qu'une chimère : que votre Majesté ne repousse pas le vœu suprême d'un patriote sur les marches de l'échafaud ; qu'elle délivre ma patrie, et les bénédictions de 25 millions de citoyens la suivront dans la postérité.

Felice Orsini à Napoléon III, mars 1858

Fervent partisan de l'unité italienne, Felice Orsini avait tenté d'assassiner l'empereur le 14 janvier 1858 aux abords de l'opéra de la rue Le Peletier. Le couple impérial s'en était sorti sain et sauf malgré les trois bombes lancées sous son attelage. L'attentat avait fait une dizaine de morts et près de cent cinquante blessés. Condamné à mourir guillotiné, la veille de son exécution, Orsini

adresse à Napoléon III un message testamentaire : « J'adjure votre Majesté de rendre à l'Italie l'indépendance que ses enfants ont perdue en 1849, par le fait des Français. » En effet, en 1849, les troupes françaises avaient rétabli le pape à Rome et renversé la République de Garibaldi. Orsini rejoint l'échafaud en criant « Vive l'Italie ! Vive la France ! ».



Marmotte rattachée à la France en 1860

Cet attentat fait réfléchir Napoléon III sur sa politique italienne. Il décide d'une entrevue secrète avec Camillo Cavour, président du Conseil du royaume de Piémont-Sardaigne. Elle a lieu à Plombières, dans les Vosges, le 21 juillet 1858 et décide du soutien militaire de la France au Piémont en cas de guerre contre l'Autriche. Napoléon III demande en contrepartie que lui soient cédés le duché de Savoie et le comté de Nice. Les velléités d'unité italienne menées par Cavour et par Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne et prince de Piémont, poussent les Autrichiens à entrer en guerre. Comme convenu, Napoléon III réagit aussitôt ; ainsi commence la campagne d'Italie, en 1859. Les combats sont sanglants : Palestro, Magenta, Solferino. La confédération germanique s'organise pour soutenir l'Autriche, dans toute l'Europe les catholiques s'inquiètent des menaces contre le pape. Faut-il poursuivre la guerre jusqu'à l'achèvement de l'unité italienne ? En juillet 1859, Napoléon III signe l'armistice de Villafranca. Cavour est furieux mais la France a gagné Nice et la Savoie. Pourtant, le rattachement de ces deux régions n'est pas obtenu sans mal. Le roi Victor-Emmanuel II interroge solennellement la population et deux plébiscites sont organisés, le 15 avril 1860 pour Nice et une semaine plus tard pour la Savoie. Ils sont favorables à la France. Fin août-début septembre, Napoléon III et

Eugénie effectuent un grand voyage chez leurs nouveaux sujets. Le parcours est une fête, de Lyon à Chambéry, d'Annecy à Grenoble. Pourtant, si certains parlent de rattachement, quelques-uns évoquent une annexion. Parmi eux, le plus déçu est sans doute Garibaldi : ce fier combattant pour l'unité italienne était né à Nice !

Le saviez-vous ?

L'annexion de Nice et de la Savoie à la France est due à la décision de deux hommes : Napoléon III et Cavour, mais pas seulement. À côté de la diplomatie officielle et des rencontres secrètes, il y a la diplomatie en chambre. Afin de favoriser l'adhésion de la France à l'unité italienne, Cavour avait jeté sa cousine, la comtesse de Castiglione, dans les bras de Napoléon III. Elle n'avait alors que dix-huit ans, l'empereur quarante-sept. Rien ne dit que leur liaison ait pu influencer Napoléon III, lequel déniait ce pouvoir à ses innombrables maîtresses. En tout cas, il n'hésita pas à proposer la botte à la belle Italienne.

Et ailleurs ?

En février 1861, Victor-Emmanuel est proclamé roi d'Italie par un parlement tout neuf, constitué de représentants de tout le pays. L'objectif est désormais d'installer la capitale du nouveau royaume à Rome. Après tant d'années de combats politiques, diplomatiques et militaires, c'est une victoire pour Cavour qui hélas n'en profite pas : il meurt d'épuisement en juin 1861. Son nom reste à jamais associé à l'unité italienne mais aussi à la gastronomie car il était un bon mangeur : potage à la Cavour, tête de veau à la Cavour, crème à la Cavour, chapon à la Cavour, glace de crème à la Cavour…

1858 – Une apparition…

Bernadette Soubirous et Lourdes

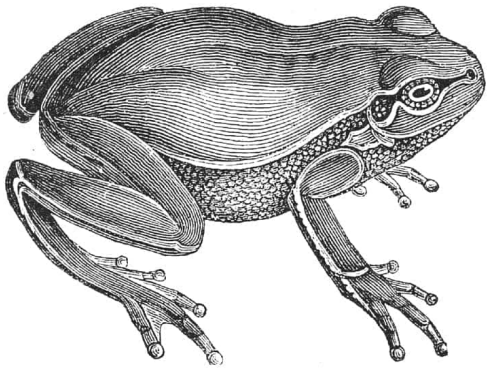
Des faits d'une haute gravité, se rattachant à la Religion, qui remuent le diocèse et retentissent au loin, se sont passés à Lourdes, depuis le 11 février dernier.

*Bernadette Soubirous, jeune fille de Lourdes, âgée de treize ans, aurait eu des visions dans la grotte de Massavielle [*sic*], située à l'ouest de cette ville ; la*

Vierge Immaculée lui aurait apparu ; une fontaine y aurait surgi ; l'eau de cette fontaine, prise en boisson ou en lotions, aurait opéré un grand nombre de guérisons ; ces guérisons seraient réputées miraculeuses ; des gens en foule sont venus et viennent encore, soit de notre diocèse, soit des diocèses voisins, demander à cette eau la guérison de leurs maux divers en invoquant la Vierge Immaculée.

Monseigneur Laurence, évêque de Tarbes, *L'Ami de la religion*, 26 août 1858

En 1858, l'évêque de Tarbes est tout troublé : la Vierge serait de passage dans son diocèse ! Le 11 février 1858, Bernadette Soubirous, alors âgée de quatorze ans (elle est née le 7 janvier 1844), se rend avec sa sœur Toinette et leur amie Jeanne Abadie devant la grotte de Massabielle pour chercher du bois. Levant la tête, elle aperçoit dans le creux du rocher une femme enveloppée de lumière « qui la regarde et lui sourit ». Bernadette se signe et récite le chapelet avec la Dame qui disparaît une fois la prière terminée. Les apparitions se poursuivent et, à sa quatrième visite, Bernadette apporte un cierge béni et allumé, geste encore imité par les pèlerins venus du monde entier. La foule est attirée par cette incroyable nouvelle. Le nom de la Dame est révélé à Bernadette le 25 mars : « Que soy era immaculada councepciou. » Elle répète ces mots latins qu'elle ne comprend pas mais qui signifient « Immaculée Conception ». Pendant la nuit, après la douzième apparition, l'une de ses amies, Catherine Latapie, trempe son bras déboîté dans l'eau de la source : celui-ci guérit. Lors de sa dix-septième visite, Bernadette tient son cierge allumé. La flamme entoure longuement sa main sans la brûler.



Rainette de bénitier

De février à juillet 1858, Bernadette est témoin de dix-huit apparitions. Ces événements, relatés dans la presse, défraient la chronique. Certains dénoncent le délire d'une gamine, d'autres crient au miracle. S'ensuit une bataille acharnée entre les catholiques et les libres-penseurs qui ne voient dans ces apparitions qu'une mise en scène grotesque. Cette petite paysanne de la Bigorre se trouve au cœur des tensions entre l'Empire et la papauté. Le journaliste Louis Veuillot, alors la bête noire des anticléricaux, est l'auteur en 1857 du pamphlet *Les Libres-Penseurs.* Hostile à l'unité italienne et au libéralisme prôné par le régime, Louis Veuillot est du côté du pape Pie IX qui proclame le dogme de l'Immaculée Conception en 1854. Il se rend à Lourdes le 28 juillet 1858 pour rencontrer la jeune fille. Un mois après, il publie un article sur les apparitions de Lourdes ainsi que sur les guérisons miraculeuses. Le pouvoir est méfiant et décrète la fermeture de la grotte : quand Bernadette s'y rend le 16 juillet l'accès de Massabielle est interdit, entouré de palissades. Elle raconte son aventure dans les moindres détails aux autorités venues l'interroger, un commissaire de police ou encore un procureur. Elle explique que la Dame lui a demandé de manger de l'herbe qui pousse près de la grotte. Les curieux venus sur place en ramassent eux aussi. Une étrange rumeur circule même : un peu de cette herbe envoyée à Paris aurait soulagé le prince impérial. Étrange histoire d'herbe et de visions sous le Second Empire…

Napoléon III se pose en arbitre et met un terme à la violente polémique : il décide de faire rouvrir la grotte en octobre suivant. L'impératrice est une fervente catholique, comme nombre de ses proches, et l'empereur a besoin du soutien de l'ensemble de la population pour mener à bien ses réformes. L'Empire vaut bien une grotte !

Le saviez-vous ?

Bernadette Soubirous, au cœur de la polémique, ne prend jamais part au débat. Elle se retire dans un couvent à Nevers, en 1866, où elle meurt en 1879 à l'âge de trente-cinq ans, atteinte de tuberculose et d'un asthme chronique. Son histoire est racontée de manière édifiante : « Un grand trouble monta en elle, soufflant dans ses oreilles avec un tel bruit de

tempête, qu'elle crut entendre passer un ouragan, descendu des montagnes : elle regarda les arbres, elle fut stupéfaite ; car pas une feuille ne remuait. » Qui peut donc écrire ce texte empreint de religiosité et d'admiration pour la petite Bernadette Soubirous ? Un curé, un évêque, un cardinal ? Sans aucun doute une grenouille de bénitier : « Puis, elle allait ramasser ses sabots, lorsque, de nouveau, le grand souffle la traversa ; mais, cette fois, le trouble des oreilles gagnait les yeux, elle ne voyait plus les arbres, elle était éblouie par une blancheur, une sorte de clarté vive qui lui semblait se fixer contre le rocher, en haut de la grotte, dans une fente mince et haute, pareille à une ogive de cathédrale. Effrayée, elle tomba sur les genoux. Qu'était-ce donc, mon Dieu ? » En fait, l'auteur de ce texte est Émile Zola : en 1894, dans *Lourdes*, l'écrivain quitte la mine et les grands magasins pour une grotte. L'ouvrage fait partie d'une série sur trois villes dont *Rome* et *Paris*. Toujours aux aguets des débats de société, Zola s'intéresse à l'histoire de cette fillette. Après avoir écrit *La Curée*, Zola se fait un peu curé !

Et ailleurs ?

Durant les dix-huit années qu'a duré le Second Empire, une flopée de saints et de saintes sont venus enrichir le calendrier, certains en France, d'autres à l'étranger. En Corée, les martyrs sont pléthore. En 1866, une vague de persécutions contre les missionnaires catholiques conduit la Marine française à effectuer une expédition punitive. Bien loin de Lourdes et de ses herbes, la France est engagée à la fin des années 1850 dans la seconde guerre de l'opium.

1864 – Tous ensemble, tous ensemble !

Le droit de coalition

Depuis le commencement de ce siècle, le peuple n'a fait que deux conquêtes : l'une politique, l'autre sociale. La conquête politique, c'est le suffrage universel ; la conquête sociale, c'est le droit de se coaliser. Je considère comme un bonheur d'avoir contribué pour ma part au second de ces actes d'émancipation populaire. Quelques injures ou quelques froissements inattendus de cœur ne me semblent pas une rançon trop chère de cette bonne fortune.

Émile Ollivier, *Commentaire de la loi du 25 mai 1864 sur les coalitions*, 15 juillet 1864

Mot en cinq lettres : « déclenchée sur la berge » ? La grève ! Le mot trouve son origine sur la plage de Grève, à Paris, aujourd'hui place de l'Hôtel de Ville. Depuis le Moyen Âge, là où étaient déchargées les marchandises transportées par bateau sur la Seine, les hommes venaient chercher du travail. Pendant des siècles, la place de Grève est un lieu de grogne quand il n'y a plus d'emploi mais aussi un lieu d'exécution. Ici, les bourreaux ne chôment pas. Sous l'Ancien Régime, les métiers étaient organisés en corporations. En 1791, sous la Révolution, la loi Le Chapelier supprime cet archaïsme mais, par là même, interdit les coalitions de travailleurs. La révolution industrielle transforme l'équilibre des forces, donnant naissance à la classe ouvrière.

Aux élections législatives de 1863, les candidats de l'opposition progressent et, partout en Europe, le mouvement ouvrier s'organise. L'empereur, lui, se souvient qu'il a toujours voulu améliorer la condition ouvrière. Le système napoléonien, bien qu'autoritaire, a besoin du soutien populaire. Alors que Napoléon III libéralise le régime, il prend l'initiative, contre l'avis du Conseil d'État et du Corps législatif, d'annoncer une réforme du « droit de coalition ». Des grèves spontanées éclataient parfois mais elles étaient interdites. Le 17 février 1864, le Manifeste des Soixante présente le programme de revendications sociales et politiques des ouvriers lors d'une élection partielle. Quelques mois plus tard, le 25 mai 1864, est votée la loi Ollivier : elle n'autorise pas la grève mais supprime le délit de coalition. À la suite de cette réforme, les grèves se multiplient : soixante-seize en 1867 et cent seize à la fin du Second Empire. Tous les secteurs d'activité et tout le territoire sont concernés : Elbeuf, Marseille, Paris ; les tisseurs, les vanniers, les cochers.

Pourtant, la loi du 25 mai 1864 est encore très restrictive : « Sera puni d'un emprisonnement de six jours à trois ans et d'une amende de 16 fr. à 3 000 fr., ou de l'une de ces deux peines seulement, quiconque, à l'aide de violences, voies de fait, manœuvres frauduleuses, aura amené ou maintenu, tenté d'amener ou de maintenir une cessation concertée de travail, dans le but de forcer la hausse ou la baisse des salaires ou de porter atteinte au libre

exercice de l'industrie ou du travail. » Quand Émile Zola publie *Germinal* en 1885, il situe son action dans les années 1866-1867 et donne une bonne image des grèves qui pouvaient avoir lieu sous le Second Empire mais aussi sous la Troisième République : « C'était Rasseneur, un ancien haveur que la Compagnie avait congédié depuis trois ans, à la suite d'une grève. Très bon ouvrier, il parlait bien, se mettait à la tête de toutes les réclamations, avait fini par être le chef des mécontents. » Le droit de coalition est une victoire pour le mouvement ouvrier mais d'autres combats sont à venir : des syndicats par exemple, il n'est toujours pas question.

Le saviez-vous ?

Le mot grève, qui désignait le plus souvent le littoral, prend sous le Second Empire le sens que nous lui connaissons aujourd'hui. Dans la presse, les petites grèves de sable ou de mer sont remplacées par d'implacables contestations sociales. Le 20 mai 1865, *Le Monde illustré* découvre ce nouveau phénomène : « Les relieurs, les teinturiers et les facteurs de pianos ont eu aussi leur petite grève. – La grève enfin s'est manifestée dans la corporation des maréchaux, et le Paris du Bois de Boulogne a frémi un moment en pensant qu'il allait être réduit à piétiner le long du lac. » Quand les maréchaux-ferrants sont en grève, la promenade devient tout aussi compliquée que d'aller au spectacle. Peu importe, ils sont aussi en grève : « Il n'y a pas jusqu'à la musique des Bouffes qui ne s'en soit mêlée. L'autre soir, un public nerveux attendait en vain l'ouverture du Bœuf Apis. Pas d'exécutant. L'impatience gagne de proche en proche. On murmure, on trépigne, et quelques amateurs du premier rang compliquent le tumulte par un duo inattendu de timbales et de cornet à piston. »

Et ailleurs ?

Aux États-Unis aussi, il y a des grévistes. En 1869, les blanchisseuses de l'État de New York arrêtent le travail. Elles sont menées par Kate Mullaney, qui fait partie du National Labor Union. Des milliers de femmes réclament une augmentation, fatiguées de préparer des faux-cols pour une bouchée de pain. Les patrons trouvent la solution : ils utilisent des faux-cols en papier, qui n'ont pas besoin de blanchisseuses !

1866 – Alésia, ici ou là…

La localisation d'Alésia, un débat relancé par l'empereur

> *Vercingétorix, après la défaite de sa cavalerie, se décida à la retraite ; emmenant son infanterie, sans rentrer dans ses camps, il se dirigea aussitôt vers Alésia, oppidum des Mandubiens. […] Alise-Sainte-Reine, dans le département de la Côte-d'Or, est, sans aucun doute, l'Alésia des* Commentaires*. L'examen des raisons stratégiques qui ont déterminé la marche de César, la juste interprétation du texte, enfin les fouilles faites récemment, tout concourt à le prouver.*
>
> Napoléon III*, Histoire de Jules César,* 1866

Mille huit cents ans séparent les deux batailles d'Alésia. La première, en 52 avant Jésus-Christ, a été remportée par Jules César, qui ne fut jamais empereur. La seconde, dans les années 1850, est lancée par l'empereur Napoléon III quand il cherche à localiser le site d'Alésia. Napoléon III s'intéresse à la question car il souhaite développer une grande politique liée à l'archéologie scientifique et patrimoniale : il faut offrir aux Français des ancêtres et un héros communs pour renforcer l'idéal national.

L'intérêt de Napoléon III pour les origines de la France apparaît quand il rédige son *Histoire de Jules César*. Pour cela, il s'entoure d'une armée d'historiens et d'archéologues. Ses maréchaux sont Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique et auteur de la monumentale *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination*, Félicien de Saulcy, président de la Commission de topographie de la Gaule et membre de l'Institut, Alfred Maury, lui aussi de l'Institut, auteur d'études sur les Gaulois, secrétaire de la commission de la carte des Gaules et bibliothécaire aux Tuileries. Dans cette petite armée impériale, le capitaine Stoffel, officier d'ordonnance de l'empereur, est directeur des fouilles d'Alésia, et Damas-Hinard, secrétaire des commandements de l'impératrice, a traduit *La Guerre civile* de Jules César. Pour l'artillerie, le capitaine

Verchère de Reffye, officier d'ordonnance de l'empereur, reconstitue des machines de guerre antiques.

Pour localiser Alésia, les savants ne disposent que des indications fournies par Jules César dans sa *Guerre des Gaules*, ce qui n'est déjà pas si mal. Très vite, la commission opte pour la commune d'Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne, autour de l'oppidum des Mandubiens du Mont-Auxois, plutôt que pour Alaise, dans le Jura, ou Izernore, dans l'Ain. Les fouilles commencent dès 1861 et durent quatre ans. L'empereur n'hésite pas à puiser dans sa cassette personnelle pour les financer. Elles se révèlent fructueuses puisque sont mis au jour des restes de fortification, des armes, des ossements de chevaux ou encore des monnaies. Sur certaines apparaissent un profil et un nom qui fascinent : Vercingétorix ! Voici le héros originel dont le roman national a besoin. En 1865, sur le site d'Alise-Sainte-Reine, Napoléon III fait ériger une grandiose statue de Vercingétorix perchée sur un piédestal de sept mètres de haut, serti d'un bandeau de bronze sur lequel il est écrit : « La Gaule unie, formant une seule nation, animée d'un même esprit, peut défier l'univers. Napoléon III, empereur des Français, à la mémoire de Vercingétorix. » Il faut dire qu'avec sa moustache imposante et ses yeux tombants, ce Vercingétorix a quelque chose de Napoléon III. Le projet est évidemment politique. Le parallèle est vite établi entre Jules César, qui a voulu renverser la république romaine, et Napoléon III qui a renversé la Deuxième République. Dans son *Histoire de Jules César*, l'empereur explique : « Si les Romains, après avoir donné au monde l'exemple d'un peuple se constituant et grandissant par la liberté, ont semblé, depuis César, se précipiter aveuglément dans la servitude, c'est qu'il existait une raison générale qui empêchait fatalement la République de revenir à la pureté de ses anciennes institutions ; c'est que les besoins et les intérêts nouveaux d'une société en travail exigeaient d'autres moyens pour être satisfaits. » Étonnamment, la synthèse se fait entre le Gaulois Vercingétorix, héros national, et Jules César, héraut de la civilisation romaine. Il n'en faut pas plus aux détracteurs du régime pour remettre en cause

le résultat des fouilles initiées par un commanditaire si suspect et pour lui tomber dessus à bras raccourcix !

Le saviez-vous ?

Alise ou Alaise ? La Bourgogne ou le Jura ? Pourquoi, au vu de preuves quasi irréfutables, le débat est-il encore relancé aujourd'hui ? Il vient principalement de Napoléon III lui-même, par le mythe qu'il a voulu créer autour de cette bataille et de Vercingétorix. Puisque le héros est instrumentalisé pour conforter l'identité nationale, puisqu'Alésia devient le site officiel des origines de la France, réfuter le mythe permet de s'affranchir du pouvoir ou de créer la polémique à peu de frais. Né en 1856, Georges Colomb, alias Christophe, le père de *La Famille Fenouillard*, du *Sapeur Camember* et du *Savant Cosinus*, affirme avec force qu'Alésia, c'est Alaise, dans le Jura. De 1898 à sa mort en 1945, il ne cesse de contester la localisation officielle du site de la bataille. En fait, il y a eu une seule bataille *à* Alésia mais de nombreuses autres *pour* Alésia !

Et ailleurs ?

La France envoie des missions en Asie Mineure, en Mésopotamie ou encore en Italie, sur le Palatin. Partout où la terre couvre les traces des civilisations anciennes, les Européens creusent. Des tonnes de sable sont déplacées en Égypte où le Français Auguste Mariette découvre le *Scribe accroupi* en 1850. Le Britannique John George Taylor, quant à lui, met peu à peu au jour la cité antique d'Ur, en Mésopotamie à partir de 1854. Le monde est un immense terrain de jeu pour ces intrépides Indiana Jones !

1866 – La réunionite

Le droit de réunion

Pour favoriser le développement de ces associations, j'ai décidé que l'autorisation de se réunir serait accordée à tous ceux qui, en dehors de la politique, voudront délibérer sur leurs intérêts industriels et commerciaux. Cette faculté n'aura pour limite que les garanties qu'exige l'ordre public.

Napoléon III, discours prononcé à l'ouverture de la session législative, 22 janvier 1866

Le droit de réunion s'inscrit dans la série des mesures prises par Napoléon III dans le cadre d'un empire plus libéral. Une délégation d'ouvriers parisiens sont autorisés à se rendre à Londres à l'occasion de l'Exposition universelle de 1862. Deux ans plus tard, le délit de coalition est supprimé. Par ces mesures, Napoléon III répond à l'attente sociale des masses ouvrières et veut contrer les possédants qui accumulent toujours plus. Il se présente comme le garant de l'unité nationale, avec le souci de pacifier la société bouleversée par la révolution industrielle.

Dans l'article 291 du Code civil de 1810, Napoléon avait interdit de se réunir à plus de vingt personnes sans autorisation préalable. Les plus malins avaient contourné cette décision en organisant plusieurs petites réunions de dix-neuf ! En 1834, la monarchie de Juillet règle la question avec une loi interdisant les associations divisées en plusieurs petites sections. La législation française paraît donc archaïque à l'heure où le mouvement ouvrier s'organise.

Le Moniteur universel du 20 janvier 1867 rend publique la lettre que Napoléon III adresse à son ministre Eugène Rouher, dans laquelle il précise qu'« il est également nécessaire de régler législativement le droit de réunion en le contenant dans les limites qu'exige la sûreté publique ». Ce projet de loi n'est pas bien accueilli, ni par le Corps législatif, ni par le Sénat qui ont en mémoire les clubs ouvriers de la Deuxième République. En 1848, Karl Marx et Friedrich Engels concluaient le *Manifeste du Parti communiste* par : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »

La loi du 6 juin 1868 autorise le droit de réunion mais il est interdit de parler de religion ou de politique, sauf en période électorale. Difficile d'organiser la lutte des classes en bavardant couture et météo ! Le philosophe Jules Simon, opposant au régime, laisse entendre que « le chef de l'État fit un de ses discours à surprises, et nous donna, entre autres choses, le droit de réunion. Les amis de la liberté totale, et par conséquent de toutes les libertés, accueillirent volontiers celle-là en attendant les autres ; les profonds politiques, qui avaient cru à la perpétuité du pouvoir personnel, remercièrent tout haut, comme c'était leur devoir, et se dirent tout bas qu'on allait

revoir les clubs de 1793. » Jules Simon reproche au pouvoir de tendre la main d'un côté, en accordant ce droit de réunion, et de brandir le bâton de l'autre.

Que dit exactement la loi ? Les réunions publiques en dehors de tout sujet politique ou religieux ne nécessitent pas d'autorisation. Elles doivent juste être déclarées par sept citoyens ayant leurs droits civils et politiques. Ils doivent préciser aux autorités le lieu, le jour, l'heure et l'objet de la réunion qui doit se tenir dans un local « clos et couvert » pour ne pas être considérée comme une manifestation. À la moindre infraction, les commissaires de police ont le droit de dissoudre la réunion. Ces mesures drastiques conduisent à un grand nombre d'interdictions (une réunion sur huit) et à une vingtaine de procès en correctionnelle. Tout est fait pour décourager la moindre initiative. Napoléon III a-t-il vraiment souhaité favoriser les réunions publiques ou a-t-il voulu les encadrer afin de mieux surveiller le prolétariat, vivier de voix potentiel, à la veille des élections de 1869 ? La fin très proche du Second Empire a résolu la question de manière définitive.

Le saviez-vous ?

La loi sur le droit de réunion, si elle intervient à un an des élections générales de 1869, n'avait pas été évoquée par les républicains, même dans le discours de Thiers sur les « libertés nécessaires », son parti préférant se concentrer sur la liberté de la presse. D'ailleurs, cette loi était tellement restrictive qu'elle n'a pas eu l'heur de convaincre ceux qui devaient en être les principaux bénéficiaires. Après l'Empire, le Gouvernement provisoire de 1870 maintient les demandes d'autorisation aux réunions publiques, ce qu'il justifie par le contexte de crise traversé par le pays après la guerre. L'autorité, quelle qu'elle soit, aime contrôler les bavardages.

Et ailleurs ?

Aux États-Unis, la question de la liberté de réunion est depuis longtemps réglée. Le premier amendement de la Constitution, ratifié en 1791, affirme « le droit des citoyens de se réunir pacifiquement ou d'adresser au Gouvernement des pétitions pour obtenir réparations des torts subis ». Les

citoyens américains peuvent donc se réunir à satiété pour parler, par exemple, du droit de porter des armes, c'est le deuxième amendement !

1868 – D'où venons-nous, où allons-nous ?

Nos ancêtres, les premiers hommes

> *La présence à tous les niveaux, des mêmes grattoirs de silex si finement retouchés, comme ceux de gorge d'enfer, et des mêmes animaux qui s'y trouvent pareillement associés dans cette station classique, nous font admettre que ces vestiges d'habitations successives de l'abri de Cro-Magnon se rattachent au passage dans la contrée d'une même race de chasseurs, lesquels ont pu ne faire dans le principe de cette grotte qu'un simple rendez-vous de chasse, où ils venaient se partager les dépouilles des animaux tués dans le voisinage.*
>
> Louis Lartet, « Une sépulture des troglodytes du Périgord (crâne des Eyzies) », *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris*, séance du 21 mai 1868

Dans la construction de l'identité française, une place particulière doit être accordée aux recherches archéologiques. Géologue et préhistorien, Louis Lartet débute sa carrière au Muséum national d'histoire naturelle à l'âge de vingt-deux ans, en 1862. Le jeune homme a de qui tenir : son père, Édouard, est un préhistorien de renom qui a proposé une chronologie du Quaternaire et qui, en 1867, préside le Congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistorique. Sous le Second Empire, la France se prend de passion pour les premiers hommes. En Bourgogne, par exemple, à Solutré, des pointes de silex, des traces de huttes et des ossements d'animaux sont découverts en 1866.

En 1868, des restes humains sont mis au jour à Tayac, en Dordogne, à la faveur de travaux de voirie. Le ministre de l'Instruction publique, Victor Duruy, charge Louis Lartet d'authentifier ces ossements. Il s'agit d'un squelette datant d'environ 30 000 ans : l'homme de Cro-Magnon ! Étymologiquement, le mot Cro-Magnon désigne un abri (*cro* en occitan) occupé par un étrange monsieur

Magnon (l'abri de M. Magnon en fait) ou pourrait signifier « grand », du latin *magnus*. Quoi qu'il en soit, le nom Cro-Magnon est alors utilisé pour désigner les *Homo Sapiens* européens et, par exagération, tous les hommes préhistoriques. Louis Lartet fait effectuer des fouilles aux abords de la falaise des Eyzies et plusieurs squelettes sont ainsi découverts : trois hommes, une femme et un enfant.

Cette nouvelle a de quoi intéresser l'empereur, féru d'archéologie. En 1862, il signe le décret de création du Musée des antiquités celtiques et gallo-romaines, installé dans le château de Saint-Germain-en-Laye, et inauguré en 1867. Avec les découvertes de Louis Lartet, les origines de la France prennent un coup de vieux : les hommes se sont installés sur notre territoire depuis bien plus longtemps qu'on ne l'imaginait. Les temps de l'humanité sont nommés selon les matériaux utilisés : l'âge de pierre, de bronze, de fer… Se mettent en place les stéréotypes sans cesse véhiculés sur nos lointains ancêtres, avec quelques peintures rupestres, des peaux de bête et la caverne. Pourtant, nos papys et mamies préhistoriques étaient dotés des mêmes capacités cérébrales que nous.

Le vocabulaire s'enrichit de nouveaux mots, à la suite de « préhistoire » inventé en 1865 par l'Anglais John Lubbock : paléolithique, néolithique, solutréen… Cette passion française a de quoi agacer l'Église, car la découverte de l'homme de Cro-Magnon annonce la critique du récit biblique, à moins de trouver un trognon de pomme fossilisé.

Le saviez-vous ?

En 1868, l'année où Louis Lartet découvre l'homme de Cro-Magnon, le monde des savants déplore la perte du père des études préhistoriques : Jacques Boucher de Perthes. Étonnant destin de ce directeur des douanes devenu préhistorien. Boucher de Perthes a passé sa vie à chercher les traces des premiers hommes dont il accumulait les outils. Pourtant, ces pierres taillées étaient encore considérées par beaucoup comme de simples cailloux à la forme rigolote. En 1859, une commission réunissant des savants français et anglais se réunit à Abbeville et le verdict tombe :

Boucher de Perthes a raison, il s'agit bien de pierres taillées de la main de l'homme, en des temps « antédiluviens ». *Dura Lex, Silex*.

Et ailleurs ?

L'homme de Néandertal est beaucoup plus ancien que l'homme de Cro-Magnon et il a été découvert par des Allemands en 1856 : Ach ! Le mot Néandertal vient du nom d'une vallée située près de Düsseldorf. Des ouvriers travaillant dans une carrière mettent au jour des ossements qu'ils remettent au naturaliste Johann Carl Fuhlrott. Conscient de l'importance de l'événement, Fuhlrott publie *L'homme fossile de Néandertal* en 1865. Les scientifiques peinent alors à lui trouver une place dans l'évolution, à un moment où cette question occupe tous les esprits : en 1859, l'Anglais Charles Darwin a publié *De l'origine des espèces*. Bien entendu, l'Église rejette cette théorie jugée farfelue : pas question de remettre en cause la Genèse car le mythe des origines a l'Adam dure !

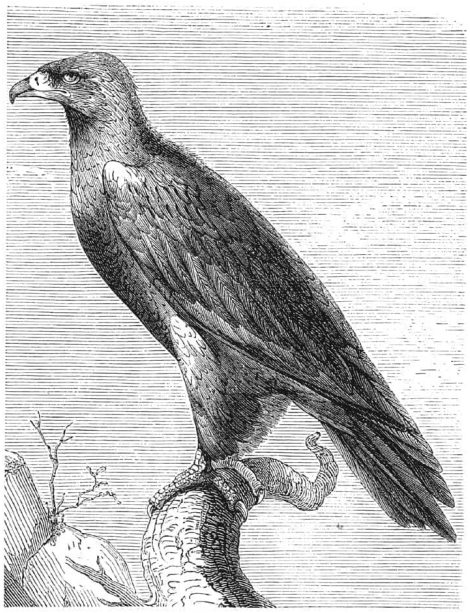
1868 – Tout pour César !

Napoléon III et le césarisme

> *La France contient, dit l'*Almanach impérial*, trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement.*
>
> Henri Rochefort, *La Lanterne*, 30 mai 1868

Sous le Second Empire, le césarisme est un mot à la mode, surtout utilisé par les opposants au régime. Il désigne le pouvoir absolu que détient le chef de l'État, en l'occurrence l'empereur. Quand Louis-Napoléon Bonaparte se présente à l'élection présidentielle de décembre 1848, les élites ne le considèrent pas comme une menace : « C'est un crétin que l'on mènera », aurait dit Adolphe Thiers. Pourtant, Louis-Napoléon Bonaparte ne se laisse pas mener. Cet homme aux paupières tombantes sur des yeux éteints et dont les jambes courtes donnent à la démarche un aspect disgracieux croit en sa bonne étoile. Le républicain Alexis de Tocqueville a su déceler les ambitions du neveu de Napoléon I^{er} : « Il se croyait fermement l'instrument de la destinée et l'homme

nécessaire. J'ai toujours cru qu'il était réellement convaincu de son droit, et je doute que Charles X ait jamais été plus entiché de sa légitimité qu'il l'était de la sienne. » Ernest Renan parle même d'« hallucination du spectre napoléonien ». Le président de la République, devenu prince-président après le coup d'État du 2 décembre 1851, est baigné des idées bonapartistes qui ne conçoivent de régime que dirigé par un homme fort : l'ordre avant tout !



L'aigle royal se fait impérial(e)

Sa légitimité vient du soutien populaire qui s'exprime lors des plébiscites. Napoléon III a toujours gagné les siens, même s'il est admis que certains résultats sont entachés d'irrégularités. Cependant, les votes truqués ont pour objectif de conforter une victoire déjà acquise. Le résultat du premier plébiscite des 20 et 21 décembre 1851 donne un oui massif : 7 467 000 contre 636 000 non. La nouvelle Constitution du 14 janvier 1852 accorde des pouvoirs étendus au prince-président mais seulement pour dix ans. Personne n'est dupe : la France est en marche pour l'Empire. La restauration de la dignité impériale est l'occasion d'un nouveau plébiscite, en novembre 1852. Le dernier plébiscite de l'Empire a lieu en mai 1870, afin de consolider un pouvoir un tantinet contesté, et c'est une réelle victoire, aussi conséquente qu'en 1851 : « J'ai

retrouvé mon chiffre ! », s'écrie alors Napoléon III (voir cahier hors texte, page VI).



Dépêche Télégraphique

10 Mai

PLÉBISCITE DU 8 MAI 1870

RÉSULTAT DEFINITIF

DU

Dépouillement des Scrutins de toute la France

OUI, 7,160,000 — NON, 1,523,000

Imp. Aug. BORD, rue Porte-Dijeaux, 91.

Le dernier plébiscite : « J'ai retrouvé mon chiffre ! »

Le paradoxe du Second Empire tient en ce qu'il s'appuie sur le suffrage universel (masculin) pour légitimer le pouvoir mais dans un principe dynastique : on parle alors de « césarisme démocratique ». La survie du régime nécessite à la fois le succès lors des plébiscites et l'attachement du peuple à la famille impériale. Pour avoir un héritier, Napoléon III procède par étapes : il se débarrasse de sa maîtresse, Miss Howard, et se met à la recherche de sa future femme. Le 29 janvier 1853, il épouse Eugénie de Montijo, comtesse de Teba. Trois ans plus tard naît le prince impérial, appelé à devenir Napoléon IV. Le césarisme est-il mort avec l'Empire ? La recherche d'un homme fort se retrouve dans la République. D'où la nécessité de ne jamais oublier la mise en garde attribuée à Clemenceau, quand il définissait le césarisme : « Rendez à César ce qui est à César… et tout est à César ! »

Le saviez-vous ?

Napoléon III a voulu devenir empereur des Français sous ce numéro pour rendre hommage au fils de Napoléon I^{er}, l'Aiglon, le petit roi de Rome. Il fut l'héritier du trône impérial jusqu'en 1815 puis devint le prétendant.

Isolé au côté de sa mère Marie-Louise en Autriche, avec le titre de duc de Reichstadt, il aurait pu régner sous le nom de Napoléon II. Il est mort d'une tuberculose à l'âge de dix-sept ans, en 1832. Napoléon I^{er} et Napoléon III sont les seuls Bonaparte à avoir été empereurs. Chacun a eu un seul fils légitime, privé de trône et mort jeune. Pour peu qu'on soit versé dans la numérologie, force est de constater que les Bonaparte ont eu plus de chance avec les nombres impairs qu'avec les nombres pairs… et seulement jusqu'à trois !

Et ailleurs ?

En Russie, il n'est pas question de césarisme mais d'autocratie. Pourtant, en 1860, le tsar Alexandre II transforme le pays. Arrivé sur le trône cinq ans plus tôt, à la suite de son père Nicolas I^{er}, il met en place des mesures libérales. L'une des principales, en 1861, est l'abolition du servage. Sans démocratie et confronté à l'opposition de l'aristocratie, comment obtenir la libéralisation du régime ? Tout simplement par oukase, autrement dit imposer la volonté du tsar sans discussion possible. L'autocratie parfois a du bon, il faut juste saisir l'oukase.

1869 – Une pucelle très courtisée

Jeanne d'Arc, une sainte ?

> *Je la dis sainte, Messieurs : vous jugerez, je l'espère, après avoir entendu ce discours, que ce nom n'est pas trop grand pour elle ; et l'Église elle-même, à qui seule il appartient de déclarer authentiquement la sainteté le décidera peut-être un jour pour nous.*

Mgr Dupanloup, *Second Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé dans la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans le 8 mai 1869

Pourquoi Monseigneur Dupanloup, évêque d'Orléans, est-il obsédé par Jeanne d'Arc ? Il avait prononcé un premier panégyrique à la gloire de la Pucelle en 1855, et le voici neuf ans plus tard qui réclame sa canonisation : « Je la dis sainte, Messieurs ». Depuis son supplice en 1431, Jeanne d'Arc fait l'objet de controverses et d'appropriations. Réhabilitée par l'Église en 1456, disons qu'elle n'a pas la figure de l'héroïne que nous connaissons aujourd'hui. Au

XVIIIe siècle, les encyclopédistes des Lumières la dépeignent comme une pauvre fille sans malice et manipulable. En 1752, Voltaire écrit *La Pucelle d'Orléans*, un ouvrage qui ne respire pas l'hagiographie. Napoléon Ier décèle l'intérêt politique que porte celle qui a bouté les Anglais hors de France. Il décide donc de rétablir la fête de Jeanne d'Arc, à Orléans, dès 1803. Au XIXe siècle, l'intérêt pour la Pucelle se renouvelle. En 1841, Jules Quicherat, professeur à l'École des chartes, commence à éditer le *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, donnant accès à des documents mis pour la première fois à disposition du public. En 1841 toujours, Jules Michelet publie le cinquième volume de son *Histoire de France*, dans lequel Jeanne d'Arc est présentée comme l'héroïne laïque du roman national qu'il écrit. Napoléon III profite des travaux haussmanniens pour consacrer une place et une rue à Jeanne d'Arc, dès 1855, à côté de la nouvelle église Notre-Dame-de-la-Gare, dans le sud-est de Paris. Il est comme ça Napoléon III : il veut des figures édifiantes dans sa synthèse nationale. Il a déjà Vercingétorix et, avec Jeanne d'Arc, voilà un couple de super-héros ! Tous les deux ont résisté face à l'ennemi, ont défendu le territoire et ont unifié le peuple.



Enfumoir pour abeilles impériales

Monseigneur Dupanloup ne l'entend pas ainsi. Napoléon III a favorisé l'unité italienne et fragilisé les États du pape, il a affranchi son pouvoir de la mainmise cléricale : il n'est pas question d'offrir à un tel souverain une fille qui a discuté avec Dieu. La Pucelle est pour lui ! Monseigneur Dupanloup veut réintégrer la figure de Jeanne d'Arc dans le giron de l'Église et, pour cela, il demande sa canonisation. L'affaire est peu évidente puisqu'il faut attendre 1909 pour que Jeanne soit béatifiée et 1920 pour assister à sa canonisation par le pape Benoît XV. Rarement pucelle fut aussi courtisée.

Le saviez-vous ?

Au Salon de juin 1870, le public peut admirer un plâtre sculpté par Henri Chapu : Jeanne d'Arc est sagement assise sur son socle, en bergère lorraine, au tout début de son histoire, quand elle entend les voix. Cette sculpture est en rupture avec les nombreuses statues la représentant, en armure, juchée sur son cheval. Pourtant, quelques mois plus tard, la France est défaite par la Prusse. Jeanne d'Arc retrouve son attirail guerrier. C'est le cas pour la statue de la place des Pyramides, à Paris, réalisée par Emmanuel Frémiet en 1870, après la défaite de Sedan. Cette commande de l'État est une œuvre de propagande nationaliste et guerrière. Elle rappelle la lutte d'une gamine de l'est de la France pour défendre le territoire, à l'heure où l'Alsace-Lorraine est perdue. Pourtant, la statue de Chapu n'est pas oubliée. Elle est présentée au Salon de 1872 et connaît un succès considérable. Rien d'étonnant à cela puisque la vie de la Pucelle réconcilie la guerre et la religion. Se battre au nom de Dieu n'est pas incompatible, une aubaine pour l'Église et pour l'armée.

Et ailleurs ?

Au moment où Jeanne d'Arc est célébrée en France, les autres nations se dotent elles aussi d'un héros national. En Allemagne, le Germain Arminius, qui avait combattu les légions romaines, est magnifié à l'instar de Vercingétorix en France. Les Suisses adoptent Guillaume Tell et les Écossais choisissent William Wallace. Dans une Europe marquée par le nationalisme, à chacun son héros…

Conclusion

Le Second Empire est-il si flamboyant que ça ? Sans aucun doute, déjà parce qu'apparaît l'idée de faire de Jeanne d'Arc une sainte : plus de quatre cents ans après l'histoire du bûcher, voilà qui est flamboyant ! Louis-Napoléon Bonaparte était revenu en France suite à la Révolution de 1848, quand le peuple révolté brandissait des flambeaux dans les rues de Paris, sur l'air des lampions. Flamboyant aussi par le faste du pouvoir, quand les feux d'artifice et les illuminations éblouissent le monde. En septembre 1865, la reine d'Espagne rend visite à Napoléon III et à Eugénie pendant le séjour impérial à Biarritz, où il y a « feu d'artifice sur la plage avec possibilité de flamber l'établissement des bains », note le docteur Barthez, médecin du prince impérial. Pendant les séries de Compiègne, la curée aux flambeaux offre un spectacle éblouissant qui fascine le journaliste Paul Dhormoys : « C'est encore là un spectacle qui mérite d'être raconté. » Dans la cour d'honneur du palais de Compiègne, après la chasse à courre, le personnel de la vénerie dépose les restes du cerf qui vont être offerts à la meute de chiens : « Des valets de pied en grande livrée, culotte courte et cheveux poudrés, sortent du vestibule, portant chacun une longue pique surmontée d'une petite corbeille en fer, dans laquelle brûlent des étoupes imbibées d'esprit-de-vin. Un sel de cuivre mêlé au liquide donne à la flamme des reflets verdâtres. » Les valets forment deux files, la foule s'amasse aux grilles du palais. L'empereur est au

balcon, les invités, le personnel, tous attendent que commence la curée. D'un côté c'est la meute et de l'autre la viande. Les chiens brûlent d'envie de se précipiter mais le piqueur du chenil les en empêche : il a le fouet levé. Quand il le baisse, la meute s'élance. Il le lève de nouveau, elle s'arrête aussitôt, la truffe à quelques centimètres de la bidoche. « Tout cela, au milieu des fanfares, des lueurs de torches et des flammes de Bengale, est véritablement un tableau fantastique. En moins de dix minutes, tout est dévoré », note Dhormoys. Lors de la curée aux flambeaux, le Second Empire est flamboyant, et c'est aussi ce que lui reprochent ses opposants. Dans *Les Papiers secrets du Second Empire*, où sont réunis des documents trouvés aux Tuileries après la chute du régime, il est question des recours en grâce « non examinés » par les secrétaires particuliers de Napoléon III : « Sa Majesté chassait sans doute pendant que l'on guillotinait peut-être un innocent ! M. Mocquart [*sic*] était malade – le pauvre homme ! – et M. Sacaley, sur les dents… Et l'Empereur chassait toujours ! Véritables écuries d'Augias que ces administrateurs bonapartistes où la révolution du 4 septembre a promené son flambeau purificateur… » Pour les exilés, la fin de l'Empire permet le retour au foyer.

Jamais le Second Empire ne fut plus flamboyant qu'après qu'il a disparu. Le 28 juillet 1870, l'empereur quitte Saint-Cloud en direction de Metz, pour un voyage sans retour. À Sedan, il est fait prisonnier ; à Paris, le régime est renversé. Les feux des canons ennemis ont eu raison de l'Empire. Sous-régisseur de Saint-Cloud, le commandant Schneider se prépare à l'arrivée imminente des Prussiens : « Le 19, je me rendis au château de Villeneuve-l'Étang avec mon personnel, pour incendier quarante à cinquante mille bottes de foin, que je ne voulais pas laisser tomber entre les mains des Prussiens. C'est tout ce que nous pouvions faire contre l'ennemi. » Le 21 septembre, les Prussiens s'installent dans le palais, s'apprêtant à assiéger Paris. Début octobre, le personnel est évacué : « Le 13 à trois heures de l'après-midi, j'étais informé à Versailles que le palais de Saint-Cloud était en feu ! Mon cœur se serra à cette nouvelle », écrit le commandant Schneider qui ajoute que « le palais n'était plus qu'un

monceau de décombres, de fers tordus par le feu, de colonnes de marbre brisées, de statues réduites à l'état de bloc de chaux vive ». L'incendie est déclenché par un bombardement français.

En mai 1871, pendant la Commune, c'est au tour de Paris de s'enflammer. Les Tuileries sont détruites et leurs ruines noircies exposées pendant plus d'une dizaine d'années. Madame Carette, ancienne dame du palais, y voit le symbole du faste disparu : « Naguère encore, à travers les larges fenêtres béantes et vides des Tuileries incendiées, on entrevoyait quelques vestiges de peinture que le feu et les outrages du temps semblaient avoir respectés. On distinguait vaguement dans ce qui fut les appartements de l'Impératrice, au-dessous des corniches écroulées, quelques traces de ces fins profils féminins. Ombres légères, elles semblaient retenir encore parmi les ruines désolées les traditions de grâce, d'élégance, de beauté qui, durant de si longues années, se sont élancées de la cour de France sur le monde entier charmé et conquis. »

Quelle place accorder à Napoléon III dans cette histoire ? Le personnage est complexe : saint-simonien, il est soucieux du bien-être des plus humbles ; Bonaparte, il est obsédé par l'ordre politique et social. Durant son règne, il a favorisé les progrès qui ont permis à la France d'entrer, solide, dans la révolution industrielle, avec ce qu'elle a de meilleur mais aussi de pire. Désormais, le vrai souverain est l'argent et, pour les dominants, l'homme se réduit trop souvent à un outil de travail. La libéralisation du régime s'opère à un moment que personne ne peut identifier comme la chute du Second Empire : quelques semaines, quelques jours avant le 4 septembre 1870, elle était inimaginable.

« Depuis cinquante ans, les progrès des sciences physiques et naturelles ont changé presque entièrement les conditions d'existence des sociétés, en tant qu'elles touchent à l'industrie, à l'agriculture et à l'hygiène. La physique, en faisant de la vapeur un moteur général pour la fabrication et pour les transports, a doublé la production industrielle en économisant de moitié la main-d'œuvre ; la chimie, en analysant minutieusement la matière première et les agents généraux de la nature, a opéré des prodiges dans la teinture, dans la

métallurgie, dans la minéralogie, dans les arts de toute sorte », peut-on déjà lire en septembre 1851 dans *La Lumière, journal non politique*. Le progrès doit se lire sur le temps long et le Second Empire n'a fait qu'accélérer le mouvement : ce sont dix-huit années d'inventions, d'innovations, de découvertes et de progrès dont les échos se font ressentir aujourd'hui encore. Tous les domaines ont profité de la prospérité économique mais aussi intellectuelle. Le quotidien des Français a été bouleversé. Les paysages, les villes et les campagnes, même la vision du monde, ont changé.

Nos aïeux du Second Empire – pas si lointains à bien y réfléchir – ont été des gens formidables. Ils ont eu le sentiment, justifié, de vivre un moment exceptionnel : l'avenir était riche de promesses. Il n'existe pas de génération spontanée de scientifiques, de médecins, d'ingénieurs, d'artistes. Ceux du Second Empire sont les héritiers de travaux et de projets séculaires, menés à bien ou améliorés ; ils ont su amorcer le progrès de leur futur. Au XII^{e} siècle, Bernard de Chartres écrivait : « Nous sommes des nains juchés sur des épaules de géants. » Ceux du Second Empire étaient sacrément bien perchés !

Bibliographie

La documentation consultée étant particulièrement dense, seuls paraissent dans la bibliographie les principales sources citées, les journaux et les ouvrages de référence.

Sources diverses

Alphand (Adolphe), *Les Promenades de Paris*, 1867.

Barbot (D.), *Guide pratique du jeune élève en pharmacie*, 1862.

Baron Brisse (Léon Brisse dit), *Salle à manger, chronique de la table*, 1864.

Beaumont-Vassy (vicomte de), *Histoire intime du Second Empire*, 1874.

Becquerel (Antoine et Edmond), *Traité de l'électricité et du magnétisme*, 1855.

Bernard (Claude), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, 1865.

Bonaparte (Louis-Napoléon), *Extinction du paupérisme*, 1844 ; *Histoire de Jules César*, 1866.

Brillat-Savarin (Jean-Anthelme), *Physiologie du goût*, 1825.

Buffon (Georges-Louis Leclerc de), *Théorie de la terre*, 1749.

Bulletin des lois de l'Empire français, décembre 1852- septembre 1870.

Carey (Henry Charles Carey), *Harmonie des intérêts*, 1851.

Cayley (George), *Aeronautical and Miscellaneous Note-Book,* 1799-1726.

Chapus (Eugène), *Le Sport à Paris*, 1854.

Cochut (André), *La Politique du libre-échange*, 1862.

Cocks (Charles), *Guide de l'étranger à Bordeaux*, 1865.

Colomb (Georges, alias Christophe), *L'Énigme d'Alésia,* 1922 *; Pour Alésia contre Alisiia,* 1926 *; Vercingétorix. Histoire du Pays Gaulois depuis ses origines jusqu'à la conquête romaine*, 1947.

D'Héricourt (Jenny), *La Femme affranchie*, 1860.

Daubié (Julie-Victoire), *La Femme pauvre au XIX^e^ siècle*, 1866.

Dalloz (Désiré), *Répertoire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence*, 1845-1870.

Décrets et règlements concernant les salles d'asile, 1855.

Delvau (Alfred), *Les Plaisirs de Paris*, 1867.

Desplace (Jean-Baptiste), *Discours sur la vulgarisation de l'hygiène de la première enfance par la crèche*, 1865.

Documents authentiques annotés. Les Papiers secrets du Second Empire, 1870-1871.

Du Camp (Maxime), *Les Chants modernes*, 1855.

Duchenne de Boulogne (Guillaume), *De l'Électrisation localisée et de son application à la physiologie, à la pathologie et à la thérapeutique,* 1855.

Dunant (Henri), *Un souvenir de Solferino*, 1862.

Dupanloup (Félix, Mgr), *Second Panérigique de Jeanne d'Arc*, 1869.

Dury (Victor), *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination*, 1843-1844 ; *Circulaires et instructions officielles relatives à l'instruction publique,* 1863-1869.

Fanfan (Fanfan), *Le Bal des Folies-Robert (boulevard Rochechouart)*, 1861.

Ferrier (Alexandre), *Notice sur l'hôtel de ville de Paris,* 1855.

Ferry (Jules), Les *Comptes fantastiques d'Haussmann*, 1868.

Les Focillon (Adolphe) et Privat-Deschanel (Augustin), *Dictionnaire des sciences*, 1877.

Foucault (Léon), « Démonstration physique du mouvement de rotation de la terre au moyen du pendule », *Compte-rendu de l'Académie des sciences*, 3 février 1851 ; *Sur les vitesses de la lumière dans l'air et dans l'eau*, 1853.

Fuhlrott (Johann Carl), *L'Homme fossile de Néandertal*, 1865.

Gouffé (Jules), *Le Livre de cuisine*, 1867.

Grimod de La Reynière (Laurent), *L'Almanach des gourmands*, 1803.

Guide pratique et complet à l'Exposition universelle de 1855, 1855.

Kardec (Allan), *Le Livre des Esprits. Le principe de la doctrine spirite*, 1857.

La Haye de Cormenin (Louis Marie de), *Projet de dénombrement nominal de tous les Français*, 1857.

Lamber (Juliette), *Les Idées anti-proudhonniennes*, 1861.

Larousse (Pierre), *Grand dictionnaire universel du XIX^e^ siècle*, 1864-1876.

Macé (Jean), *L'Histoire d'une bouchée de pain, lettres à une petite fille sur nos organes et nos fonctions*, 1861.

Marx (Karl) et Engels (Friedrich), *Manifeste du Parti communiste*, 1848.

Michelet (Jules), *Histoire de France*, 1833-1841 ; *Histoire de la Révolution française*, 1847-1853 ; *La Femme*, 1860.

Mill (John Stuart), *Considérations sur le gouvernement représentatif*, 1861.

Mill (Harriet), *The Enfranchisement of Women*, 1851.

Nuitter (Charles), *Le Nouvel Opéra*, 1870.

Paris et ses environs : guide méthodique et raisonné, 1855.

Quicherat (Jules), *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, 1841-1849.

Raynaud (Marius), *Les Buttes-Chaumont ou Saint-Chaumont*, 1870.

Recueil des actes administratifs de la Préfecture du département de la Seine, 1858.

Renan (Ernest), *Vie de Jésus*, 1863 dans *Histoire des origines du christianisme*, 1863-1883.

Richelot (Gustave-Antoine), *La Femme-médecin,* 1875.

Rousselle (André), *Le Droit de réunion et la loi du 6 juin 1848*, 1870.

Saint-Simon (Henri), *Du système industriel*, 1822.

Simon (Jules), *La Religion naturelle*, 1856 ; *La Liberté*, 1857.

Simonin (Louis) *et al.*, *Le Tour du monde,* 1865.

Touroude (Alfred) et Gaillet (Eugène), *Le Droit des femmes*, 1869.

Veuillot (Louis), *Les Libres-Penseurs*, 1857.

Vitet (Ludovic), *L'Académie royale de peinture et de sculpture, étude historique,* 1861.

Wey (Francis), *Les Anglais chez eux*, 1854.

Zaccone (Pierre), *La Poste anecdotique et pittoresque*, 1867.

Littérature, mémoires, correspondances

Balzac (Honoré de), *Eugénie Grandet*, 1833.

Barthez (Ernest), *La Famille impériale à Saint-Cloud et à Biarritz*, 1913.

Baudelaire (Charles), *Les Fleurs du mal*, 1857 ; *Le Peintre de la vie moderne*, dans *Le Figaro* (1863) et *L'Art romantique* (1869).

Beecher Stowe (Harriet), *La Case de l'oncle Tom*, 1852.

Bierce (Ambrose), *Dictionnaire du Diable*, 1881-1906.

Bonaparte (Julie), *La princesse Julie Bonaparte, marquise de Roccagiovine, et son temps : mémoires inédits, 1853-1870*, 1975.

Carette (Amélie née Bouvet, dite Madame), *Souvenirs intimes de la Cour des Tuileries*, 1889-1903.

Claude (Antoine), *Mémoire de Monsieur Claude, chef de la police de sûreté sous le Second Empire*, 1881-1885.

Conegliano (duc de), *Le Second Empire. La Maison de l'Empereur*, 1897.

Daudet (Alponse), *Le Nabab*, 1887.

Dhormoys (Paul alias D.), *La Cour à Compiègne. Confidences d'un valet de chambre*, 1866.

Dumas (Alexandre), *Les Trois mousquetaires*, 1844 *; Vingt ans après*, 1845 ; *Grand Dictionnaire de cuisine*, 1873.

Dumas fils (Alexandre), *La Dame aux camélias*, 1848.

Flaubert (Gustave), *Dictionnaire des idées reçues*, 1850-1880 ; *Madame Bovary*, 1857 ; *Bouvard et Pécuchet,* 1880.

Gaboriau (Émile), *L'Affaire Lerouge*, 1865.

Goncourt (Edmond et Jules), *Journal*, 1851-1896.

Haussmann (Eugène), *Mémoires*, 1890-1893.

Hugo (Victor), *Les Châtiments*, 1853 ; *Choses vues*, 1887-1890.

Jollivet (Gaston), *Souvenirs de la vie de plaisir sous le Second Empire*, 1927.

Jules César, *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, Livre VII.

Labiche (Eugène) et Martin (Édouard), *Le Voyage de Monsieur Perrichon*, 1860.

Lautréamont (Isidore Ducasse, dit comte de), *Les Chants de Maldoror*, 1869.

Leconte de Lisle (Charles), *Poèmes antiques*, 1852 ; *Poèmes barbares*, 1862.

Mérimée (Prosper), *Correspondance générale (1822-1870)*, 1941-1964.

Metternich (Pauline), *Souvenirs (1859-1871)*, 1922.

Ollivier (Émile), *L'Empire libéral*, 1895-1918.

Pasteur (Louis), *Correspondance de Pasteur, 1840-1895*, 1940-1951.

Proust (Marcel), *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, 1919 ; *Contre Sainte-Beuve*, 1954.

Sainte-Beuve (Charles-Augustin), *Portraits littéraires,* 1844, 1876-1878 ; *Causeries du lundi,* 1851-1862 ; *Nouveaux lundis*, 1863-1870.

Sand (George), *Correspondance*, 1812-1876.

Sue (Eugène), *Les Mystères de Paris*, 1842-1843 ; *Les Mystères du peuple*, 1849-1857.

Tocqueville (Alexis de), *Souvenirs*, 1893.

Vallès (Jules), *L'Argent*, 1857.

Verlaine (Paul), *Poèmes saturniens*, 1866.

Verne (Jules), *Les Voyages extraordinaires*, 1863-1905 (62 romans et 18 nouvelles).

Vidocq (François), *Mémoires*, 1828-1829.

Viel Castel (Horace, comte de), *Mémoires sur le règne de Napoléon III, 1851-1864*, 1883-1884.

Voltaire, *La Pucelle d'Orléans*, 1752 ; *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, 1756.

Zola (Émile), *Les Rougon-Macquart*, 1871-1893 *; Lourdes*, 1894.

Journaux et périodiques

L'Ami de la religion ; *Annales de Chimie et de Physique* ; *L'Art* ; *Bulletin de la société d'anthropologie de Paris* ; *Le Charivari* ; *Le Constitutionnel* ; *La Construction* ; *L'Exposition populaire illustrée* ; *Le Droit des femmes* ; *Encyclopédie populaire. Journal de tout le monde* ; *Encyclopédie populaire de l'abbé Mullois* ; *Le Figaro* ; *Le Gaulois* ; *Gazette de l'industrie et du commerce* ; *Le Héraut d'armes, art, théâtre, littérature* ; *L'Illustration* ; *L'Intérêt public* ; *Le Journal des débats politiques et littéraires* ; *La Lanterne ; La Lumière* ; *Magasin d'éducation et de récréation* ; *Le Magasin pittoresque* ; *La Marseillaise* ; *La Mode illustrée* ; *Le Monde illustré* ; *Le Moniteur scientifique* ; *Le Moniteur universel* ; *Le Mousquetaire* ; *La Navigation atmosphérique* ; *La Patrie* ; *Le Pays* ; *Le Petit journal* ; *La Presse* ; *La Revue contemporaine* ; *La Revue des Beaux-Arts* ; *La Revue des Deux Mondes* ; *La Revue du Progrès* ; *La Revue fantaisiste* ; *Revue mensuelle illustrée* ; *Le Siècle* ; *Le Soleil* ; *Tableau de Paris : de ses mœurs, coutumes, rues, édifices, monuments* ; *Le Temps* ; *L'Univers.*

Revue d'histoire du XIX^e^ siècle ; *Napoléon III magazine* ; www.napoleon.org ; www.napoleonica.org.

Ouvrages de référence et études sur le Second Empire

AGULHON (Maurice), *1848 ou l'apprentissage de la République*, 1992.

AIMONE (Linda), OLMO (Carlo), *Les Expositions universelles, 1851-1900*, 1993.

ANCEAU (Éric, dir.), « Le Second Empire », *Parlement[s], Revue d'histoire politique*, 2008 ; *Napoléon III. Un Saint-Simon à cheval,* 2008.

APRILE (Sylvie), *La Seconde République et le Second Empire, 1848-1870, du Prince Président à Napoléon III*, 2000.

CHARLE (Christophe), *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, 2011.

DALOTEL (Alain), FAURE (Alain), FREIERMUTH (Jean-Claude), *Aux origines de la Commune. Le mouvement des réunions publiques à Paris. 1868-1870*, 1980.

DANSETTE (Adrien), *Le Second Empire*, 1961-1979.

MANEGLIER (Hervé), *Paris impérial, la vie quotidienne sous le Second Empire*, 1990.

MILZA (Pierre), *Napoléon III*, 2004.

MIQUEL (Pierre), *Le Second Empire*, 1992.

PLESSIS (Alain), *De la fête impériale au mur des fédérés, 1852-1871*, 1979.

SMITH (William), *Napoléon III*, 1982.

TULARD (Jean, dir.), *Dictionnaire du Second Empire*, 1995 ; *Pourquoi réhabiliter le Second Empire ?*, 1997.

YON (Jean-Claude), *Les spectacles sous le Second Empire*, 2010 ; *Le Second Empire*, 2012.

Index

Nota bene : Louis-Napoléon Bonaparte étant souvent cité, nous n'avons pas créé d'entrée à son nom.

A

Abadie (Jeanne) 285
Adam 302
Ader (Clément) 126
Agoult (Marie d') 179
Albert de Saxe-Cobourg Gotha 153, 281
Alexandre II, tsar de Russie 189, 277, 306
Alphand (Adolphe) 78-80, 82, 155
Andral (Gabriel) 244
André (famille) 160
Arminius 309
Assolant (Alfred) 236
Aubanel (Théodore) 198
Audigier (Henri d') 117
Auguste 271
Azy (Benoît d') 88

B

Bailly (Antoine-Nicolas) 78
Baltard (Victor) 90, 147-148, 151-152
Balzac (Honoré de) 88
Banville (Théodore de) 196
Barbey d'Aurevilly (Jules) 178
Barbot (D.) 263
Bardot (Brigitte) 269
Barillet-Deschamps (Jean-Pierre) 155
Baron Brisse (Léon Brisse, dit) 49
Barre (Jean-Auguste) 107
Barry (James) (Margaret Ann Bulkley) 235
Barthez (Paul-Joseph) 218, 311
Bartholdi (Auguste) 195
Baudelaire (Charles) 11-12, 68, 175, 183, 187-188, 193, 196-198
Baudry (Paul) 71, 177, 193
Bauer (Mgr) 129
Bazille (Frédéric) 193
Beau de Rochas (Alphonse) 123
Becquerel (Antoine) 108, 111
Becquerel (Edmond) 97, 108, 111
Becquerel (famille) 108-109
Becquerel (Henri) 12, 111
Beecher Stowe (Harriet) 189
Bégin (Émile) 244
Béhic (Louis Henri Armand) 110
Belgrand (Eugène) 93-94
Bell (Graham) 103-105

Bellanger (Marguerite) 77
Benoît XV 308
Berlioz (Hector) 175
Bernard (Claude) 97, 266-269, 279
Bernard de Chartres 315
Bernhardt (Sarah) 13
Bert (Paul) 268
Bierce (Ambrose) 103
Bisson (frères) 75
Bizet (Georges) 175
Bonaparte (Charles-Lucien) 178
Bonaparte (famille) 13
Bonaparte (Jérôme) 177
Bonaparte (Julie) 176-180
Bonaparte (Louis), roi de Hollande 13
Bonaparte, Louis-Napoléon, prince impérial 15-16, 39, 107, 142, 178, 214, 218, 249, 256, 278, 280, 286, 305, 311
Bonaparte (Mathilde, princesse) 176-180
Bonaparte Napoléon-Joseph-Charles-Paul, prince Napoléon 32, 42
Bonaparte (Pierre) 202
Bonheur (Rosa) 192
Booth (William) 258
Boucher de Perthes (Jacques) 301
Boucicaut (Aristide) 146
Bouguereau (William) 193
Bourbeau (Olivier) 235
Bourdoncle (Honoré-Séverin) 107
Bourget (Paul) 177
Bourgois (commandant) 133

Bourseul (Charles) 102-105
Boussingault (Jean-Baptiste) 116
Brès (Madeleine) 234
Bricogne (Charles-Urbain) 29
Brillat-Savarin (Jean-Anthelme) 48
Brun (Charles) 133
Brunet (Jean) 198
Buchanan (James) 214
Buffon (Georges-Louis Leclerc de) 130
Bulkley (Margaret Ann) *Voir* Barry (James) 235
Bullock (William) 202

C

Cabanel (Alexandre) 191-192
Callet (Félix) 147
Calonne (Alphonse de) 247-248
Carette (Amélie Bouvet, Madame) 313
Carey (Henry Charles) 164
Carnot (Hippolyte) 209
Carpeaux (Jean-Baptiste) 62, 71, 177, 194, 279
Carré (Ferdinand) 56
Carrier-Belleuse (Albert-Ernest) 194
Cartier (Louis-François) 46
Castiglione (Virginia de) 121, 283
Caux (Louis-Sébastien-Henri de Roger de Cahuzac, marquis de) 208
Cavaignac (Eugène) 223
Cavour (Camillo) 77, 282-284
Cayetty (Joseph) 95
Cayley (George) 129

Cérès 171
Cézanne (Paul) 50
Chaix (Gustave) 188
Champoiseau (Charles) 194
Chappe (Claude) 172
Chapu (Henri) 309
Chapus (Eugène) 244-245
Charles VII 230
Charles X 139, 303
Chassériau (Théodore) 193
Chateaubriand (François-René de) 196
Chenu (Emma) 231
Chenu (Jean-Charles) 253
Chéret (Jules) 207
Chevalier (Auguste) 162
Chevalier (Michel) 162
Christofle (Charles) 46, 107
Churchill (Winston) 245
Claretie (Jules) 236
Claude (Antoine) 276
Clemenceau (Georges) 305
Cobden (Richard) 162
Cochin (Denis) 214
Cocks (Charles) 32, 88
Coignet (François) 250
Colet (Louise) 179
Colette 83
Colomb (Georges, dit Christophe) 295
Colt (Samuel) 154

Coluche (Michel Colucci, dit) 40
Comte (Auguste) 12, 240-241
Conan Doyle (Arthur) 184
Conegliano (Bon Adrien Jeannot de Moncey, duc de) 55
Conneau (Henri) 244
Considerant (Victor) 220
Coppée (François) 196
Cordula (Cristina) 46
Corot (Camille) 175, 192
Courbet (Gustave) 80, 175, 192, 194
Cousteau (Jacques-Yves) 134
Couture (Thomas) 279
Crespi (famille) 222
Cros (Charles) 121
Crouzet (Henri) 115
Cuvier (Georges) 279

D

Dagobert 61
Dagron (René) 121
Daguerre (Louis) 117-118
Dalou (Jules) 194
Damas-Hinard (Albert) 293
Darwin (Charles) 302
Daubié (Julie-Victoire) 233-234, 238
Daubigny (Charles-François) 192
Daudet (Alphonse) 84
Davaine (Casimir) 265, 267
Davenport (frères) 216

David (Adolphe) 47
Davioud (Gabriel) 82
Davis (Jacob) 47
Davy (Humphrey) 107
De Gaulle (Charles) 12
Deck (Théodore) 47
Degas (Edgar) 13, 50
Delacroix (Eugène) 279
Delvau (Alfred) 48, 51
Demidoff (Anatole) 177
Denayrouze (Auguste) 134-135
Deraismes (Maria) 236-238
Desplace (Jean-Baptiste) 219
Desrousseaux (Alexandre) 244
Dhormoys (Paul) 311-312
Dick (Allan) 107
Dickens (Charles) 184
Diesel (Rudolf) 125
Disdéri (Adolphe-Eugène) 119
Dollfus (famille) 159
Donati (Giovanni Battista) 122
Donezetti (Gaetano) 208
Donon (Armand) 85
Dostoïevski (Fiodor) 143
Drake (Edwin L.) 111
Dreyfus (affaire) 90, 173
Drouet (Juliette) 242
Drucker (Michel) 151
Du Camp (Maxime) 108, 186, 198

Duchenne de Boulogne (Guillaume) 253
Ducos du Hauron (Louis) 121
Duffour-Dubergier (Lodi-Martin) 32
Dugléré (Adolphe) 49
Dumas (Alexandre) 13, 48, 52, 60, 181-182
Dumas fils (Alexandre) 13, 180, 226, 238, 279
Dumas (Jean-Baptiste) 116
Dunant (Henry) 157, 266
Dupanloup (Félix, Mgr) 306, 308
Duplessis (Marie) 13, 42, 238
Dupuy de Lôme (Henri) 134
Durand-Ruel (Paul) 192
Duranty (Edmond) 50, 80
Duruy (Victor) 214, 222-225, 227-228, 230, 234-235, 292, 300
Duval (Pierre Louis) 50

E

Eco (Umberto) 101
Edison (Thomas) 104, 111
Engels (Friedrich) 221, 242, 297
Erckmann-Chatrian (Émile Erckmann et Alexandre Chatrian, dits) 236
Eugénie de Montijo, impératrice 13, 15-16, 19, 26, 36-37, 39, 44, 68, 72, 76-77, 129-131, 179, 192, 194, 208, 218, 226, 233-234, 254, 256, 265, 277-280, 283, 287, 293, 305, 311

F

Fain (Agathon Jean François) 63
Falloux (Alfred de) 209-210, 225
Fanfan (Tony) 78

Fannières (frères) 47
Farcot (Eugène) 125
Faucher (Léon) 199-200
Favre (Jules) 199
Ferret (Édouard) 32
Ferrier (Alexandre) 63
Ferry (Jules) 67, 235
Féval (Paul) 48, 182, 184
Field (Benjamin C.) 31
Filon (Augustin) 214
Flahaut (Charles de) 83
Flammarion (Camille) 236
Flaubert (Gustave) 12, 121, 152, 175, 177, 180, 182, 185-186, 197, 217, 250, 252, 263, 279
Focillon (Henri) 126
Fontaine (Pierre) 59
Fortoul (Hippolyte) 195, 222, 228
Foucault (Léon) 97-101
Foucher (Adèle) 242
Fould (Achille) 143, 162-163
Fourier (Charles) 219-220
François-Joseph, empereur d'Autriche 77, 130
Franklin (Benjamin) 20, 95
Frémiet (Emmanuel) 309
Froment (Gustave) 99
Froment-Meurice (François-Désiré) 47
Fry (famille) 161
Fuhlrott (Johann Carl) 302
Fuller (Margaret) 239

G

Gaboriau (Émile) 13, 183-184
Gagnan (Émile) 134
Gaillet (Eugène) 236
Gainsbourg (Serge) 92
Galilée 101
Gambetta (Léon) 128, 268
Garibaldi (Giuseppe) 282-283
Garnier (Charles) 62, 69-72
Gautier (Théophile) 176-177, 196
Gayrard (Raymond) 177
Gerhardt (Charles) 264
Germain (Henri) 168
Gérôme (Jean-Léon) 175, 193
Giéra (Paul) 198
Giffard (Henri) 126, 128
Giraud (Eugène) 177
Godin (Jean-Baptiste) 219-221
Gogol (Nicolas) 143
Goncourt (frères) 176-177, 179
Gouffé (Jules) 52
Gouges (Olympe de) 237
Gounod (Charles) 176
Gouvion-Saint-Cyr (Laurent de) 273
Gramme (Zénobe) 111
Greco (Pasquale) 277
Grimod de La Reynière (Laurent) 48
Guerlain (Pierre-François-Pascal) 46

Guilhaud de Lavergne (Léonce) 115
Guillaume (Eugène) 269
Guizot (François) 209
Gutenberg (Johannes) 95
Guys (Constantin) 11

H

Halévy (Ludovic) 205
Hardy (Léopold) 155
Haussmann (Eugène) 12, 14, 23, 58, 63, 65, 67-68, 73, 78, 84, 88, 93, 141, 148, 155, 166, 194
Henri IV 59
Hérédia (José-Maria de) 196
Héricourt (Jenny d') 238
Hervé (Florimond Ronger, dit) 206
Hetzel (Pierre-Jules) 223
Hippocrate 252
Hittorff (Jacques Ignace) 65, 256
Home (Daniel Douglas) 216
Hortense de Beauharnais, reine de Hollande 13, 83
Howard (Harriet) 305
Hugo (Victor) 12, 14, 25, 40, 84, 128, 139, 175, 189, 196, 210, 242, 271
Hugon (Paul) 122
Hyrvoix (Alphonse) 276

I

Ingres (Dominique) 175, 191
Isabelle II, reine d'Espagne 311

Ismail Pacha 131

J

Jaurès (Jean) 160
Jaurès (Jules) 160
Jeandel (Auguste) 148
Jeanne d'Arc 272, 306-309, 311
Jeanne (M.) 83
Jefferson (Thomas) 32
Jésus 241, 292
Jobert de Lamballe (Antoine-Joseph) 244, 265
Jolly (Jean-Baptiste) 41
Jules César 292-294

K

Kardec (Allan) 215-218
Kipling (Rudyard) 281
Koechlin (famille) 159
Krupp (Alfred) 136, 161
Krupp (famille) 161

L

La Goulue (Louise Weber, dite) 42
La Landelle (Gabriel de) 127
La Païva (Esther Lachmann, dite) 13, 179
La Palice (Jacques II de Chabannes de La Palice, dit) 48
Labiche (Eugène) 45, 74
Lachez (Théodore) 250
Lacroix (Eugène) 249

Lagrange (Charles) 276
Lahaye de Cormenin (Louis Marie de) 262
Lamartine (Alphonse de) 196
Lamber (Juliette) 238
Laprade (Victor de) 185
Larousse (Pierre) 261
Lartet (Édouard) 300
Lartet (Louis) 299-301
Lasègue (Charles) 267
Latapie (Catherine) 285
Laurence (Mgr) 284
Laurent-Pichat (Léon) 186
Lautréamont (Isidore Ducasse, dit comte de) 199
Le Bris (Jean-Marie) 127
Le Chapelier (Isaac) 289
Le Chatelier (Louis) 106
Le Verrier (Urbain) 279
Leblanc (Maurice) 184
Leclanché (Georges) 109
Leconte de Lisle (Charles) 195-198
Lefuel (Hector) 58, 60
Legouvé (Ernest) 236
Lemaire (Sophie) 219
Lemerre (Alphonse) 196
Lenoir (Étienne) 122-125
Léo (André) 236
Léon (Rosalie) 43
L'Espinasse (Julie de) 181
Lesseps (Ferdinand de) 129-132, 195

Levi Strauss (Oscar) 47
Liebig (Justus von) 116
Lincoln (Abraham) 277
Lister (Joseph) 269
Littré (Émile) 241
Louis XIV 59
Louis XV 36, 59, 72
Louis XVI 72, 139
Louis XVIII 139
Louis-Philippe 61, 65, 165
Lubbock (John) 301

M

Mabille père 79
Mac Mahon (Patrice de) 72, 273
Macé (Jean) 223, 229
Machiavel 230
Magendie (François) 267
Mallarmé (Stéphane) 196-197
Manet (Édouard) 13, 50, 80, 175, 191-192, 194
Marianne 276
Marie-Antoinette 37
Marie-Louise, impératrice 218, 278, 305
Mariette (Auguste) 131, 295
Martin (Désiré) 29
Martin (Édouard) 74
Marville (Charles) 66
Marx (Karl) 221, 242, 297
Massa (marquis de) 30

Massenet (Jules) 175
Mathieu (Anselme) 198
Maury (Alfred) 293
Maximilien Ier, roi du Mexique 157
Maxwell (James Clerk) 111
Mayer (frères) 119
Meilhac (Henri) 205
Meissonier (Ernest) 193
Mendès (Catulle) 196-197
Mère Denis (Jeanne-Marie Le Calé, dite La) 42
Mérimée (Prosper) 178, 190, 226, 279
Metternich (Pauline de) 30, 43, 278
Metternich (Rchard Klemens, prince de) 226
Meucci (Antonio) 105
Michaux (Ernest) 28
Michaux (Pierre) 28, 246
Michelet (Jules) 185, 236, 307
Mieg (famille) 159
Mill (Harriet) 239
Mill (John Stuart) 164, 239
Millaud (Moïse) 184
Millet (Jean-François) 71, 192
Mistral (Frédéric) 198
Mitterrand (François) 12
Mocquard (Jean-François) 312
Mogador (Céleste, Élisabeth-Céleste Veinard, dite) 79
Molière 53
Monet (Claude) 13, 50, 176, 193
Monnier (Francis) 214

Monnier (Henri) 189
Montgolfier (frères) 126
Montijo (famille) 226
Moore (Edward F.) 42
Morel (Jean-Valentin) 46
Morin (général) 101
Morny (Charles de) 12, 83-87, 167-168
Morny (Mathilde de, dite Missy) 83
Morris (Gabriel) 207
Morse (Samuel) 172
Motoske (Nonaka) 157
Mullaney (Kate) 291
Muller (Émile) 249
Mutsuhito, empereur du Japon 230

N

Nadar (Félix Tournachon, dit) 117-118, 127
Nadaud (Martin) 88-89
Napoléon Ier 13-14, 16-17, 35, 58-60, 63, 69, 94, 139, 178, 180, 200, 218, 271, 278, 281, 303, 305, 307
Nélaton (Auguste) 244
Nerval (Gérard de) 175
Nicolas Ier, tsar de Russie 83, 141, 143, 306
Niel (Victor) 153, 274-275
Niépce (Nicéphore) 117
Nieuwerkerke (Émilien de) 177
Noir (Victor) 202
Nuitter (Charles) 71

O

Oberthür (Charles) 174
Oersted (Christian) 107
Offenbach (Jacques) 13, 71, 169, 175, 203-205, 207-208
Olliffe (Joseph-François) 84-85
Ollivier (Émile) 67, 179, 288-289
Orsini (Felice) 276-277, 281-282
Owen (Robert) 214

P

Pasteur (Louis) 12, 20-25, 95, 97, 216, 265, 268, 279
Patti (Adelina) 208
Percier (Charles) 59
Pereire (frères) 12, 28, 67, 76, 160, 166, 168
Perkin (William Henry) 46
Perreaux (Louis-Guillaume) 28
Persigny (Victor de) 67
Pestalozzi (Johann Heinrich) 215
Pianori 277
Pie IX 142, 210, 241, 282, 286, 308
Pierce (Franklin) 158
Pierre II, empereur du Brésil 218
Pierre (Roger) 116
Pilâtre de Rosier (Jean-François) 126
Pinard (Ernest) 185-188
Pissarro (Camille) 50
Planté (Gaston) 109
Poe (Edgar) 183, 197

Ponsard (François) 169
Ponson du Terrail (Pierre-Alexis) 182
Ponton d'Amécourt (Gustave) 127
Pottier (Eugène) 242
Poubelle (Eugène) 95
Pouchet (Félix-Archimède) 23
Pouchkine (Alexandre) 143
Pougy (Liane de) 83
Poulet-Malassis (Auguste) 188
Pouyat (frères) 47
Proudhon (Joseph) 238
Proust (Marcel) 37, 175-176, 180, 240
Prouvost (famille) 160
Prudhomme (Sully) 48, 196
Pullman (George Mortimer) 31

Q

Quicherat (Jules) 307

R

Rampert (Charles) 107
Rayer (Pierre) 243
Raynaud (Fernand) 105
Raynaud (Marius) 82
Récamier (Juliette) 181
Reichstadt, duc de, dit l'Aiglon 305
Reis (Philip) 103
Renan (Ernest) 176, 240-241, 303
Renard (frères) 46

Renoir (Auguste) 13, 40, 50, 176, 194
Ricard (Louis-Xavier de) 197
Richelot (Gustave-Antoine) 234
Richer (Léon) 236
Ricord (Philippe) 244
Riggenbach (Niklaus) 31
Rimbaud (Arthur) 176, 196-197
Rivail Hipppolyte Léon Denizard *Voir* Kardec (Allan) 215
Rochefort (Henri) 202, 302
Ronger (Florimond) 206
Rose (Heinrich) 107
Rothschild (famille) 160, 168, 265
Rouher (Eugène) 297
Rouland (Gustave) 223, 233
Roumanille (Joseph) 198
Rouquayrol (Benoît) 134-135
Rousseau (Théodore) 192
Ruhmkorff (Heinrich Daniel) 109

S

Sacaley (Jean Julien) 312
Saïd Pacha 131
Sainte-Beuve (Charles-Augustin) 175-177, 180, 239-240, 242, 279
Sainte-Claire Deville (Henri) 105-107
Sand (George) 12, 173, 179, 279
Sandeau (Jules) 279
Sandwich (John Montagu, comte) 51
Saulcy (Félicien de) 293
Say (Horace) 162

Schneider (commandant) 313
Schneider (Eugène) 159, 161, 168
Schneider (famille) 159
Scribe (Eugène) 279
Scudéry (Madeleine de) 181
Ségur (comtesse de, Sophie Rostopchine, dite la) 113
Senard (Antoine) 186
Silfverstolpe (Malla) 181
Simon (Jules) 297
Simonin (Louis) 161
Singer (Isaac Merrit) 47
Sisley (Alfred) 194
Soubirous (Bernadette) 272, 284-287
Soubirous (Toinette) 285
Soxhlet (Franz von) 25
Staël (Germaine de) 181, 196
Stoffel (Eugène) 293
Stoum (Augustin) 174
Sue (Eugène) 182, 186

T

Tall (Joseph) 250
Talleyrand (Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord) 83
Tardieu (Ambroise) 244
Tavan (Alphonse) 198
Taylor (Clementia) 181
Taylor (John George) 295
Tell (Guillaume) 309
Thérésa (Emma Valladon, dite) 205

Thibault (Jean-Marc) 116
Thiers (Adolphe) 178, 254, 298, 302
Thomé de Gamond (Aimé) 164
Tisserant (Eugène) 115
Tocqueville (Alexis de) 303
Tolstoï (Léon) 226
Tortoni (famille) 49
Toulouse Lautrec-Monfa (Alphonse, comte de) 35
Toulouse-Lautrec (Henri de) 42
Tourbey (Jeanne de, comtesse de Loynes) 179
Tourgueniev (Ivan) 143, 176
Touroude (Alfred) 236
Toutankhamon 59
Troubetzkoï (Sophie) 83

V

Vacquer (Théodore) 68
Vacquerie (Auguste) 196
Vallès (Jules) 169
Van Gogh (Vincent) 176
Velpeau (Alfred) 244, 264
Vendex (Victor) 142
Verchère de Reffye (Jean-Baptiste) 293
Vercingétorix 272, 292-295, 307, 309
Verdi (Giuseppe) 73, 131, 238
Verguin (François-Emmanuel) 46
Verlaine (Paul) 53, 175, 189, 195-197
Verne (Jules) 132-133, 135, 223
Vernet (Horace) 193

Véron (Louis) 246
Veugny (Marie-Gabriel) 248
Veuillot (Louis) 200, 286
Victor-Emmanuel II, roi d'Italie 73, 282-284
Victoria, reine 16, 153, 164, 262, 281
Vidocq (François) 183-184, 276
Vigny (Alfred de) 196
Viguier (Charles) 29
Villiers de l'Isle Adam (Auguste de) 196
Viollet-le-Duc (Eugène) 39, 190, 280
Visconti (Louis) 58, 60
Vitet (Ludovic) 189
Voltaire 17, 307

W

Walewski (Alexandre Colonna) 69-70
Wallace (William) 309
Walton (Frederick) 39
Wendel (famille de) 159
Wey (Francis) 144
Wills (famille) 161
Winterhalter (Franz Xaver) 175, 177, 192
Wöhle (Friedrich) 107
Worth (Charles Frederick) 12, 43-46
Worth (Mme) 43
Wunderlich (Karl) 254
Wurtz (Charles-Adolphe) 234

Z

Zola (Émile) 12, 41, 50, 84, 90, 146-147, 150, 197, 251, 268, 287, 290
Zola (François) 90

Des mêmes auteurs

Xavier Mauduit

La Barbe ! La politique sur Ie fiI du rasoir, Les Belles Lettres, 2014

L'Homme qui voulait tout. *Napoléon, le faste et la propagande*, Autrement, 2015

Le Ministère du faste. *La Maison de Napoléon III*, Fayard, 2016

La Dictée, une histoire française, avec Laure de Chantal, Stock, 2016.

Corinne Ergasse

Que votre règne arrive, Calleva, 2011

Mémoires d'un confident, Calleva, 2011

Table des crédits

Cahier hors texte

Page I – « Riche mantelet de visite (…) robe de chez soi », lithographie colorisée extraite d'une série sur l'histoire de la mode au XIXe siècle, © akg-images

Page II haut – *Train dans la campagne*, Claude Monet, vers 1870-1871, huile sur toile, H. 0,500 ; L. 0,650, Paris, musée d'Orsay, © akg-images/Erich Lessing

Page II bas – V*isconti présente le projet d'achèvement du Louvre à Napoléon III et Eugénie en 1853*, Ange Tissier, 1865, huile sur toile, H. 1,78 ; L. 2,31, musée du château de Versailles, © akg-images/VISIOARS

Page III – *Napoléon III visitant le chantier du Louvre* (construction des galeries reliant le Louvre aux Tuileries) ; à ses côtés, l'architecte Hector-Martin Lefuel, Nicolas Gosse, 1854, huile sur toile, H. 0,34 ; L. 0,23, Paris, musée du Louvre, © akg-images/Erich Lessing

Page IV, haut gauche – Portrait colorisé de George Sand par Nadar en 1864, © akg-images

Page IV, haut droite – Portrait colorisé de Gustave Flaubert par Nadar (?) vers 1870, © akg-images

Page IV, bas gauche – *Portrait de Charles Garnier*, Paul Jacques Aimé Baudry, 1868, huile sur toile, H. 1,03 ; L. 0,81, Paris, musée d'Orsay,

© akg-images/Erich Lessing

Page IV, bas droite – *Portrait de la comtesse de Castiglione*, anonyme, musée du château de Compiègne, © akg-images/Erich Lessing

Page V, haut – Théâtre national de l'Opéra-Garnier. Vue partielle des toits, © Hervé Champollion/akg-images

Page V, bas – Théâtre national de l'Opéra-Garnier. Vue du hall d'entrée avec le grand escalier, © akg-images/Erich Lessing

Page VI – Portrait de Napoléon III, de son épouse l'impératrice Eugénie et du prince impérial Louis-Napoléon en 1865, © akg-images/Imagno

Page VII – Illustration du chapitre 19 du livre *De la terre à la lune*, de Jules Verne, 1865, gravure sur bois de A.F. Pannemaker, dans Jules Verne, *Voyages extraordinaires*, Paris, coll. Hetzel, © akg-images

Page VIII haut – *Le salon de la princesse Mathilde, rue de Courcelles*, Charles Giraud, 1859, huile sur toile, 63 x 100 cm, palais de Compiègne, © akg-images/De Agostini Picture Lib./G. Dagli Orti

Page VIII bas – *Palais des Tuileries, incendie du 24 mai 1871*, lithographie, coll. de Léon Sabatier. De la série : *Paris et ses ruines*, Nantes (Charpentier), © akg-images

Illustration in texte

– Les illustrations p. 21, 23, 24, 30, 34, 44, 45 (bas), 46, 47, 53, 79 (bas), 84, 92, 94 (bas), 100, 109, 113 (haut), 118, 119, 123, 127, 133, 134, 135, 140, 149, 172, 187, 197, 201, 206, 224, 283, 285, 303 et 308 sont extraites des tomes 1 et 2 du *Dictionnaire général des sciences théoriques et appliquées*, Augustin Privat-Deschanel et Adolphe Focillon, Paris, Garnier frères, 1864-1867

– Les illustrations p. 27 (inauguration du petit chemin de fer-omnibus du Cours-la-Reine), 38 (photographie d'un meuble « indiscret »), 49 (*Le café Tortoni* par Eugène von Guerard, 1865), 66 (démolition de la butte des Moulins avenue de l'Opéra, 1870),

103 (téléphone de Philip Reis), 110 (travaux nocturnes des constructions de la rue de Rivoli éclairés par la lumière électrique), 145 (représentation du Bon Marché) et 220 (familistère de Guise de Jean-Baptiste Godin) sont issues des collections privées des auteurs

– Les illustrations p. 34 (étiquettes de vin du château Marquis de Terme) nous ont été fournies par le service de communication du producteur que nous remercions

– Les illustrations p. 45 (haut), 70, 79, 81, 94, 173, 255, 274, sont extraites de *Paris ignoré*, de Paul Strauss, Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1892

– Les illustrations p. 61, 75, 113 (bas), 120, 154, 156, 191, 232, 275, sont extraites des ouvrages *Magasin pittoresque*, d'Édouard Charton, années 1855 et 1863

– Illustration p. 64 : Georges Eugène Haussmann, caricature. « Le Castor ». Lithographie à la plume coloriée, v. 1865. N° 8 de la série « La Ménagerie Impériale », anonyme, © akg-images ; illustration p. 304 : Référendum sur les réformes libérales de la constitution du 8 mai 1870, « Résultat définitif », affiche des résultats après dépouillement des scrutins, Paris, Bibliothèque nationale, © akg-images



Lithographie colorisée extraite d'une série sur l'histoire de la mode au XIX^e siècle. Ici, « riche mantelet de visite (…) robe de chez soi », 1859.



Train dans la campagne, Claude Monet, vers 1870-1871, huile sur toile, H. 0,500 ; L. 0,650, Paris, musée d'Orsay.



Visconti présente le projet d'achèvement du Louvre à Napoléon III et Eugénie en 1853, Ange Tissier, 1865, huile sur toile, H. 1,78 ; L. 2,31, musée du château de Versailles.



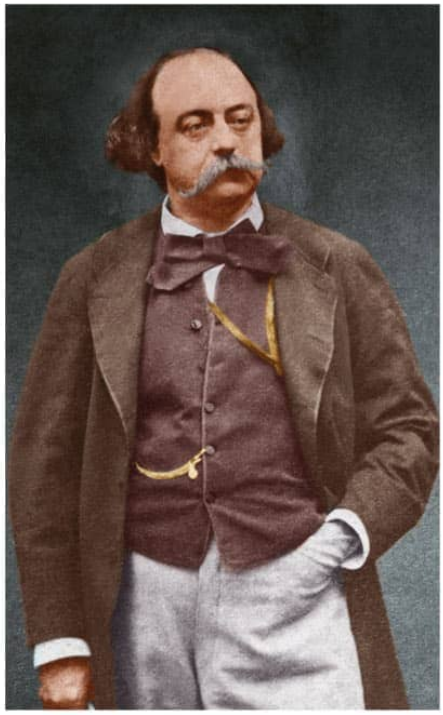
Napoléon III visitant le chantier du Louvre (construction des galeries reliant le Louvre aux Tuileries) ; à ses côtés, l'architecte Hector-Martin Lefuel, Nicolas Gosse, 1854, huile sur toile, H. 0,34 ; L. 0,23, Paris, musée du Louvre.



Portrait colorisé de George Sand par Nadar en 1864.



Portrait de Charles Garnier, Paul Jacques Aimé Baudry, 1868, huile sur toile, H. 1,03 ; L. 0,81, Paris, musée d'Orsay.



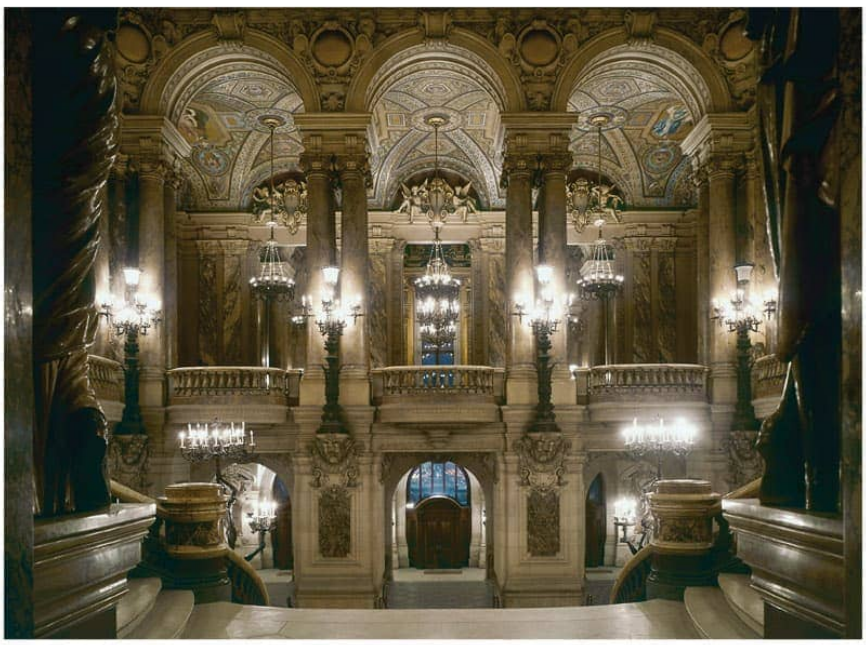
Portrait colorisé de Gustave Flaubert par Nadar (?) vers 1870.



Portrait de la comtesse de Castiglione, anonyme, palais de Compiègne.



Théâtre national de l'Opéra-Garnier. Vue partielle des toits : au premier plan à droite, couronnement de l'attique avec groupe sculpté « La Poésie » de Charles Gumery ; à gauche, coupole de la salle ; derrière, le fronton avec groupe sculpté : Apollon avec la Poésie et la Musique (sculptures d'Auguste Ottin).



Théâtre national de l'Opéra-Garnier. Vue du hall d'entrée avec le grand escalier.



Portrait de Napoléon III, de son épouse l'impératrice Eugénie et du prince impérial Louis-Napoléon en 1865.



Illustration du chapitre 19 du livre *De la Terre à la Lune*, de Jules Verne, 1865 : « Les trains de projectiles pour la Lune », gravure sur bois de A.F. Pannemaker, dans Jules Verne, *Voyages extraordinaires*, Paris, coll. Hetzel.



Le salon de la princesse Mathilde, « Notre-Dame des Arts », rue de Courcelles, à Paris, Charles Giraud, 1859, huile sur toile, 63 x 100 cm, palais de Compiègne.



Palais des Tuileries, incendie du 24 mai 1871, vue prise du côté du jardin. Commune de Paris, les troupes gouvernementales commandées par le maréchal Mac-Mahon se battent contre la Commune, du 21 au 28 mai 1871, vers 1872, lithographie, coll. de Léon Sabatier. De la série : *Paris et ses ruines*, Nantes (Charpentier).